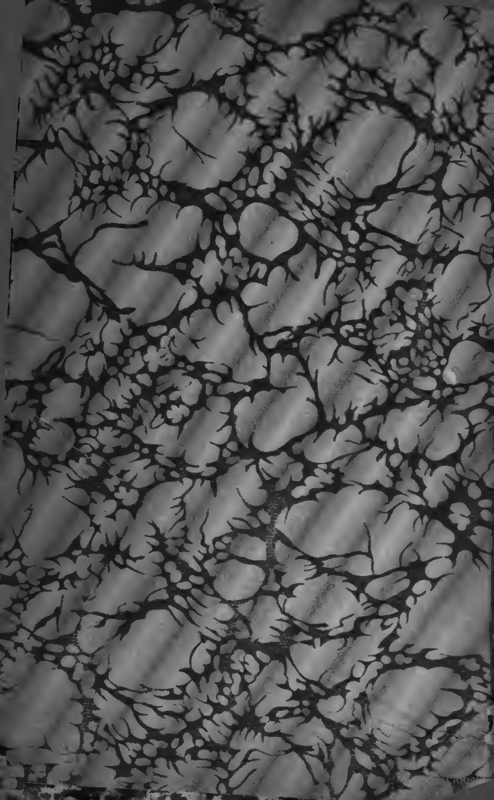
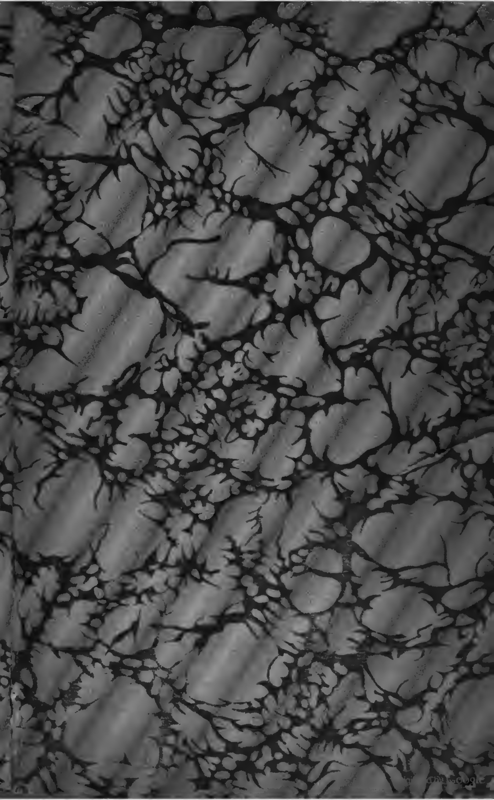
image
not
available






Travels
-75

SOUVENIRS

ET RÉCITS

DE VOYAGES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

— Le Tyrol et le nord de l'Italie, 2e édition, 2 vol. in-8°.
— Scotia, 2 vol. in-8°.
— Tiel le Rôdeur, 2 vol. in-8°.
— Trente et Inspruck, 1 vol. in-4°.
— Études sur les beaux-arts, 2 vol. in-8°

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS

ET RÉCITS

DE VOYAGES

LES ALPES FRANÇAISES ET LA HAUTE ITALIE

PAR

F. B. DE MERCEY

PARIS
FERDINAND SARTORIUS, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE MAZARINE, 9
1857

Si, malgré le mot heureux de Louis XIV, IL Y A ENCORE DES PYRÉNÉES, il n'y aura bientôt plus d'Alpes. Désormais le voyageur abordera l'Italie sans gravir leurs âpres sommets; au moyen d'un trou foré à leurs pieds, la vapeur le lancera en quelques instants de l'un à l'autre de leurs versants. La tarière des ingénieurs a remplacé, avec avantage, le vinaigre d'Annibal; il n'y a pas de muraille de granit qui résiste à son action intelligente et continue : il n'y a pas de distance qu'elle n'efface ou ne rapproche.

Mais, si les voyages ont gagné en rapidité, ils ont singulièrement perdu comme agrément. On ne voit guère aujourd'hui que les cheminées et le clocher des villes que l'on traverse : tout au plus entrevoit-on leur profil. Pour peu que le pays soit accidenté, la route, perdue entre de profonds talus, passe successivement du demi-jour des tranchées à l'obscurité des tunnels. On ne jouit complétement que du paysage terre à terre, des plaines de la Beauce ou de la Champagne, des sables des Landes ou de la Sologne.

Encore quelques années, et ces passages des Alpes, autrefois si fréquentés, le mont Cénis, le Saint-Bernard, le Simplon, redeviendront aussi déserts qu'au moment de la création. Le chamois pâturera sur leurs routes effacées, et un jour viendra où quelque voyageur égaré découvrira leurs hospices et leurs bâtiments abandonnés, comme vers le milieu du dernier siècle l'Anglais Pococke a découvert Chamouny.

Quand, au temps de la libre jeunesse, nous parcourions les Alpes françaises et celles de la Savoie, nous cherchions surtout à nous écarter des routes battues et à voir ce que d'autres ne voyaient pas. Ces notes, recueillies dans ces courses faites un

peu au hasard, et pour obéir à nos fantaisies d'artiste, ont donc aujourd'hui à peu près le même à-propos qu'elles avaient alors. Sauf dans la dernière partie de ce volume, les objets que nous avons vus et dont nous avons parlé sont du nombre de ceux qui ne changent pas. Celui qui s'acheminera comme nous par les défilés de la Tarentaise et les sublimes et mystérieuses solitudes de l'Allée-Blanche retrouvera les choses telles que nous les avons vues et décrites, et jouira comme nous de l'un des plus magnifiques spectacles de la création. L'homme et ses œuvres changent et disparaissent; la nature seule est immuable.

Encore un seul mot. Quand l'automne approche et que vient la froide saison, le moissonneur attardé s'empresse de lier les dernières javelles et de les rentrer dans la grange. Nous faisons comme le moissonneur : nous rassemblons de droite et de gauche quelques gerbes oubliées sur le terrain ouvert à tous les vents de la presse ou des revues. La récolte n'a pas été assez abondante pour que nous puissions rien négliger.

LES

ALPES FRANÇAISES

ET LA

HAUTE ITALIE

I

L'ISÈRE — GRENOBLE

C'est par Lyon et Grenoble que je suis entré dans les Alpes. Il y a peu d'années encore, il fallait vingt heures pour se rendre en malle-poste de l'une à l'autre de ces villes. Ce voyage était curieux. Le père Lazare, qui tenait les rênes, cumulait, dans ce temps-là, les doubles fonctions de conducteur et de postillon et manœuvrait tant bien que mal sa pesante machine. C'était une façon de cabriolet à quatre roues, en mauvais cuir, traînant à sa suite

une énorme montagne de paquets et de ballots, et recouverte d'une immense *bâche* enduite de graisse et toute puante.

Le père Lazare était un petit homme tout rond, aux gros yeux blancs, injectés de rouge, et avec une figure en ovale aplati, toute barbouillée de carmin. Le père Lazare tenait tout ce que promettait une pareille enseigne. Il s'arrêtait à tous les cabarets et vidait autant de verres qu'il y avait de relais sur la route et de paquets de lettres à déposer. Le père Lazare était nécessairement galant et communicatif; il puisait dans la bouteille ses saillies et les déclarations qu'il adressait, de sa banquette, à chaque femme qu'il rencontrait, jeune ou vieille. Quand la conversation s'animait et devenait intéressante, il arrêtait tout naturellement sa voiture pour continuer plus à son aise.

Si cette façon de voyager était originale, elle n'était pas des plus promptes. Il y a loin, en effet, de cette manière de courir la poste aux bateaux à vapeur du Rhône et aux waggons du chemin de fer de Saint-Étienne. Aussi, dans ce bon temps, partait-on de Lyon à dix heures du soir pour arriver le lendemain à Grenoble vers les cinq heures de l'après-midi. J'ignore si, depuis, ce mode de locomotion s'est amélioré.

Jusqu'aux environs du bourg de Moirans, c'est-

à-dire pendant les deux tiers de la route, l'ennui causé par ces lenteurs était sans nulle compensation. C'est à Moirans que l'on gravit le premier échelon des Alpes du Dauphiné. Les environs de ce bourg sont riches et bien boisés, et le paysage prend un caractère de grandeur et de singularité, qu'il ne perd plus qu'à Grenoble. Voreppe surtout est saisissant. Ce petit village est pittoresquement niché dans un coin de la vallée; de gros noyers ombragent ses maisons grises aux toits bleus, de construction variée, et bizarrement groupées. Les montagnes s'élèvent tout autour dans une confusion sauvage; un torrent, que la pression de leurs masses énormes semble faire jaillir de terre, traverse le village en deux bonds, jetant l'écume pardessus les garde-fous du pont qui joint ses rives. Le voyage de Voreppe est un de ces pèlerinages obligés que font, une fois dans leur vie, les artistes de Paris.

La situation de Grenoble, à l'entrée d'une vaste plaine entourée de hautes montagnes, est admirable. Les formes de ces montagnes sont des plus pittoresques; leurs profils dentelés se découpent fièrement sur la voûte du ciel; leurs bases s'appuient sur de riches collines. Les Alpes neigeuses, qui se dressent à l'horizon, ajoutent à la grandeur du paysage, auquel il ne manque qu'une seule chose:

la couleur. L'atmosphère, en effet, n'a pas cette coloration, ou plutôt cette transparence propre aux contrées transalpines. Les montagnes, de formation calcaire, semblent couvertes d'un voile gris. Une verdure trop uniforme revêt les collines. Les eaux de l'Isère elle-même, qui se teignent d'un gris foncé en traversant les montagnes de schiste noir de la Tarentaise, semblent vouloir se mettre à l'unisson avec cette teinte grise du pays.

Le paysagiste qui parcourt les montagnes du Dauphiné doit négliger la couleur, et, pour l'ensemble, se borner à l'étude des lignes. Quant à l'étude des détails, c'est autre chose; il n'est guère de ravin écarté ou de vallées latérales qui n'en renferment d'admirables. Sassenage, aux portes de Grenoble, offre dans ce genre de véritables merveilles.

Le chemin que l'on suit pour se rendre de Grenoble à Sassenage traverse une plaine arrosée par les eaux de l'Isère et du Drac, qui ont leur confluent dans le voisinage. Un beau pont en chaînes, de quatre cents pas de longueur [1], et dont l'immense tablier n'est porté que par deux piliers posés à chacune de ses extrémités, joint les deux rives du Drac,

[1] Ce pont a été construit par M. Crozet, ingénieur en chef du département de l'Isère, en 1827. Il a cent trente-cinq mètres de longueur entre les points de suspension; le tablier a cent trente mètres. Il eût dû servir de modèle aux ponts construits depuis à Paris.

torrent fort respectable dans cette saison de l'année. Nous avons traversé ce pont et nous sommes arrivés aux *balmes* de Sassenage. Ces balmes sont, à juste titre, rangées au nombre des merveilles du Dauphiné : c'est une longue et haute muraille de roches blanchâtres, toute veinées d'ocre et de brun, et se découpant, de distance en distance, en tours carrées, en pyramides ou en clochers. Ces roches s'élèvent sur la lisière d'une belle prairie, qu'elles entourent au midi et qu'au nord longent les eaux du Drac. Leur base verdâtre est cachée par une magnifique avenue de hêtres; et, çà et là, de gros lierres, dont quelques-uns ont jusqu'à six pieds de tour, grimpent le long de la muraille de rochers, allongeant dans toutes les directions leurs mille bras vivants et recouvrant les nudités du roc d'un superbe manteau de verdure de plusieurs milliers d'aunes d'ampleur.

Cette avenue s'étend du pont du Drac au joli village de Fontaine, et de là jusqu'aux premières maisons de Sassenage. C'est bien certainement l'une des plus ravissantes promenades de France, surtout par un temps chaud. Il faudrait un volume pour décrire les jolis environs du bourg de Sassenage, que, du reste, le pinceau a bien des fois retracés, et qui sont aujourd'hui par trop connus pour que j'en parle longuement. Ses rochers, ses grottes ou *cuves*,

son pont couvert de masses de feuillage qui pendent jusque dans les eaux, ses montagnes et ses superbes groupes de noyers, tout cela soutient dignement sa réputation de beauté. J'ai trouvé seulement les eaux du Furon d'un vert trop cru; elles ont une couleur de porcelaine peinte qui déplaît.

Je laisserai à l'annuaire du département le soin de décrire ou plutôt de *célébrer* les établissements *civils, industriels et scientifiques* que possède Grenoble. Cette ville n'est, sous ce rapport, ni plus riche ni plus pauvre qu'une autre. Son musée, toutefois, est peut-être l'un des plus remarquables de nos villes de second ordre. Il est riche surtout en tableaux de l'école italienne, et il renferme un grand nombre d'objets antiques recueillis la plupart dans le voisinage. Il paraît que ces merveilles avaient monté la tête d'un de ses conservateurs ou plutôt de son fondateur, l'excellent M. Jay, qui entame ainsi la description du salon dit de la Vénus de Médicis, car Grenoble a le salon de la Vénus, du Gladiateur, de l'Apollon, etc. :

« Comment décrire, ô Vénus ! votre sourire et vos charmes ! Êtes-vous l'ouvrage de Phidias ou de Praxitèle ? Déesse de la beauté, est-ce à Gnide ou à Paphos que vous vous montrâtes à leurs regards? » etc.

Les plus remarquables des tableaux que l'on voit

au musée de Grenoble ont été recueillis par l'administration locale lors de la vente des propriétés nationales, ou ont fait partie du mobilier de l'ancien palais Lesdiguières. D'autres ont été donnés par l'État à diverses occasions; les plus importants, tels que le *Saint Grégoire* de Rubens, le *Saint Sébastien* du Pérugin, le *Jésus-Christ guérissant une femme malade* de Paul Véronèse, et la *Vue de la place Saint-Marc à Venise*, de Canaletti, lui ont été attribués par le décret de 1811, qui distribua entre les villes de Lyon, Dijon, Grenoble, Caen et Toulouse deux cent neuf tableaux provenant des collections italiennes. Grenoble, dans cette répartition, eut pour sa part trente et un tableaux; et, soit adresse, soit fermeté de la part des administrateurs de son musée, en 1815, au moment des revendications étrangères, elle sut les conserver pour la plupart. Le beau Claude Lorrain que son musée possède provient de l'hôtel de Lesdiguières.

Je suis descendu à Grenoble dans le fameux hôtel des *Trois Dauphins*. A peine arrivé, M. Blanc, mon hôte, m'a montré la chambre que Napoléon occupa le lendemain de la rencontre de Laffrey. Les paysans, réunis aux jeunes gens de la ville, déposèrent, ce jour-là, sous les fenêtres de cette chambre, les battants de la porte de Bonne, qui ne s'était pas ouverte assez à temps devant l'empereur.

De ma fenêtre, j'avais sous les yeux une magnifique avenue de marronniers, qui peuvent rivaliser avec les tilleuls de Neufchâtel ou de la terrasse de Berne. Ces arbres ont quinze pieds de tour et quatre-vingt-dix pieds de haut. L'un d'eux est monstrueux, on l'appelle le Lesdiguières. Il est certainement contemporain du grand et habile connétable dauphinois. Le Lesdiguières porte la glorieuse cicatrice d'un boulet du 6 juillet 1815. Le brave homme qui me montra la trace du boulet faisait partie de la garde nationale mobile qui défendit si courageusement la ville contre les Piémontais et les Autrichiens réunis. Parti comme volontaire, le 28 juin, il avait été blessé dans ce combat d'Aiguebelle où une poignée d'hommes repoussa le corps de Klopfstein, qui voulait forcer le passage de la Maurienne. Le 6 juillet, apprenant que l'ennemi était en vue de Grenoble, il rejoignit son bataillon sur le rempart. « Comme on nous a trahis ! » s'est écrié le brave homme en s'essuyant les yeux.

La montagne qui domine Grenoble s'appelle le mont Rachet. Sur le mamelon le plus rapproché de la ville, on a bâti, pendant la restauration, un fort qui semble plutôt destiné à tenir en respect les habitants de Grenoble, que Louis XVIII appelait en souriant *Grelibre*, qu'à défendre la ville contre une attaque du dehors. Ce fort est en effet dominé par le

sommet de la montagne, où je suis arrivé en gravissant des pentes escarpées, par lesquelles il ne me paraît pas impossible de hisser à bras du canon. De ce sommet, on pourrait jeter des pierres dans le fort. L'emplacement de la nouvelle citadelle s'appelait la *Bastille*. Quelques Grenoblois de l'opinion la *plus avancée* prétendent qu'aujourd'hui (1845) ce nom est parfaitement justifié.

J'ai admiré la vue que l'on a du haut du mont Rachet. Le fort, qui, vu de ce point élevé, semble de niveau avec la ville de Grenoble, dont il est séparé cependant par une hauteur perpendiculaire de près de sept cents pieds, forme le premier plan du tableau. Au delà de la ville s'étend une magnifique plaine, pareille au fond d'un lac. Le Drac l'arrose à l'une de ses extrémités vers le couchant. Deux avenues, parfaitement droites, dont l'une, celle du pont de Claix, plantée sur quatre arbres de front, n'a pas moins de huit kilomètres de longueur, divisent cette plaine en trois grandes sections. L'effet de perspective produit par ces deux avenues, vues d'en haut, est singulier : on dirait deux mâts ornés de verdure dressés dans la vallée. A l'extrémité du plus long des deux mâts, le pont de Claix et la bourgade qui l'entoure, et dont les vitres brillent au soleil, ressemblent à ces plaques de métal qui servent de points de mire aux archers. Le Drac et la

Romanche se réunissent aux environs du pont de Claix. On voit ces deux grands torrents se replier mille fois sur eux-mêmes et s'enfoncer dans un lointain infini. La montagne qui les sépare est dentelée comme une scie. Le nom de *Resegon* (la scie) lui appartiendrait à plus juste titre qu'à la montagne de Lecco sur le lac de Côme. La partie gauche du paysage n'est pas moins remarquable : les coteaux d'Échiroles, les belles collines d'Uriage et de Vaunavey s'appuient aux montagnes de l'Oisans et aux sommets neigeux du mont Taillefer. Cette vue du mont Rachet est une des plus belles qui soient au monde.

La grande richesse de végétation et la magnifique culture de la vallée de l'Isère ajoutent certainement aux charmes du paysage. Ce pays rappelle la Lombardie par sa puissante végétation, qui ne nuit en rien à la fertilité des plaines qu'elle semble recouvrir ; le blé, le chanvre, le maïs, croissent sous les mûriers et la vigne. Quand la récolte est achevée, on donne un labour, on rassemble les mottes de terre qui ont résisté au premier coup de herse, et on les brûle. Ce procédé accroît la fertilité du sol.

Du haut du mont Rachet, on aperçoit, dans la plaine, à gauche de l'avenue de Claix, des pièces d'eau assez étendues. Ces bassins se trouvent dans

l'ancien lit du Drac, qui se jetait autrefois dans l'Isère, à l'endroit où l'on voit maintenant la belle avenue de marronniers. Lorsque Lesdiguières travailla à l'embellissement de *sa ville* de Grenoble, où il était plus roi que le roi de France, il reporta le Drac dans le lit qu'il occupe actuellement au pied des montagnes qui séparent la plaine de Grenoble du Villars de Lans, et où il est contenu par ces digues magnifiques que l'on prendrait pour un ouvrage romain. La ville, préservée de la crainte d'être emportée par ce terrible voisin, s'étendit de la rive droite à la rive gauche de l'Isère; c'est donc à juste titre que ces quartiers neufs de la rive gauche s'appellent le quartier de Lesdiguières.

II

LA GRANDE-CHARTREUSE

Deux chemins conduisent de Grenoble à la Grande-Chartreuse, appelée ainsi parce qu'elle était le chef-lieu de l'ordre : le chemin du Sapey et celui de Saint-Laurent-du-Pont. C'est ce dernier que j'ai suivi, comme le plus singulier. De Grenoble à Voreppe, et de Voreppe à Saint-Laurent-du-Pont, la route ne tient pas ce que l'on nous avait promis. Ce sont de beaux paysages bien frais, bien verts, mais un peu monotones. Au delà de Saint-Laurent-du-Pont, on entre dans la contrée dite le *Désert*, et le tableau s'agrandit.

C'est de Saint-Laurent-du-Pont que le fameux Montbrun partit, le 4 septembre 1574, pour une expédition qui plus tard lui coûta la vie. Henri III

arrivait de Pologne pour succéder à Charles IX ; il s'était arrêté au pont de Beauvoisin pour recevoir les hommages de la noblesse catholique du pays et des députés des états. Montbrun profita du désordre que la cérémonie avait mise dans la suite du roi pour se précipiter sur ses bagages, qu'il enleva. Henri III lui écrivit, lui rappelant d'une façon assez intempestive ses devoirs de sujet. « Quoi ! s'écria Montbrun, il m'écrit comme si nous étions en temps de paix et que je dusse le reconnaître pour mon roi ! En temps de guerre, lorsqu'on a le bras armé et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. » Le 29 juillet de l'année suivante, lorsque Montbrun fut pris, le roi se rappela sa réponse. Ce fut en vain que toute la noblesse et le prince de Condé lui-même demandèrent la grâce du brave partisan. Henri fut inflexible, et le 12 août 1575, onze mois après le coup de main du pont de Beauvoisin, Montbrun porta sa tête sur l'échafaud.

De Saint-Laurent-du-Pont à la Grande-Chartreuse, on suit l'une des plus belles routes de montagne que je connaisse. De tous côtés se dressent d'immenses pyramides calcaires, couvertes de sapins gigantesques, qui ajoutent encore à leur hauteur. Quelques-unes de ces pyramides se sont éboulées; leurs débris ont écrasé la forêt et comblé le lit du torrent; mais à la longue la forêt et le torrent ont

reconquis leur ancien domaine. Des sapins de quinze pieds de tour et de cent quatre-vingts pieds de haut croissent sur ces rocs éboulés, allongeant dans les interstices leurs racines vivaces. Les eaux du torrent franchissent d'un seul bond des blocs monstrueux qu'elles corrodent à la longue. Ce torrent, qui s'appelle le Guiers-Mort, semble, à force de bruit et de mouvement, jaloux de démentir son nom. Ses mugissements remplissent la forêt que menace son activité furieuse. Dans cette saison de l'année, grossi par la fonte des neiges, il couvre d'écume l'étroit sentier qui longe ses bords, et se brise en poussière contre le pied des sapins.

Au sortir de la forêt, ou plutôt dans une de ses éclaircies, on aperçoit les bâtiments du couvent qui s'élèvent au milieu d'une petite prairie entourée de tous les côtés de rochers d'une prodigieuse hauteur, dessinant des citadelles et des châteaux ruinés, et couronnés de massifs de sapins d'un noir d'encre. Saint Bruno avait bien choisi ce site : c'est l'un des plus tristes et des plus sauvages que l'on puisse se figurer.

J'ai voulu goûter de la vie monacale et me rendre raison de l'existence d'un reclus ; j'ai réclamé l'hospitalité du couvent. Nous n'étions qu'aux premiers jours du printemps de ces montagnes, et nul autre voyageur ne s'était encore hasardé dans ces

hautes régions. Je logeais dans le cloître comme un chartreux. J'avais ma cellule avec le mobilier uniforme du couvent, c'est-à-dire avec un tabouret de bois, un pupitre en bois scellé dans le mur, surmonté d'un crucifix et d'une petite tête de mort en os; j'oublie le lit en bois de sapin, qui figure assez bien un cercueil, mais un cercueil qui ne serait pas recouvert. Chaque soir, en m'étendant entre ces planches, je pensais au moment où d'autres m'y étendraient. Cette idée n'a vraiment rien de bien effrayant. C'est un repos comme un autre, un repos de voyageur un peu plus long que celui que j'allais prendre, mais aussi le voyage aura été plus fatigant.

Il me venait une pensée plus désagréable que toutes celles-là : c'est que, dans mon sommeil, on pourrait venir me clouer dans cette boîte. L'idée de ce réveil avec une planche de sapin à deux pouces du visage est pénible, et cependant un jour nous nous réveillerons de cette façon. Mais non, le sapin sera poussière comme nous. En relisant ces lignes, je me sens comme tout pénétré des pensées du lieu, et je les répands malgré moi sur le papier. C'est une grande vanité aussi que d'écrire. Dans ce coin retiré du monde, entouré de ces hommes qui se sont voués à une sorte de mort anticipée, je me sentais une pitié profonde pour ce que, comme eux,

j'appellerai la *terre;* mais moi, cette pitié me conduisait plutôt au dégoût et au découragement qu'à l'idée du ciel. Je ne crois pas, du reste, avoir fait en ceci exception à la règle, et j'ai bien peur que ces pensées ne soient partagées par les malheureux qui dorment dans les quarante cercueils ouverts dans les quarante cellules de la Chartreuse. Oui, c'est une sorte de découragement mortel qui vous saisit dans ces solitudes pour lesquelles l'homme n'est pas fait. On n'a plus qu'un seul désir : c'est de passer sa vie à regarder les rochers, la forêt de sapins, le torrent qui s'enfuit et les nuages du ciel qui passent sur votre tête. Les hommes et leurs passions, on les oublie. Ils sont si loin et paraissent si peu de chose! à quoi bon penser à eux, s'occuper d'eux, ou s'occuper pour eux?

Tout en me livrant à ces réflexions, j'avais éteint ma lampe. Le ciel était parfaitement serein. De mon lit, à travers les vitraux du cloître, je voyais scintiller les étoiles sur la voûte noire du firmament, et par delà ces étoiles j'apercevais, de distance en distance, quelques taches blanchâtres formées par la réunion de milliers d'autres étoiles isolément invisibles. Quand je venais à songer qu'il était mathématiquement prouvé que le rayon lumineux parti de ces étoiles, avec la prodigieuse vitesse de cent quatre-vingt-douze mille milles par

seconde, avait dû voyager pendant des années avant de parvenir jusqu'à moi, et que la lumière de ces taches blanchâtres avait mis, elle, mille ans peut-être pour arriver à mon œil, je trouvais les hommes, leurs travaux, leurs prétentions, leurs grandeurs, effroyablement petits, et je restais confondu devant mon néant [1]. A la suite de ces calculs, quand on retombe sur soi-même, on éprouve une grande nonchalance d'âme. Ce vide de l'âme ne pourrait

[1] Dans une de ces taches blanchâtres situées dans la garde de Persée, Herschell découvrit, avec un télescope de dix pieds, des étoiles dont la lumière, avec la vitesse de soixante-dix-sept mille lieues par seconde, ne peut nous parvenir en moins de mille quarante-deux ans, et il le prouve *mathématiquement*. Avec le télescope de vingt pieds, il aperçut des étoiles dont la lumière ne peut nous arriver en moins de deux mille sept cents ans. Augmentez la puissance des instruments, de nouveaux astres apparaissent, l'espace recule, et l'infini semble s'ouvrir. La seule étoile dont la distance à la terre soit aujourd'hui mathématiquement connue, et, du reste, depuis un bien court espace de temps, est la soixante et unième du Cygne. A l'aide de l'observation relative d'étoiles d'inégales intensités, conformément à la méthode indiquée par Galilée, M. Bessel, directeur de l'Observatoire de Kœnigsberg, a trouvé, d'août 1837 à mars 1840, pour la parallaxe de la soixante et unième du Cygne, un tiers de seconde. Cette parallaxe indique une distance de cette étoile à la terre six cent mille fois plus grande que celle de la terre au soleil, ou, en chiffres, 22,800,000,000,000 de lieues. La lumière, avec sa vitesse de soixante-dix-sept mille lieues par seconde, mettrait dix ans à la franchir. Cette découverte, et celle du mouvement propre de notre système et de sa marche certaine vers l'étoile de la constellation d'Hercule, sont peut-être les plus belles que l'astronomie ait faites depuis un siècle. Une découverte plus admirable encore serait celle du mode de formation de nouvelles étoiles; mais cette découverte, au sujet de laquelle M. Arago a donné de curieux détails dans sa notice sur William Herschell, ne nous paraît pas encore *positivement* établie. En astronomie, des conjectures ingénieuses ne sont pas des preuves.

être rempli que par la pensée exclusive du ciel. Mais cette pensée, d'où vient-elle, comment vient-elle et quand vient-elle? Un seul des ces hommes qui dorment dans les cellules voisines, et qui se disent religieux, l'a-t-il jamais eue? Je le répète, je crains bien pour eux et pour leur bonheur qu'ils ne soient occupés de toute autre chose que de Dieu. Mais revenons à ma cellule et à l'existence du couvent.

Je vivais comme les chartreux. Nous ne faisions que deux repas par jour. Le matin, on nous servait des légumes secs, de la morue et du pain dur et noir; le soir, le poisson frais, ordinairement une carpe, du vivier du couvent, remplaçait la morue. On ne mangeait jamais de viande. Non-seulement j'ai voulu suivre le régime, mais aussi les exercices des reclus. Je me suis réveillé au premier coup de matines, c'est-à-dire au milieu de la nuit, et je me suis rendu comme eux dans la chapelle du couvent. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus triste et de plus saisissant que ces trente figures d'hommes, vêtus de blanc de la tête aux pieds, éclairés à peine par une seule lampe, encadrés dans leurs stalles noires, et chantant le *Dies iræ* ou quelque psaume funèbre au milieu de la nuit. Le vent qui gronde le long des immenses corridors, le froid glacial qui tombe des murs noirs et humides de la

chapelle, et qui vous pénètre jusqu'à la moelle des os, ajoutent, s'il se peut, au lugubre effet de cette scène nocturne.

Ce spectacle m'a presque dégoûté de Lesueur. Ses compositions, que j'admirais quand je les voyais dans nos musées, *sur notre terre*, ne m'ont laissé, en présence de la réalité, que de vagues et froids souvenirs. Lesueur n'aurait-il saisi que le calme et la résignation de la physionomie du solitaire? L'ensemble du moine, les tristes mystères de la vie du cloître, lui seraient-ils restés inconnus? Le *champ* ou le fond de chacun des tableaux que j'avais sous les yeux, architecture ou paysage, ce fond si sombre et si effrayant dans les intérieurs, si gigantesque et si désolé dans la nature, ne se retrouve pas non plus dans les compositions calmes et correctes de Lesueur. Chez lui, tout est blanc, clair, presque gai; quant au paysage, il est absolument sacrifié. Sadeler, dans ses naïves gravures, a mieux compris la solitude et me semble plus près de la vérité.

La Grande-Chartreuse m'a donné une intelligence plus complète de la situation de l'Europe du huitième au quatorzième siècle. Il y avait des instants qui faisaient frémir : toutes ces figures blanches se levaient ensemble, s'agenouillaient et touchaient ensemble le pavé de leurs fronts. Les personnages de ce tableau de nuit semblaient ap-

partenir au monde d'autrefois et vivre d'une vie fantastique. Après trois jours passés au milieu d'eux, une foule de choses que je croyais impossibles et dont je ne pouvais saisir la raison se sont nettement débrouillées. Je sais aujourd'hui ce que c'était que la solitude, l'exaltation, le pouvoir d'une idée fixe; j'ai eu des accès de cette paresse d'esprit qui dispose si facilement à la vie claustrale. Mon assiduité à suivre les exercices, je dirai presque la règle du couvent, fut interprétée par les bons pères d'une façon bizarre. On me regarda comme un *dégoûté* ou un *appelé*. L'un d'eux, le seul qui ait la permission de parler aux étrangers, m'a presque fait des ouvertures. Il ne tenait qu'à moi de prendre rang parmi les néophytes. Je n'ai pas voulu me faire un jeu de la crédulité confiante de mes compagnons d'un moment, et j'ai annoncé mon prochain départ.

— C'est dommage! m'a dit le vieux moine.

Serait-ce vraiment dommage?

Avant de quitter le couvent, j'ai parcouru le livre dans lequel chacun des voyageurs est invité à consigner son nom et ses remarques. Il y a une chose qui m'étonne toujours : c'est la singulière persistance avec laquelle les nigauds se copient les uns les autres. Le mot d'ordre semble donné au premier feuillet du livre. Celui qui a tenu le premier

la plume vante longuement *le bonheur de ces bons religieux*, et voilà tous les autres qui nous vantent ce bonheur. Cette existence est certes bien faite pour exciter la convoitise. Passer tous les jours de la vie à combattre des passions qu'on ne peut plus légitimement satisfaire, ou, dans l'absence de ces passions, à lutter contre l'imagination et les sens qu'aiguillonne la solitude, et que l'austérité même de ce régime, qui allume le sang, rend plus exigeants encore, c'est là, en effet, une existence bien fortunée! Peut-être cette vie peut-elle convenir à quelques vieillards pauvres et seuls comme un repos dans leurs vieux jours; mais ces jeunes gens aux mines hâves et bilieuses, aux yeux sombres, enfoncés dans leur orbite et pleins de feu, ceux-là sont-ils heureux? Ils ont fait leurs adieux à la vie et à ses plaisirs qu'à peine ils commençaient à goûter, ce qui rend la privation plus âcre et plus regrettable encore. Pour eux, l'existence du cloître n'est plus qu'une longue et ardente agonie; agonie pleine de désirs qui ne seront jamais satisfaits, pleine d'aspirations vers l'impossible, pleine de regrets pour des jouissances que l'on n'a pas goûtées et dont on n'a pu sentir le vide et le néant!

J'ai demandé à l'un des pères, à celui qui avait cru un moment à ma vocation, le motif et le but de tant de privations et d'une lutte si prolongée.

« L'éternité, le salut! » m'a-t-il répondu. Et si ce n'étaient là que des mots? Je ne sais, mais ce n'est pas là la religion que je puis aimer. Les moines du Saint-Bernard plaisent davantage à mon cœur. Ils pratiquent ce que leur divin maître a enseigné: ils le louent par des actions et non par des macérations et des cantiques. S'ils l'honorent, ce n'est pas par le mal qu'ils se font à eux, mais par le bien qu'ils font aux autres.

On a voulu expliquer cette vie de rigueur et de privation par l'idée de la *domination*, chaque religieux pouvant devenir général de l'ordre. Je ne crois pas l'homme si ambitieux. Les chartreux, toutefois, n'ont pas fait vœu de pauvreté, et l'on assure qu'autrefois les richesses de l'ordre étaient immenses. Il faut le croire s'il est vrai que les bâtiments de la Grande-Chartreuse furent brûlés et reconstruits dix-huit fois. Tels qu'ils existent aujourd'hui, ils supposent des dépenses très-considérables.

Je suis sorti du désert de la Grande-Chartreuse en traversant la montagne du *Grand-Som*, et par un sentier connu des seuls chasseurs d'ours. Du sommet de cette montagne et à travers les éclaircies des forêts qui la couvrent, nous avions de belles échappées de vue sur la magnifique vallée de l'Isère. Nous pouvions suivre le cours de cette rivière de

Saint-Nazaire à Montmélian. Grossie par la fonte des neiges, elle roulait à pleins bords, se déployant par places comme un lac semé d'îles, et, par instants, se resserrant comme un fil d'argent. De l'autre côté de la vallée se déroulait toute la chaîne des Alpes, qui séparent le Dauphiné de la Maurienne, depuis les montagnes de la Muselle, de Turbat en Oisans et du Taillefer, jusqu'aux rocs du Grand-Charnier et de Vétonet, au-dessus d'Allevard. Mon guide m'assurait que, lorsque le temps était parfaitement serein, on apercevait, par delà ces montagnes, les cimes du mont Cenis, du petit Saint-Bernard, et même du mont Blanc vers la gauche.

En quelques heures de marche, nous sommes arrivés perpendiculairement au-dessus des maisons du bourg de la Terrasse. Vue de ce point élevé, cette bourgade ressemblait à une grosse pierre blanche qui aurait roulé dans la vallée; ses rues paraissaient autant de fentes qui traversaient la pierre en tous sens.

La journée était avancée, lorsque nous nous sommes glissés dans une des fentes de cette pierre, où nous avons trouvé un gîte fort confortable; il est vrai que je venais de passer quatre jours à la Grande-Chartreuse, et que ce soir seulement j'ai pu rompre mon jeûne pour la première fois.

III

ALLEVARD — LES SEPT LAUX — LE FORT BARREAUX

Le lendemain, en me rendant de la Terrasse à Allevard, j'ai traversé Goncelin. Ce gros bourg fut emporté en partie, il y a une vingtaine d'années, par la crue d'un petit ruisseau qu'on enjambe aujourd'hui. L'orage, ou plutôt la trombe, creva sur les montagnes voisines pendant la nuit; la masse d'eau, déracinant les arbres, mettant les rocs à vif, se précipita, au milieu d'une profonde obscurité, sur la bourgade, qu'elle ensevelit sous une masse de graviers et de décombres. Cinquante ou soixante personnes furent noyées. On retrouva les unes dans l'Isère, les autres sous les sables; plusieurs étaient accrochées à des arbres sur lesquels elles avaient cherché un refuge. La diligence de Grenoble à Al-

levard fut surprise par le même orage, au milieu des montagnes qui séparent Goncelin d'Allevard. Les voyageurs n'eurent que le temps de mettre pied à terre, au milieu de la nuit, et de se réfugier sur une pente escarpée, où ils restèrent jusqu'au jour, cramponnés aux rochers; voiture, chevaux et bagages furent emportés dans le ravin.

Allevard est encore un de ces sites du Dauphiné que les paysagistes visitent de prédilection. La vallée au fond de laquelle la bourgade est située rappelle les hauts ravins de l'Oberland par sa grandeur et son uniformité. De longues pentes boisées, entrecoupées çà et là de terrains en culture et de pâturages, semblent descendre des nues, et sont arrosées, à leur point d'intersection, par un torrent qui forme un nombre infini de cascatelles. L'éclat des eaux du torrent, d'un vert bleuâtre, est rehaussé par la couleur noire des blocs de schiste qui se sont détachés des pentes voisines et ont obstrué son lit. Ce schiste, qui apparaît par places en bancs étendus, et qui forme, au fond du ravin et à peu de distance de la bourgade d'Allevard, un escarpement considérable du haut duquel le torrent se précipite en cascade, donne à l'ensemble du paysage un ton noir et uniforme, sur lequel tranche vivement le blanc mat de l'écume des cascades. C'est la nature dans son plus grand

deuil. Cette contrée s'appelle le *Bout du Monde*.

A une journée de marche d'Allevard, au cœur des hautes régions qui séparent la vallée de l'Azeins du pays d'Oisans, se trouve l'une des fameuses merveilles du Dauphiné, la montagne des *sept Laux* ou des sept lacs. Cette merveille n'a cependant rien que de très-naturel, et les pays de montagnes, l'Écosse surtout, nous présentent plus d'un prodige du même genre. Une haute montagne s'est abîmée, et ses débris ont barré sur divers points les hautes vallées qui servaient d'écoulements aux nombreux ruisseaux qui prenaient leur source à sa base. Leurs eaux, en s'accumulant, ont rempli chacun des vides et formé sept petits lacs que, du haut de la montagne dite des *sept Laux*, on peut embrasser d'un seul coup d'œil. Les lacs du Cos, de Cotaren, de la Motte et le lac Quarré sont les plus considérables de ces petits bassins, réunis l'un à l'autre par des canaux naturels. Situés au point de séparation des eaux, leur écoulement est double et s'opère au nord par la rivière d'Allevard, au sud par l'Olle, qui va se jeter dans la Romanche, au-dessous du bourg d'Oisans.

Le paysage au milieu duquel ces lacs sont placés rappelle les lacs de la Suisse dans leurs parties les plus sauvages. Des pentes abruptes, couvertes de hauts pâturages, toutes bariolées de plaques de

neige dans cette saison de l'année, sont domi par de grands glaciers qui pendent le long des flancs d'une montagne de granit noir. Vues des hauteurs voisines, les eaux de ces lacs paraissent d'un bleu verdâtre près des bords, se colorent d'un bleu vif dans les profondeurs moyennes, et d'un bleu d'outre-mer mêlé de pourpre dans les parties les plus profondes. Ces lacs sont situés sur l'extrême frontière de la France et de la Savoie, à égale distance d'Allevard, de la Chambre et de Saint-Jean-de-Maurienne. Ce pays est absolument désert, et n'est visité que par des pâtres ou des contrebandiers, dans le cœur de l'été.

La chartreuse de Saint-Hugon, fondée en 1171 par Hugues, seigneur d'Arvillard, formait, au cœur des hautes montagnes qui s'élèvent à l'est d'Allevard, sur la rive gauche de l'Isère, un digne pendant à la Grande-Chartreuse de Grenoble. Hugues d'Arvillard avait richement doté sa fondation, qui possédait dans ces montagnes un territoire d'environ six mille hectares; ses bâtiments et ses dépendances étaient considérables, et deux grandes fonderies appartenaient au couvent. Aujourd'hui les moines sont dispersés; l'église et les bâtiments tombent en ruines; l'industrie seule a survécu; des particuliers ont acheté les fonderies, qu'ils exploitent avec avantage.

Comme je revenais d'une promenade à ces fonderies et aux rochers de la Chartreuse, et que je traversais une vaste forêt de sapins, tout à coup, à l'un des détours de la route, le cheval que je montais s'arrêta.

— Il aura sans doute flairé un ours! s'écria un brave fermier d'Allevard qui m'accompagnait, et qui ne chercha nullement à dissimuler son inquiétude.

— Ce n'est pas cela, nous dit le montagnard qui nous servait de guide, c'est plutôt le diable qu'il aura senti.

— Comment, le diable?

— Oui, le diable... Il n'a jamais quitté ces montagnes, où il était venu s'établir du temps du couvent pour tenter les moines.

Mon compagnon, qui aimait mieux avoir affaire au diable qu'à un ours, poussa un grand éclat de rire.

— Vous riez, reprit le paysan, eh bien, tout à l'heure, je vous raconterai un tour que le diable joua à un voyageur comme vous; peut-être alors ne rirez-vous plus.

Nous pressâmes le brave homme de nous raconter sur-le-champ l'histoire dont il nous avait menacés, mais il ne fut pas possible de lui faire desserrer les dents. Nous avions tout à fait oublié sa

promesse, et nous ne nous occupions plus de son silence, quand nous arrivâmes à un endroit où le torrent avait profondément creusé les immenses rochers le long desquels pend la forêt. Un pont d'une seule arche, à laquelle de chaque côté le rocher sert de culée naturelle, a été hardiment jeté sur le torrent, dont les eaux mugissent au fond d'un abîme de deux cents pieds de profondeur. Nous nous empressions de franchir le pont, qui semblait frémir sous les pieds de nos chevaux, quand tout à coup notre guide les arrêta par la bride, et, rompant son opiniâtre silence :

— Ce pont, nous dit-il avec emphase, c'est le pont du Diable!

— C'est sans doute le diable dont vous nous parliez tout à l'heure qui l'aura bâti?

— Le diable ne l'a pas bâti, mais il lui a donné son nom. Voulez-vous savoir à quelle occasion?

— Volontiers, mais passons.

Et nous poussâmes nos chevaux en avant, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil dans l'horrible fente au fond de laquelle les eaux du torrent n'apparaissaient plus que comme une vapeur bleuâtre.

— Voici l'histoire, nous dit le montagnard en pressant le pas pour que nous ne perdissions aucune de ses paroles. Un jeune homme d'Arvillard,

domestique de la maison de Saint-Hugon, et qui s'appelait Turenne, ne croyait pas non plus au diable; il traversait un soir le pont que nous venons de franchir, et qui, dans ce temps-là, n'avait pas les hauts parapets que vous avez vus, quand tout à coup il se sentit soulevé, ainsi que son cheval, par une main invisible qui le poussait dans le torrent. Turenne, au lieu de songer à se retenir aux broussailles ou à se désespérer, n'eut qu'une seule idée : ce fut d'invoquer la Vierge Marie et saint Hugon. Quand, après avoir pirouetté longtemps sur lui-même, il arriva au fond du précipice, au lieu de se briser sur des rochers comme son cheval, il tomba au milieu d'un grand bassin plein d'une eau profonde et tranquille, de sorte qu'il ne se fit aucun mal. Comme il savait nager, en un instant il fut au bord. Le diable, qui avait cru prendre le jeune homme au dépourvu, et qui n'avait fait qu'un bond à sa suite au fond du trou, prêt à saisir son âme à sa sortie, fut bien attrapé quand il le vit debout. Turenne assura plus tard qu'il avait vu le malin s'envoler à travers les arbres de la forêt en poussant de longs sifflements. C'est depuis ce temps que ce pont s'est appelé le pont du Diable.

On se rend en quelques heures d'Allevard au fort Barreaux, en traversant l'Isère au-dessous de Pontcharra. Tout le pays que nous parcourions est admi-

rable. C'est un vaste jardin entouré de toutes parts de hautes montagnes, arrosé par de nombreux ruisseaux et cultivé par la plus intelligente et la plus active des populations.

Au confluent de la petite rivière qui vient d'Allevard et de l'Isère, et sur une éminence qui fait face au fort Barreaux, on m'a montré Château-Bayard. C'est le berceau de Pierre du Terrail, le chevalier sans peur et sans reproches. Cet homme si franc, si adroit et si brave, type un peu embelli du caractère dauphinois, débuta, comme on sait, par être page à la cour du duc de Savoie. Un honnête *propriétaire* du pays, que gênait la vénérable ruine, avait commencé la démolition du château, il y a une trentaine d'années. Un voisin riche et vraiment *patriote*, instruit à temps, fit des offres superbes au démolisseur, qui consentit à se dessaisir de sa *propriété*, qu'on lui paya dix fois sa valeur. Le nouveau maître de Château-Bayard n'a pas tenté de le restaurer ; il a seulement fait recouvrir la chambre où l'on assure que naquit le brave chevalier. Comme architecture, le vieux manoir n'a rien de remarquable ; c'est une relique, et voilà tout.

Des environs de Château-Bayard on a une première vue de la Savoie qui promet. De hautes collines, couvertes, par places, de bouquets de grands arbres, chênes, châtaigniers et noyers, s'étagent

parallèlement à l'Isère. Sur le sommet de chacune d'elles, on aperçoit de grands châteaux, debout ou en ruines : tels que le fort des Huiles, les manoirs de Saint-Clair et de la Rochette, où l'antique forteresse de Montmaïeur, située sur la colline du même nom, et dont les hautes tours dominent tout le pays d'Aiguebelle à Chambéry. Les cimes dentelées des montagnes de la Chartreuse de Saint-Hugon, dont les contre-forts, recouverts de vastes forêts de sapins, se profilent en noir sur les neiges éternelles des derniers sommets, couronnent dignement le paysage.

Le fort Barreaux, construit sur la rive droite de l'Isère, ferme complétement la vallée de ce côté. L'Azeins, torrent considérable qui, après avoir arrosé la vallée d'Allevard, se précipite dans l'Isère, au-dessous de Pontcharra, défend la frontière sur l'autre rive.

La construction du fort Barreaux rappelle une circonstance historique qui fait honneur au roi Henri IV et à l'un de ses lieutenants, le connétable de Lesdiguières. Henri IV, lors de son avénement au trône, ne tenant pas compte de la différence des opinions religieuses, avait donné à Lesdiguières, chef du parti calviniste dans le Dauphiné, le commandement de cette province, le chargeant de repousser le duc de Savoie, qui menaçait les fron-

tières de la France à la tête d'une armée considérable. Lesdiguières se mit en campagne, battit son antagoniste dans plusieurs rencontres ; puis, sans pousser plus loin ses avantages, fit prendre à son armée ses cantonnements à quelque distance de la frontière. Cette résolution paraissait d'autant plus inexplicable, que, dès le commencement de la campagne, le duc de Savoie avait fait commencer, de ce côté, et sur le territoire même du Dauphiné, la construction d'un fort considérable, y employant ses meilleurs ingénieurs. L'inaction de Lesdiguières se prolongeant, des envieux ne manquèrent pas de crier à la trahison ; ses soldats et ses amis eux-mêmes murmuraient. Ses ennemis firent plus, ils s'adressèrent au roi, accusant Lesdiguières d'avoir conclu un marché secret avec le duc de Savoie. Henri avait une plus haute idée du courage de son lieutenant et de sa probité politique. Il prit le seul parti qui fût digne de lui ; il lui fit connaître la dénonciation. La réponse de Lesdiguières est digne d'un des héros de Plutarque : — « Votre majesté, lui dit-il, avait besoin d'une bonne forteresse sur l'Isère pour tenir en bride celle de Montmélian ; monseigneur le duc de Savoie veut bien en faire les frais, dois-je l'empêcher? Quand la place sera achevée et suffisamment pourvue de canons et de munitions, je me charge de la prendre. » Henri IV fut satisfait

de cette explication : il savait que Lesdiguières tiendrait parole. Lesdiguières fit plus qu'il n'avait promis : aussitôt le fort achevé, il s'en empara, et il conquit la Savoie par-dessus le marché.

IV

LES ABIMES DE MIAN — LES CHARMETTES

J'ai retrouvé au fort Barreaux un de nos amis de Grenoble, grand coureur de montagnes, que ses compatriotes ont surnommé le *chasseur d'ours*, quoique ses exploits, en fait de chasse, se soient jusqu'à présent bornés à empaler des papillons, dont il a formé une magnifique collection. M. G.... revenait cette fois d'une course dans les montagnes du Grenier et du Val d'Entremont, aux environs de la Grande-Chartreuse, et décrivait avec un véritable enthousiasme chacune des curiosités naturelles de cette partie assez ignorée de la Savoie. C'était un guide tout trouvé. Je le décidai facilement à me servir de *cicerone* pour une nouvelle excursion dans ces montagnes, en variant toutefois l'itinéraire.

Nous convînmes en effet de négliger le val d'Entremont, et de visiter à sa place la région dite des *Abîmes de Mian.*

Le lendemain, au point du jour, des mules nous attendaient dans la cour de l'auberge du fort Barreaux. A peine hors de la rue, elles prirent le galop et nous conduisirent, en quelques instants, et en suivant la route de Chapareillan, sur les rives d'un petit torrent qui s'appelle le *Combe noir*. Là, nous quittâmes le grand chemin de Chambéry, et, remontant la rive droite du torrent, nous nous engageâmes au milieu de collines élevées, appuyées à une haute montagne qui se dresse presqu'à pic, et dont les cimes déchirées vont frapper au zénith. C'est le mont Grenier. Quand nous eûmes franchi la dernière de ces collines, nous aperçûmes une vaste étendue de terrain où se dressaient une multitude de petits monticules de forme conique, hauts de cinquante pieds environ et revêtus entièrement de vignes ou de broussailles. De gros blocs de rochers calcaires s'élevaient, de distance en distance, du milieu de ces monticules, qui simulaient parfaitement les vagues d'un océan de verdure, dont ces rochers seraient les écueils. Nous nous arrêtâmes au pied du plus gros de ces blocs, qui est placé comme une borne colossale à la limite du Dauphiné et de la Savoie. — « C'est le roc de Pierre-

Acher, me dit mon compagnon de voyage, et tout ce singulier pays que vous voyez devant nous, ce sont les fameux abîmes de Mian. — C'est par là que e *grenier* est descendu dans la *cave*, » ajouta-t-il en me montrant une énorme échancrure nettement tracée par l'éboulement sur le sommet de la haute montagne au pied de laquelle nous nous trouvions. Cette saillie de mon compagnon était d'autant mieux justifiée, que le peuple de Chambéry appelle en effet sa *cave* le pays de Mian. C'est là que se recueille ce petit vin dont il se fait une si prodigieuse consommation dans la capitale de la Savoie. Les abîmes de Mian n'ont, du reste, rien de bien pittoresque, rien de l'aspect terrible que semble faire augurer un pareil nom : c'est une taupinière sur une grande échelle.

L'aspect du Grenier, profondément déchiré dans toute sa hauteur et laissant pendre, dans diverses directions, mais particulièrement du côté de l'Isère, d'énormes lambeaux de montagne à peine adhérents, et qui, tôt ou tard, doivent combler les vallées voisines, est plus effrayant. Le souvenir du passé ajoute à ces menaces de la montagne une sorte de confirmation terrible, et doit inspirer les plus sérieuses réflexions aux habitants de Belle-Combe et de Chapareillan, ces villages bâtis à sa base.

Ce fut dans le mois de décembre 1248 qu'eut lieu l'éboulement dont nous voyons encore les traces, sans que nul indice eût annoncé la catastrophe. La montagne se fendit du haut en bas et dans toute son épaisseur avec un craquement effroyable. Une des deux moitiés, celle que l'on voit encore debout, resta en place; l'autre moitié s'inclina lentement et retomba d'une seule pièce sur le pays environnant, qu'elle couvrit de sa masse énorme. La petite ville de Saint-André et plusieurs bourgades qui l'avoisinaient furent ensevelies sous ces décombres sans que l'on pût reconnaître, à aucun indice, la place qu'elles avaient occupée. La population de cette ville et des villages montait à cinq mille habitants, dont pas un seul n'échappa. On a proposé récemment de faire des fouilles étendues pour retrouver cette Pompéia de la Savoie. On parviendrait à la découvrir, que le produit des fouilles ne couvrirait pas les dépenses, pour peu surtout qu'il fallût déplacer quelques blocs comme celui de Pierre-Acher. Vers 1248, une ville de Savoie ne devait pas renfermer de grandes richesses et ne possédait aucun objet d'art. Les propriétaires des abîmes de Mian feront donc bien de se borner à fouiller le sol avec leurs bêches et leurs hoyaux. S'ils ne trouvent pas grand profit à ce métier, ils ne risquent pas du moins de se ruiner.

Un événement comme celui-là ne pouvait arriver au treizième siècle que l'on ne fît intervenir le merveilleux. Voici ce que la tradition rapporte à l'occasion de l'éboulement du Grenier. Du temps que le pape Innocent IV était en guerre avec l'empereur Frédéric II, il fut contraint de se retirer à Lyon, où il convoqua un concile. Voulant joindre aux armes spirituelles les armes temporelles, il songea à attirer dans son parti le comte Thomas de Savoie, qui tenait la clef des Alpes. Ce prince avait un favori dans lequel il mettait toute sa confiance, et qui s'appelait Jacques Bonivard. Innocent IV, pour capter la bienveillance de ce personnage, lui accorda la propriété du riche prieuré de Saint-André, situé dans la ville du même nom.

A peine institué, le nouveau titulaire se rendit dans son prieuré pour s'y installer, et comme les religieux du monastère témoignaient quelque mécontentement, il les chassa. Ceux-ci se réfugièrent dans la chapelle de Notre-Dame de Mian et se jetèrent aux pieds d'une image de la Vierge fort révérée dans le pays, *noire comme une Éthiopienne*, dit l'historien religieux qui raconte cette aventure, appelant la vengeance du ciel sur la tête du mécréant[1].

[1] Fodéré, *Topographie historique des couvents de l'ordre de Saint-*

Cette vengeance ne se fit pas attendre. Tandis que Jacques Bonivard donnait à ses parents et à ses amis un grand festin en réjouissance de sa prise de possession, la montagne s'abîma sur eux; *et s'épancha ledit abîme une grande lieue de large et de long, jusqu'aux talons des pauvres religieux, où il s'arrêta tout court,* ajoute le narrateur. Les religieux, miraculeusement échappés à cette catastrophe, racontèrent qu'ils entendaient dans les airs la voix des démons auxquels le Seigneur avait livré l'usurpateur et les biens usurpés. — « Passons outre, criaient les uns. — Nous ne pouvons, car la brume nous empêche, » répondaient les autres, occupés sans doute à déraciner la montagne et ne voulant la précipiter qu'à coup sûr, c'est-à-dire de façon à détruire la ville et à ne pas atteindre la chapelle, où se trouvaient les moines en prière. La tradition religieuse n'est pas, on le voit, tout à fait orthodoxe ou du moins hiérarchique : elle laisse à supposer, en effet, que, dans cette circonstance, les moines eurent plus de crédit que le pape auprès de la Vierge.

Les abîmes de Mian couvrent environ une lieue carrée de terrain; la tradition sur ce point est d'accord avec la vérité. Cette solitude est presque con-

François. Cette vierge était sans doute quelque madone grecque pareille à celle qu'en Italie on attribue à saint Luc.

tigue à celle des Charmettes, où l'on arrive en traversant des collines pierreuses, couvertes par places de grands châtaigniers. Du haut de ces collines, on découvre toute la plaine de Chambéry, les tours de cette ville, et, à l'horizon, la nappe d'argent du lac du Bourget, encadrée de belles montagnes d'un bleu vif. L'habitation des Charmettes existe encore telle que Rousseau l'a décrite. C'est une maison de curé, mal tenue, bâtie dans un ravin, sans vue, et entourée d'un petit jardinet et d'un mauvais vignoble. Les carreaux fêlés des fenêtres sont consolidés par des bandes de papier sur lequel on avait copié de la musique. Serait-ce quelque manuscrit de Rousseau? L'amour seul pouvait rendre agréable cette demeure plus que modeste, et quel amour! C'est là que Rousseau assure cependant avoir passé les plus *heureuses années* de sa vie. Il a fallu que, depuis, cet homme ait été bien malheureux.

Arthur Young, que ses études *agronomiques* ne défendaient pas de certaines préoccupations sentimentales, en voyage surtout, lui-même en convient[1]; Arthur Young a glissé, dans ses notes sur

[1] A propos de sa rencontre dans Bergame avec une belle inconnue à laquelle il demande une adresse. La rapidité avec laquelle notre *apôtre de la charrue* prend feu lorsque, ayant demandé si la porte était ouverte, la belle lui répond : *Credo che si*, témoigne de la singulière vivacité de son imagination. On croirait lire une page de Sterne. L'histoire finit, du reste, assez sottement :

« Si le lecteur s'est occupé d'électricité, et qu'il ait lancé un cerf-vo-

l'Italie, la pièce suivante, qui nous donne quelques détails sur les dernières années de madame de Warens. C'est son acte mortuaire.

« Le 30 juillet 1762 a été enterrée, dans le cimetière de Lemens, dame Louise-Françoise-Éléonore de la Tour, veuve du seigneur baron de Warens, née à Vevay, dans le canton de Berne, en Suisse, laquelle est morte hier à dix heures du soir, comme une bonne chrétienne, après avoir reçu les derniers sacrements, à l'âge de soixante-trois ans. Elle avait abjuré la religion protestante depuis environ trente-six ans, et avait depuis vécu dans la nôtre. Elle termina sa carrière dans le faubourg de Nesin, où elle résidait depuis huit ans, dans la maison de M. Crépine. Elle avait demeuré auparavant au Rec-

lant par un temps d'orage, il doit savoir que, lorsque l'atmosphère qui l'environne se charge d'électricité et que le danger s'accroit, s'il ne s'éloigne pas sur-le-champ, il éprouve, en portant la main dans l'air qui l'environne, la même sensation que s'il touchait une toile d'araignée, et qu'il se sent comme enveloppé d'une sorte de réseau invisible. L'atmosphère qui m'entourait avait dans ce moment une grande analogie avec cette atmosphère électrique. Je fis deux pas vers la porte, quand tout à coup un inconnu passa devant moi, l'ouvrit, et se plaça sur le seuil. C'était le mari de la dame. Celle-ci parut derrière lui dans le passage. Je me tenais dans la rue. — *Ecco un signore englese che ha besogno d'una dirzione a signore Maironi*, dit aussitôt la dame. — Je vais la lui donner, repartit fort civilement le mari; et, tirant de sa poche du papier et un crayon, il l'écrivit et me la présenta. Cela se fit avec une promptitude incroyable. Je regardai mon homme de côté; il me sembla que c'était le plus vilain magot que j'eusse encore vu. » (Arthur Young, *Voyage en Italie.*)

tus pendant environ quatre ans, maison du marquis d'Alinge. Elle a, depuis son abjuration, passé le reste de sa vie dans cette ville.

« *Signé* : Gaime, curé de Lemens. »

Nous avons rejoint la vallée de l'Isère à Montmélian, en passant par la bourgade de Saint-Jeaine, que couronnent des tours élevées. Chignin et les Marches sont également surmontées par de grands châteaux debout ou en ruines. Les petits seigneurs qui dominaient dans ces montagnes avaient bien senti l'importance de ce passage. Chacun d'eux voulait tenir la clef des Alpes.

V

LES BAUGES ET LA TARENTAISE

En remontant la vallée de l'Isère, la Savoie ne commence, à proprement parler, qu'à deux lieues de la frontière de France, à Montmélian; et encore ce pays est-il toujours de même langue. Cette ville et son fort en ruines s'étagent des rives de l'Isère au sommet des collines qui commandent la vallée et les quatre routes de France, du mont Cénis, de la Tarentaise et de Chambéry.

La position de cette ville, la *Mantala* des Romains, l'a exposée à bien des révolutions. Saccagée nombre de fois par les barbares, qui la trouvaient sur leur chemin, elle devint plus tard la résidence des comtes de Maurienne. Dans des temps plus rapprochés, elle eut l'honneur d'être assiégée par une glorieuse

suite de rois de France. Louis XI, François Ier et Henri IV s'en emparèrent tour à tour. Louis XIII l'assiégea pendant plus d'un an, et sans succès. Catinat s'en rendit maître en 1691, et la traita comme les forteresses du Palatinat. La pioche et la mine jetèrent à terre ses fortifications, qui depuis furent rétablies, peut-être renversées de nouveau. C'est toujours la première place dont la France s'empare au commencement de chaque guerre. Le gouvernement sarde a bien senti son insuffisance. Il a concentré ailleurs ses moyens de résistance à l'invasion. C'est au fort Bramant, dans la Maurienne, et au fort de Bard, dans le val d'Aoste, que sont placées aujourd'hui les plus solides barrières de la haute Italie.

Au delà de Montmélian, la vallée de l'Isère s'élargit, et les hautes montagnes s'éloignent. Le terre-plein de la vallée et les collines rapprochées de l'Isère sont couverts de moissons de la plus belle apparence. Sur toutes les pentes exposées au sud et qui s'appuient à la chaîne des Bauges, la vigne abonde. Les produits de ces vignobles, et particulièrement des crus d'Arbin et de Saint-Jean-de-la-Porte, sont renommés. Cette partie de la vallée de l'Isère, qui forme le bassin de Saint-Pierre-d'Albigny, est appelée le *Rognon de la Savoie*, à cause de son extrême fertilité. Sur les collines voisines de la

route, on aperçoit toujours des châteaux et des tours en ruines qui relèvent le style un peu prosaïque du paysage.

Je me suis arrêté à Saint-Pierre-d'Albigny, pour visiter la plus importante de ces ruines, le château de Miolans. Ce château, élevé de sept cents pieds au-dessus de la route, est fièrement campé sur un bloc de rocher qui paraît s'être détaché du sommet de la montagne de Frêne, et avoir glissé tout d'une pièce dans la vallée comme un vaisseau sur son chantier. Miolans se compose de plusieurs grands corps de bâtiments, dont une partie est encore habitable. Le lierre et la mousse recouvrent ses grosses tours isolées que le temps a battues en brèche. Miolans appartenait à une famille du pays déjà puissante vers le neuvième siècle. Philippe de Commines nous apprend que Louis XI fut obligé d'en faire le siége.

Miolans fut transformé en prison d'État en 1694; huit ans avant que le siècle fût expiré, en 1792, la liberté, qui voyageait alors avec nos armées, vint ouvrir ses portes avec ce même marteau qui, trois ans auparavant, avait brisé celles de la Bastille.

Une belle route, dont on aperçoit les zigzags dans la montagne au-dessus de Saint-Pierre-d'Albigny, conduit dans le singulier pays des Bauges par

le col du Plan-du-Frêne. J'avais pour compagnon de route, dans ces montagnes, un gros fermier des environs de Chatelard, le chef-lieu des treize villages qui composent le canton. C'était un franc *Bouju*[1] aux membres d'Hercule, à l'encolure de taureau, et qui, pour la taille, aurait pu rivaliser avec le fameux Priccaz, ce conscrit géant, originaire des mêmes montagnes, qui, vers 1805, eut l'honneur d'occuper de sa personne les journaux du temps. Priccaz avait six pieds trois pouces deux lignes de haut; mon compagnon devait avoir au moins six pieds.

A peine eûmes-nous franchi le col du Frêne, que je pus remarquer que la stature de ce peuple pasteur était plus élevée que celle des paysans des vallées voisines. La race me parut aussi plus robuste et plus belle. Chaque maison contenait des nichées d'enfants, et je ne rencontrai qu'un très-petit nombre de mendiants. Les Boujus, il est vrai, n'émigrent pas, leur industrie s'exerce sur place. Pasteurs ou laboureurs durant l'été, pendant l'hiver ils fabriquent des clous et des ustensiles en bois qu'Annecy ou Chambéry leur achètent. L'association des ménages d'une même famille ajoute encore à leur bien-être. Nous engageons les apô-

[1] On appelle ainsi les habitants des Bauges.

tres du phalanstère à faire une excursion dans les Bauges, ils y trouveront un peuple qui, de temps immémorial, a su mettre en pratique quelques-unes de leurs théories les plus simples et qui, nous devons en convenir, ne s'en est pas plus mal trouvé.

Voici de quelle façon s'établissent ces communautés. Chaque famille, composée de plusieurs ménages, se réunit dans une demeure commune à laquelle elle donne une étendue proportionnée au nombre de ses membres. La réunion nomme un chef : ce chef n'est pas toujours le plus âgé, mais il est d'ordinaire le plus adroit et le plus capable. Le chef est chargé de l'administration générale de la communauté; c'est lui qui tient la caisse, qui fait les transactions, qui achète, qui vend, et qui dirige les travaux. Le chef a pour coadjuteurs deux autres personnes, une femme et un homme. La femme, toujours la plus active de la famille, et qui n'est que fort rarement celle du chef, est chargée du contrôle et de l'administration intérieure ou du *ménage* proprement dit. L'homme, qui s'appelle le *Suisse*, est le premier des bergers; il a particulièrement soin du troupeau et surveille la fabrication des fromages, dont la vente forme toujours le plus clair des revenus de la communauté. La vie en commun dans chacune de ces réunions est douce et facile. Les enfants, rassemblés dans une partie

de l'habitation, forment une sorte de petite école mutuelle dirigée par les aînés. Le foyer de la grande salle ou cuisine, où la famille se réunit le soir, placé à l'un de ses bouts, est toutefois isolé du mur de façon que l'on puisse s'asseoir tout autour, sur des bancs ou de petits tabourets en bois. Un énorme manteau de cheminée, qui descend du plafond, reçoit la fumée avant qu'elle se soit répandue dans la salle. Une crémaillère en forme de potence à plusieurs bras est placée au centre de la cheminée; ses branches en fer tournent sur un pivot en fer; on y peut suspendre plusieurs marmites à la fois.

Les repas se prennent dans une autre salle. Tous les adultes se réunissent à une même table, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; les enfants mangent à une table particulière. Tous observent le silence. Du pain de seigle, des pommes de terre, du laitage, du fromage de *vacherin*, et une fois ou deux la semaine un peu de viande, forment le fond de la nourriture de ces bonnes gens. Les fromages et le laitage sont excellents, les deux tiers du territoire des Bauges étant couverts de magnifiques pâturages qui nourrissent une très-belle espèce de bestiaux. C'est même à cette nature particulière de produits que le pays doit son nom : *Boviliæ*, pays des bestiaux.

Le pays des Bauges se compose de plusieurs vallées élevées et de hautes montagnes couvertes de forêts. Ces montagnes sont de même formation que celles du Dauphiné : le calcaire secondaire y domine. L'élévation moyenne de ce plateau au-dessus des vallées qui l'entourent est d'environ douze cents mètres; on ne peut donc y cultiver que deux espèces de céréales, le seigle et l'avoine. Les arbres fruitiers y sont fort rares, et les fruits n'y mûrissent que dans certaines expositions privilégiées. La population des Bauges est de douze mille habitants.

Le chemin que nous suivions, pour nous rendre du col du Plan-du-Frêne au Chatelard, traverse de belles forêts de sapins et de hêtres. Du sommet d'une colline, que couvraient de petits champs d'avoine, mon compagnon me fit remarquer de hautes montagnes toutes revêtues de grands bois de la plus belle venue qui s'élevaient sur notre gauche. C'est au milieu de ces bois, m'a-t-il dit, que se trouve la chartreuse d'Aillon. C'est le troisième monastère de ce genre que je rencontre dans ces montagnes et dans un rayon d'une vingtaine de lieues. Tous trois sont placés au cœur de vastes forêts dont les religieux savaient, comme industriels, tirer un excellent parti. La chartreuse d'Aillon a en effet sa fonderie et sa forge, comme celle de Saint-Hugon.

Le fond de la haute vallée, que suit le chemin, et les éclaircies de la forêt forment de beaux pâturages. Aux environs des villages on aperçoit des champs cultivés de peu d'étendue. Ces champs, et les chemins et sentiers qui les traversent, sont bordés d'une grande quantité de frênes. On recueille les feuilles de ces arbres avec autant de soin que celles des mûriers dans les contrées voisines. Elles servent à nourrir le bétail pendant l'hiver quand les pâturages sont couverts de plusieurs pieds de neige. Cet usage de nourrir les troupeaux avec des feuilles d'arbres, que je croyais particulier à certaines provinces de l'Italie, est donc adopté dans ces montagnes. La récolte des feuilles, ou, comme disent les Boujus, le *feuillerain*, a lieu à la fin de l'été quand la feuille a pris tout son développement et se détache facilement. Les jeunes gens les plus alertes de chaque famille grimpent sur les arbres dont ils enlèvent les feuilles. Chacun de ces *cueilleurs de feuilles* [1] se garde bien d'en jeter une

[1] Le cueilleur de feuilles n'est autre chose que le *frondator* des anciens. Pline dit fort exactement : *Unus frondator quatuor frondarias fiscinas complere in die justum habet.* (Pline, lib. XXXVIII, § 74.) La méthode employée de son temps pour conserver les feuilles était, comme on voit, absolument semblable à celle qui de nos jours est encore en usage dans les Bauges.

Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras,

dit également Virgile dans sa première églogue. Ce mot *frondator* a peu-

seule aux vents; ils les entassent dans de grands sacs attachés à leur ceinture, et les vident ensuite dans de longues fosses de deux à trois mètres de profondeur qu'ils creusent dans un terrain bien sec. Quand ces fosses sont remplies de feuilles aux deux tiers, on les recouvre d'un lit de paille qu'on charge de plusieurs pieds de terre. On bat ensuite cette terre pour que l'humidité ne puisse la pénétrer. Les feuilles, préservées de l'air de cette façon, se conservent vertes et tendres jusqu'au printemps suivant. Les bestiaux les mangent avec une avidité singulière, et cette nourriture les engraisse très-rapidement. Dans le Véronais, où la même méthode de conservation est en usage, on mêle aux feuilles un lit de raisin vert dans les années où la vigne est surchargée. Les bestiaux préfèrent cette nourriture à toute autre, même au trèfle et au sainfoin.

Nous avions fait tant de haltes dans les petits villages et les fermes auprès desquels passe la route, mon compagnon et moi, lui pour goûter le *vacherin* ou pour vider quelques bouteilles de vin de la Porte, moi pour étudier les mœurs et les usages du peuple *bouju*, que la journée était fort avancée quand nous arrivâmes au Chatelard, capi-

dant longtemps *torturé* ses commentateurs, qui sans doute n'avaient pas lu Pline.

tale du pays. Cette bourgade, qui peut renfermer un millier d'habitants, a un air de prospérité et d'aisance qui témoigne du bien-être de ces montagnes, et qu'on ne rencontre pas toujours en Savoie. Ce bien-être, ces braves gens le doivent plutôt à leur caractère industrieux et à leur activité qu'aux paillettes d'or que le Cheron, leur rivière, roule dans ses eaux.

La république des Boujus a eu autrefois son seigneur. On voit sur une éminence, aux environs du Chatelard, les ruines du manoir qu'il habitait.

Le lendemain, je suis sorti des Bauges et redescendu dans la vallée de l'Isère par le col du Charlet. Les montagnes qui dominent ce col sont moins boisées que celles du Plan-du-Frêne. Vers notre droite, elles formaient une espèce de cirque naturel au fond duquel se cache le monastère de Bellevaud (*Cellæ Valles*) fondé en 1078, sous le comte Humbert II. Le couvent de Bellevaud avait aussi sa fonderie.

En redescendant vers l'Isère par des rampes très-escarpées, nous avons laissé sur notre gauche une haute montagne, noire et profondément ravinée. Mon guide m'assura que du sommet de cette montagne on voyait le lac d'Annecy, et il me montra la route qui y conduit par le col de Tamié (*Sta medium*).

Toute cette partie de la vallée de l'Isère, coupée

de ravins profonds, de collines et de plaines, diffère essentiellement de la vallée du Grésivaudan. C'est un pays plus accidenté, plus ouvert, où les lignes semblent combinées à souhait pour former de beaux paysages. D'énormes noyers, jetés par groupes sur le penchant des collines, et dont les masses sombres et puissantes se profilent vigoureusement sur le vert tendre des prairies, sur le bleu léger des lointains ou sur la ligne d'argent de l'Isère, impriment au paysage un caractère de grandeur que l'infinie succession des plans, la dimension colossale des montagnes ou la profondeur des vallées ne peuvent pas toujours lui donner.

L'Isère, grossie par les eaux réunies de l'Arly et de la Doron, ces deux redoutables torrents qui descendent des contre-forts du mont Blanc, roule ses flots mugissants au fond d'un ravin que la route domine. Les ingénieurs qui ont tracé cette route ne se sont pas piqués d'amour-propre. Le passage de l'Isère au-dessous du confluent présentant de trop grands obstacles, ils ne se sont pas évertués à lutter contre la difficulté, ils l'ont tournée, et, allongeant le chemin de quelques milles, ils l'ont conduit jusqu'au bourg de l'Hôpital, où il franchit modestement l'Arly; puis, par un nouveau détour, ils l'ont reporté sur la rive droite de l'Isère et lui ont fait tourner le rocher sur lequel est bâtie la ville de

Conflans, rocher qu'il escaladait autrefois. Les voyageurs peuvent aujourd'hui courir la poste de l'Hôpital à Moutiers, mais Conflans mise hors la route a été tuée du coup. Les ingénieurs lui avaient enlevé le chemin de l'Italie, l'Hôpital lui a pris ses habitants et son commerce.

Conflans, l'*Oblimum* des Romains, entouré de remparts et perché sur son roc, a dû perdre de son importance dès que le pays s'est pacifié. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une excellente position militaire et qu'un magnifique observatoire naturel. De ses hauteurs on commande en effet à trois vallées et à quatre ponts, et l'œil suit le cours de l'Isère de l'Hôpital au fort Barreaux.

Au pied du rocher de Conflans, dans une petite plaine qui s'étend jusqu'aux bords de l'Isère et que traverse la nouvelle route, on aperçoit de vastes bâtiments que le roi Charles-Emmanuel a fait construire. Ces bâtiments formaient autrefois une annexe des salines de Moutiers, qui leur envoyait les eaux salantes par des tuyaux en bois de vingt kilomètres de longueur; ils sont occupés aujourd'hui par l'école pratique des mines.

VI

ENTRÉE DE LA TARENTAISE — LES SALINES DE MOUTIERS

A peine a-t-on perdu de vue ces bâtiments et tourné le rocher de Conflans, que la vallée se resserre et prend un nouvel aspect. L'horizon est borné par de hautes montagnes de forme extraordinaire. Sur les rocs isolés se dressent des tours en ruines; des torrents, blancs d'écume, se précipitent en cascades le long de hautes murailles de rochers qu'ils battent en brèche; les hameaux se cachent dans les plis des ravins, les bourgades s'étagent sur chaque colline isolée. Des ponts de bois ou en pierre, d'une hardie structure, sont jetés d'une rive à l'autre du fleuve quand les rives se rapprochent. Le pont de Briançon, dont l'arche unique joint les bases de deux rochers couronnés par les ruines de deux châ-

teaux, est le plus remarquable de ces ponts; c'est une de ces constructions singulières qui rappellent les Romains, et que leur audace rend pittoresques.

Cette vallée, dite de la Tarentaise inférieure, est formée par une suite de défilés connus sous les noms de *Pas de la Bastie*, *Pas de la roche Sevin* et *Pas de Briançon*. L'aspect du pays, dans tout l'espace occupé par le second de ces défilés, a quelque chose de vraiment formidable ; ce sont les Portes de Fer de la Savoie. Un roc vertical de six cents pieds de haut semble fermer la vallée ; mais, au cœur de ce roc, on aperçoit une étroite ouverture par laquelle s'échappe l'Isère et où pénètre le chemin. Des deux côtés de l'ouverture, sur la pointe des rochers, apparaissent des pans de murs et des tours démantelés : ce sont les ruines des doubles donjons des seigneurs de Briançon. On n'arrivait à ces châteaux que par un escalier taillé dans le roc, dont on voit encore les degrés. Ces seigneurs, déjà puissants au neuvième siècle, rançonnaient marchands et voyageurs contraints de passer sous les murs de leurs châteaux. Ce brigandage servit de prétexte à Humbert II, comte de Maurienne, qui convoitait la Tarentaise, pour assiéger ces deux forts en 1076. Il s'en empara, les fit démanteler, et rouvrit au commerce la route du val d'Aoste et de la Lombardie.

A la sortie du défilé, un spectacle d'une nature

plus riante, mais également agreste, s'est présenté à nos regards. D'un côté de la route, l'antique chapelle de Notre-Dame de Briançon s'adossait à de beaux rochers revêtus de lierres par places, et dont une riche végétation remplissait les interstices; de l'autre côté, de puissantes cascades s'échappaient en grondant du fond d'une gorge obscure. De hautes collines, plongées dans une ombre violâtre, formaient le second plan du tableau, que d'immenses montagnes, illuminées par les rayons du soleil à son déclin, entouraient d'un cadre d'or. Les cascades dont nous venons de parler sont formées par le torrent qui descend du col de la Louze; l'une d'elles, la plus voisine de la route, est vraiment magnifique. En Suisse, les descriptions dithyrambiques d'un Ébel eussent popularisé sa renommée; ici, elle n'a pas même de nom.

On a beaucoup abusé du mot pittoresque; il mérite certainement d'être appliqué à toute cette partie de la Tarentaise qui s'étend de Conflans à Moutiers. C'est un des plus admirables pays de montagnes que j'aie jamais parcourus. Je le recommande aux *touristes* en quête de sites extraordinaires, mais je dois toutefois les prévenir d'une chose : c'est que, du moment qu'ils auront mis le pied dans ces montagnes, ils doivent se résigner aux jeûnes et aux *veilles*, car les auberges de la

Tarentaise sont plus détestables encore que les gîtes de la Maurienne, dont les passagers du mont Cénis font de si terribles récits.

Aigue-Blanche, que j'ai traversé avant d'arriver à Moutiers, devrait plutôt s'appeler *Aigue-Noire*. La source abondante qui jaillit aux environs du village, et qui court en bouillonnant sur la route, colore en effet d'un oxyde brun et presque noir les pierres sur lesquelles ses eaux coulent. Cette source est ferrugineuse; ses eaux sont limpides, mais ne sont pas blanches.

On ne pénètre dans Moutiers qu'en traversant une gorge étroite et profonde : c'est le quatrième défilé depuis Conflans.

Moutiers, situé au confluent de l'Isère et du Thoron, dans une situation analogue à celle de Grenoble sur l'Isère et le Drac, rappelle cette ville, mais dans des dimensions fort restreintes, à peu près comme une miniature rappelle un portrait en pied. Les allures de l'Isère, qui n'est plus ici qu'un torrent, y sont aussi beaucoup moins pacifiques. Cette rivière, noire et bruyante comme un convoi de waggons, traverse la petite ville avec la rapidité de la flèche. Les deux ponts qui joignent les deux parties de la ville frémissent sous les pieds du passant que les mugissements du torrent assourdissent.

Comme je m'arrêtais, au milieu de l'obscurité, à la porte de la principale auberge de Moutiers, trois hommes se sont précipités sur mes bagages attachés sur le devant de la *calessine* que j'avais prise à l'Hôpital. Je croyais avoir affaire à des voleurs, et je sautais à bas de la voiture, la canne à la main; mais mon postillon, m'arrêtant : — « Soyez tranquille, me dit-il; ce sont de pauvres gens qui veulent *vous obliger.* » C'était, en effet, de la mendicité déguisée sous l'apparence de l'*obligeance.* J'aurais dû être moins surpris, car, depuis mon entrée dans la Tarentaise, je suis réellement assailli par de véritables légions de mendiants. Je cesse de m'étonner de leur persistance en me rappelant que parmi les paysans de ces montagnes la mendicité est considérée comme une carrière à laquelle les parents vouent leurs enfants. En Savoie, du moins, la canaille se borne à mendier. En Italie, elle fait mieux; elle joint à la mendicité une autre industrie plus redoutable pour le voyageur, qui peut bien fermer sa bourse aux mendiants, mais qui ne peut guère la refuser aux voleurs. Je ne sais trop cependant si je ne préférerais pas être volé une bonne fois qu'assassiné à la longue par ces bandes de mendiants, qui semblent se relayer d'un village à l'autre.

Les économistes du pays attribuent ces habitudes

de mendicité à un surcroît de population. Et, certes, en voyant cette fourmilière d'enfants qui pullulent dans chaque village, on reconnaît sur-le-champ que les braves Savoisiens sont peu disposés à mettre en pratique les théories de Malthus sur le *moral restraint*[1]. Je veux bien croire que la nécessité pousse la plupart de ces malheureux à tendre la main; mais l'habitude a peut-être encore plus d'empire que la nécessité : le fils fait comme le père. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que tous, jeunes ou vieux, semblent mendier par goût et le font avec art. La mendicité revêt, en effet, tous les masques, celui du désespoir comme celui de la prévenance; elle sait rire ou se désoler à propos. Elle danse avec la marmotte ou se vautre dans la fange avec la misère. Nous le répétons, cette misère pourrait bien n'être qu'apparente, et ces habitudes de mendicité moins obligées que facultatives. En Savoie, la canaille commence à jouer la comédie; en Italie, elle excelle dans cet art. En Suisse et dans le Tyrol, il y a plus de franchise et de dignité. On ne se fait sans doute pas faute de rançonner le voyageur, mais le pauvre fait moins parade de ses besoins, et ne cherche pas, comme ici, à tirer constamment parti d'une misère plus ou moins réelle.

[1] La continence volontaire.

La petite ville de Moutiers, que l'Empire avait élevée au rang de sous-préfecture, semble avoir perdu l'importance qu'elle avait acquise sous la domination française. Sa population ne dépasse pas quinze à dix-huit cents habitants. Les archéologues du pays ont élevé de longues et vives discussions sur l'origine de la *cité des Alpes*, comme ils l'appellent. Les uns tiennent pour l'origine romaine : Moutiers, disent-ils, est le *Forum Claudii* des anciens, mais ils ne citent aucune autorité de quelque valeur à l'appui de leur opinion toute conjecturale. D'autres donnent à Moutiers une origine chrétienne. *Musterium* ou *Monasterium* aurait été, selon eux, un monastère fondé dans ces montagnes retirées, au commencement du quatrième siècle. Peu à peu des habitations se seraient groupées autour du couvent, devenu le siége de l'un des plus anciens évêchés des Gaules. Sous Charlemagne, cette ville était déjà érigée en archevêché. Les habitants de Moutiers sont excessivement fiers de deux choses : Charlemagne a parlé de leur ville dans son testament, et en 1276 ils ont donné un pape à la chrétienté, Pierre de Tarentaise, autrement dit Innocent V. Moutiers fut saccagé maintes et maintes fois lors des interminables guerres des évêques de Tarentaise, depuis princes de Conflans, avec les comtes de Maurienne et de Savoie. L'un

de ces comtes, Aymond, rasa ses murailles en 1336 et ravit à cette ville les priviléges dont elle avait joui jusqu'alors.

Aux portes de Moutiers et au pied d'une haute montagne appelée le *Roc du Diable*, on aperçoit un groupe considérable de longs et étroits bâtiments assez grossièrement construits. Ce sont les bâtiments des salines ou de la *Graduation*, ainsi nommés parce que les eaux du Salins y passent par différents degrés d'évaporation avant de se transformer en sel. Les procédés mis en œuvre pour opérer cette transformation sont curieux. Ceux qui les inventèrent ont cherché surtout à ménager le combustible, rare dans ces montagnes. Ils ont en conséquence remplacé l'action du feu par celle de l'air, l'ébullition par l'évaporation. A cet effet, ils ont construit ces immenses halles, ouvertes aux quatre vents, que nous voyons aux environs de la source saline, et ils les ont garnies dans toute leur étendue d'un lit de fagots de dix mètres de haut sur environ un kilomètre de long, mettant bout à bout chacune de ces halles. Quand les fagots sont récemment disposés, on dirait un grand chantier de bois sec. Mais cet aspect ne tarde pas à changer. Quarante pompes élèvent dans les combles de ces hangars quatre cents pieds cubes d'eau salante dans les vingt-quatre heures (le tiers de ce qui

jaillit de la source) et la répandent par une multitude de petits conduits sur les fagots, à travers lesquels elle s'infiltre goutte à goutte, y déposant ses parties calcaires, y évaporant ses parties aqueuses. Au bout de quelques jours, ces fagots amoncelés ressemblent à quelque pétrification gigantesque; un dépôt terreux revêt jusqu'à leurs rameaux les plus délicats, sans toutefois en altérer les formes : on dirait des fagots de pierre. Au bout de quelques mois, les branches pierreuses prennent plus de volume, les vides se remplissent. Au bout de quelques années, le lit de fagots ne forme plus qu'une masse calcaire percée d'une infinité de trous, comme une sorte d'éponge colossale qui boit des tonnes d'eau et qui remplit un bâtiment de quatre cents pieds de long. C'est alors que, le poids de ces fagots menaçant d'écraser ces bâtiments, et leur épaississement rendant la division et l'évaporation des eaux moins facile, on les démolit et on renouvelle les assises. La même quantité d'eau doit passer neuf fois sur les fagots d'épines avant d'arriver dans la chaudière où la cristallisation s'achève à l'aide de l'ébullition. Seize pieds cubes d'eau salante ainsi divisés se réduisent dans le trajet à un pied cube. A chaque *salinage*, quatre-vingt-dix-neuf mille pieds cubes d'eau prise à la source, réduits par le procédé des épines à cinq mille six cents pieds cubes d'eau

saturée, sont amenés dans quatre chaudières tenues en ébullition par quatre fourneaux chauffés chacun par quinze cordes de bois, et produisent ensemble six cent quatre-vingt-dix quintaux environ de sel.

L'exploitation annuelle des salines de Moutiers varie de seize à dix-huit mille quintaux de sel, dont le produit net est fort variable, le gouvernement sarde élevant ou abaissant arbitrairement, et selon ses convenances, le prix du quintal. Sous la domination française, ce prix avait été fixé à huit francs vingt-cinq centimes le quintal. Le produit brut était alors de cent soixante mille francs, le produit net de cent mille francs. — Le sel de Moutiers est très-blanc. Trois cinquièmes du produit annuel des salines sont consommés dans le pays, Les deux autres cinquièmes sont exportés.

On a tenté, mais sans grand succès, de substituer divers moyens d'évaporation au procédé un peu primitif des fagots. L'évaporation à l'aide des cordes a eu seule des résultats avantageux, mais pas assez toutefois pour être absolument substituée à l'évaporation par les épines. Un bâtiment de quatre cents pieds de long est garni, d'une extrémité à l'autre, d'un nombre infini de cordes qui descendent perpendiculairement du plafond sur le plancher. Une multitude de petites gouttières distri-

buent à chaque ligne de cordes l'eau salée élevée dans les combles du bâtiment par une machine à godets. Cette eau descend lentement le long de chaque corde, qui retient ses parties terreuses et la rend déjà réduite par l'évaporation à des conduits, qui 'a rassemblent dans de vastes réservoirs, d'où elle est ramenée dans les combles du bâtiment, pour redescendre le long des cordes jusqu'à suffisante évaporation. Ces cordes, qui n'avaient que quelques lignes de diamètre dans le principe, présentent à la longue l'aspect de stalactites cylindriques de la grosseur d'un câble et d'une parfaite régularité. Rien de singulier alors comme le bâtiment des cordes, dont les combles semblent soutenus par des myriades de petites colonnes. Mais un jour arrive où le poids de la colonnade menace de ruiner l'édifice; on brise les cordes chargées de tuf à coup de maillet et on les renouvelle. La pagode aux mille colonnes est transformée en corderie.

En coupant par tronçons les cordes qui ont servi à l'évaporation, et en les examinant dans le sens de leur épaisseur, on ne peut trop admirer la parfaite régularité de la cristallisation qui les a revêtues et qui semble s'être opérée d'un seul jet. Des milliers de rayons lamellaires, demi-transparents, partent de la corde, point cen-

tral, et aboutissent à la circonférence. Ces cristaux se composent de parties calcaires et salines qui, dans le trajet des eaux, se précipitent sur chacune des cordes.

VII

LE ROCHER DU DIABLE — UNE RENCONTRE

Il est impossible de se figurer rien de plus grand et de plus austère que le paysage des environs de Moutiers, vu d'une colline ou d'un rocher qui domine la vallée. C'est le style âpre de Salvator, plus la grandeur.

Le lendemain de ma visite aux salines, je résolus de profiter d'une journée magnifique pour explorer la haute montagne, dite le *Rocher du Diable*, qui domine la ville vers l'est. J'arrêtai un guide qui devait porter mon bagage, c'est-à-dire des vivres, un portefeuille et l'indispensable boîte de couleurs, et je me mis en route comme le soleil jetait son premier rayon sur un des coins de la ville. Le Rocher du Diable se dresse sur la rive gauche de l'Isère en

pente fort abrupte. Pendant près d'une heure, je fus obligé de gravir des rocs perpendiculaires, puis je rencontrai un joli talus de verdure, et j'arrivai à une espèce de plate-forme isolée, d'où, de trois côtés, à l'est, à l'ouest et au nord, la vue s'étendait librement sur trois vallées. Vers le midi se dressaient brusquement de hautes murailles de rochers auxquelles la plate-forme était adossée. Ces murailles supportaient de longs rideaux de verdure, doucement étagés jusqu'à des bois de sapins qui allaient se perdre dans les nues.

En jetant autour de moi un rapide coup d'œil, j'aperçus tout auprès d'une haie vive le long de laquelle j'avais fait halte, une petite maison isolée qui, par son architecture, tenait le milieu entre la maison de ville et le chalet. Le même coup d'œil m'avait suffi pour reconnaître le site qui m'entourait. Je ne pouvais trouver une plus belle vue d'ensemble du pays. J'ordonnai donc au montagnard qui m'accompagnait de déposer boîte, vivres et carton le long de la petite haie, et je le congédiai, lui recommandant de venir me rejoindre vers le milieu du jour. Après son départ, je m'installai à l'ombre d'un gros noyer bien branchu, et je m'occupai à reproduire de mon mieux l'un des coins de l'immense paysage qui se déroulait autour de moi.

J'achevais mon esquisse quand les horloges de Moutiers, que j'apercevais sous mes pieds, perdu au fond de son étroite crevasse, sonnèrent dix heures. Ce son, pareil à la cloche du mineur qui retentit au fond d'un puits, me tira de ma rêverie occupée. Je déposai le portefeuille et le crayon, et je me préparai à faire honneur au déjeuner frugal que j'avais apporté.

Tout en jetant un dernier coup d'œil sur mon dessin et sur le paysage qui m'avait servi de modèle, je me levai brusquement, et je me heurtai contre un personnage qui examinait comme moi le dessin que je venais d'achever; dans ma préoccupation, je ne l'avais ni entendu ni aperçu.

Je me retournai vivement, et je me trouvai face à face avec un homme d'une stature élevée et d'une assez belle figure. L'inconnu me salua profondément, et je lui rendis son salut. Alors il m'aborda en me faisant de grands compliments en assez bons termes, mais que je trouvai un peu exagérés. Je répondis poliment.

— Vous n'avez pas encore déjeuné, monsieur, me dit-il en me voyant prendre le petit panier qui enfermait mes provisions de bouche et que mon guide avait déposé près de la haie; voici ma maison, vous me permettrez de vous offrir l'hospitalité et un déjeuner de campagnard.

Je refusai. Il insista, et si vivement, que je dus me laisser faire et accepter le déjeuner. Je suivis donc l'inconnu dans la petite maison blanche, derrière la haie.

Là se trouvaient une table dressée et un déjeuner tout servi, déjeuner de campagnard sans doute, et néanmoins très-confortable. Une belle truite, de l'excellente crème, des fruits secs et les trois fromages du pays, le *tachcrin*, le *chevrotin* et le fromage de *tignes*, faits l'un avec le lait de vache, l'autre avec le lait de chèvre, et le troisième avec le lait de brebis, composaient notre menu.

Tout en déjeunant, nous causâmes; l'inconnu raisonnait avec assez de justesse et s'exprimait avec feu et naturel. Il me sembla néanmoins qu'il s'animait aisément, et qu'alors son œil étincelait d'une façon singulière. Je remarquai en outre que, dans la conversation, mon nouveau compagnon évitait soigneusement toute question qui pouvait toucher à la politique. Il m'entretenait plus volontiers d'histoire naturelle, de minéralogie, d'industrie, passant de la description des mines d'argent de Pesey à celle des marbrières de Villette, s'occupant avec un égal intérêt des fabriques de minium et d'alun du pays, de l'aménagement des forêts, du projet d'*endiguer* l'Isère, mais revenant toujours à m'entretenir d'une fontaine minérale qu'il avait décou-

verte, dont l'eau guérissait infailliblement une multitude de maladies, et dont il me raconta fort prolixement les merveilleux effets.

— Vous verrez et vous jugerez, me dit-il en terminant.

Quand nous eûmes cassé les dernières noix et vidé le dernier verre de vin de Montmélian, côte de Saint-Jean-de-la-Porte, car le brave homme avait choisi la meilleure bouteille de sa cave :

— Que faites-vous après le déjeuner? me demanda-t-il avec intérêt.

— D'ordinaire je cours la montagne, je recueille des fleurs, des minéraux, des insectes; je dessine.

— A merveille! je vois que nos goûts sont semblables. Eh bien, voulez-vous aujourd'hui que je vous accompagne et que je vous serve de guide dans vos courses?

J'acceptai de grand cœur.

L'inconnu me demanda quelques moments pour se préparer. Je profitai de son absence pour rassembler mon bagage de dessinateur, et, comme je rentrais, je trouvai à la porte du petit casin deux belles mules sellées et bridées, et mon hôte qui m'attendait.

L'attention de sa part était délicate, car sur la roche du Diable, en fait de chemin, la ligne droite est fort rare, et la ligne horizontale l'est peut-être

plus encore; c'est-à-dire que, pour aller d'un point à un autre, il faut beaucoup tourner et beaucoup monter. Nous enfourchâmes lestement nos montures et commençâmes, dans cette partie curieuse des Alpes de la Savoie, une promenade des plus variées et des plus intéressantes, nous dirigeant vers le sommet de la montagne.

Plus nous montions, plus le chemin devenait difficile. Les pluies avaient mis le rocher à nu. Sa surface, polie çà et là comme une glace, et coupée en d'autres endroits de crevasses irrégulières et profondes, présentait de grandes difficultés à nos mules, qui en triomphaient avec une adresse que je ne pouvais me lasser d'admirer. Le meilleur cheval se fût abattu et nous eût rompu les os. Quand une fente plus profonde, et en apparence impossible à franchir, coupait le sentier, l'animal que je montais s'arrêtait un instant, comme pour étudier le point où son sabot pourrait se fixer; il allongeait ensuite le pied avec une attention singulière, comme on allonge la main vers un objet qu'on veut saisir, puis il s'élançait et se trouvait établi sur l'autre bord de la crevasse aussi solidement que si nous eussions cheminé en plat pays.

Le sentier que nous avions suivi jusqu'alors aboutissait à de hautes rampes de rochers qu'il fallait forcément gravir pour arriver au sommet de la

montagne. Nous laissâmes nos mules au pied de ces rochers; mon guide, qui m'avait rejoint et qui nous suivait en coupant perpendiculairement les pentes que nous étions obligés de tourner, fut chargé de leur garde, et, nous aidant des mains et des pieds, nous commençâmes, le long de parois presque à pic, notre pénible ascension. Enfin, après une demi-heure de ce rude exercice, nous arrivâmes à une petite pelouse légèrement inclinée de l'est à l'ouest, couverte d'un gazon ras tout émaillé des fleurs printanières de la montagne.

— C'est le velours qui couvre le tabouret du diable, me dit mon compagnon; nous touchons au but.

En effet, après avoir cheminé pendant un quart d'heure sur cette jolie pelouse, évitant d'étroites crevasses que les neiges remplissaient encore, nous parvînmes à une masse de rochers fendillés et délités, qui se dressaient brusquement à l'extrémité la plus élevée de la prairie. C'était le sommet de la montagne. Nous l'atteignîmes en quelques minutes.

Décrire le tableau qui s'offrit alors à nos yeux serait impossible. De cette montagne, qui se dresse comme un obélisque au cœur de la Savoie, comme le Righi au milieu de la Suisse, on aperçoit en effet, d'un seul coup d'œil, la chaîne tout entière des

Alpes du Dauphiné et de la Savoie. Ces montagnes dessinaient autour de nous à l'horizon un cercle de neiges et de glaces qui semblait tracé au compas, tant sa régularité était parfaite. Le mont Blanc au nord, le mont Islran et le Saint-Bernard à l'est, le grand et le petit mont Cenis au sud, et quelques hautes cimes des Alpes du Dauphiné à l'ouest, formaient comme les grandes dentelures de cette magnifique broderie d'argent. Le mont Blanc, de ce côté, semblait se découper à pic et n'être formé que d'un seul roc noir perpendiculaire, tandis que ses cimes neigeuses s'inclinaient doucement dans la direction du lac de Genève. Les glaciers de Plantery, qui s'élevaient dans notre voisinage, vers l'est, nous cachaient en partie le mont Islran, où l'Isère, qui lui doit son nom, prend sa source. C'est une montagne de moyenne grandeur, surtout si on la compare au mont Blanc ou au mont Saint-Bernard.

Ce qui me frappa surtout du haut de notre observatoire naturel, ce fut la nudité de la plupart des montagnes voisines. Toutes les pentes de la chaîne qui sépare la Tarentaise de la Maurienne paraissent absolument dépouillées; les montagnes du val de Pesey sont également déboisées. Mon compagnon attribuait la dévastation des forêts du pays aux soldats qui occupèrent la Savoie lors des guerres de la

Révolution. L'exploitation des salines de Moutiers et des mines de Pesey, et l'incurie d'un gouvernement qui laissait chaque commune libre de couper et de défricher à volonté, doivent être pour plus encore dans cette destruction. Des pâturages remplacent les bois arrachés; sur les pentes les plus inclinées, dans un petit nombre d'années, les rochers remplaceront ces pâturages. Les montagnes de la Savoie deviendront à la longue les montagnes *Rocheuses* de l'Europe.

Quand nous eûmes suffisamment admiré et étudié, nous nous glissâmes le long des rochers et retrouvâmes nos mules, qui se montrèrent aussi adroites pour la descente qu'elles l'avaient été pour la montée. Il est vrai que nous fîmes un long détour dans la montagne pour rendre cette descente plus douce. Au retour, nous longeâmes les haies du petit village de Notre-Dame-du-Pré. Tous les habitants que nous rencontrâmes nous regardaient avec un étonnement joyeux qui me parut singulier; d'autres nous saluaient avec un sourire de bienveillance si prononcé, que parfois il se terminait par un gros éclat de rire. Qu'avions-nous donc de si divertissant? Je m'examinais avec attention, j'étudiais avec soin mon compagnon, qui cheminait sur sa mule le plus gravement du monde, et je ne pouvais rien découvrir qui motivât cette hilarité.

Avant de regagner son habitation, l'inconnu voulut à toute force me conduire à sa fontaine merveilleuse. J'étais harassé; néanmoins je cédai par politesse. Je ne vis là qu'une source d'une eau blanchâtre et bourbeuse, suintant du milieu d'une couche épaisse de limon crayeux qu'elle soulevait à chacun de ses bouillons, et dont à la longue elle revêtait les objets entre lesquels elle s'infiltrait; de chaleur et de gaz, pas la moindre apparence; son goût était fade et terreux. A cela près, cette eau avait peut-être tout autant de vertus que bien d'autres plus renommées.

Mon compagnon remplit avec un soin particulier deux bouteilles qu'au départ il avait placées dans les fontes de ses pistolets, ayant soin, pour augmenter sans doute la vertu du breuvage, d'y mêler au moins un grand verre de la boue blanchâtre qui revêtait le fond de la marc. Cette opération achevée, nous remontâmes sur nos mules et nous ne tardâmes pas à nous retrouver à la porte de sa petite maison blanche.

Là un dîner fort convenable se trouvait préparé comme par enchantement. L'air vif de la montagne nous avait donné un magnifique appétit, et mon estomac plaidait d'une manière tout à fait convaincante en faveur de la nouvelle invitation que mon hôte m'adressait. Je fis donc autant d'honneur au

dîner qu'au déjeuner. La soirée était avancée comme nous sortîmes de table. Je songeai alors à la retraite et remerciai de son accueil l'hospitalier étranger; mais celui-ci voulut absolument me reconduire jusqu'aux portes de la ville. Il fit prendre un bâton et un falot à un montagnard qui lui servait de domestique, il mit lui-même avec mystère dans chacune des poches de son habit un long paquet soigneusement ficelé, puis nous partîmes pour Moutiers, profitant des dernières lueurs du crépuscule.

Au bas de la montagne, en débouchant sur la grande route, nous rencontrons des enfants qui crient à tue-tête : « Ah! ah! voilà M. L...! M. L...! » et qui sans plus de façon nous jettent des pierres et s'enfuient.

Plusieurs vieilles femmes étaient rassemblées aux portes de la ville; à peine nous ont-elles aperçus, qu'elles se mettent à chuchoter; puis, comme nous passions devant elles, elles s'approchent, regardent mon impassible compagnon de l'air du monde le plus insolent, et nous accompagnent pendant quelques instants en riant aux éclats. J'étais outré, et je me retournais pour apostropher ces femmes; mais M. L..., haussant tranquillement les épaules:

— Laissez-les faire, me dit-il; ce sont de pauvres créatures.

Et, dans son geste, dans son regard et dans son accent, il y avait une patience et une humilité de Christ.

La nuit commençait lorsque nous entrâmes dans la ville, et, comme les rues de Moutiers ne sont pas éclairées au gaz, on n'y voyait goutte; aussi les traversâmes-nous sans encombre, et je ne tardai pas à arriver à la porte de mon auberge. Là, je remerciai de nouveau mon compagnon hospitalier, lui prenant les mains avec effusion; mais lui, reculant de deux pas et tirant de sa poche ses deux paquets ficelés :

— Voulez-vous m'obliger? me dit-il d'un ton affectueux et presque suppliant.

— Vous obliger! mais certainement; votre accueil a été trop aimable et votre complaisance trop grande pour que je puisse vous refuser quelque chose.

— Vraiment! eh bien, écoutez-moi. Vous m'avez dit que vous alliez à Turin : arrivé dans cette ville, vous demanderez au roi une audience, vous lui remettrez de ma part ces deux bouteilles de mon eau minérale, et votre fortune sera faite.

J'étais stupéfait, j'ouvrais de grands yeux.

— Oui, monsieur! me dit-il avec exaltation, votre fortune sera faite et la mienne aussi, car je vous mettrai de moitié dans mes bénéfices. Le roi,

je le sais, est atteint d'une grave affection que cette eau seule peut guérir; j'ai proposé au gouverneur de Chambéry de lui en adresser vingt bouteilles qu'il transmettrait à Sa Majesté; mais, dans ce pays, ils sont si arriérés, qu'ils n'ont pas voulu reconnaître les vertus miraculeuses de mon eau; à Turin, on me rendra justice.

Je n'eus pas besoin du regard significatif ni de l'éclat de rire étouffé du lourdaud de montagnard qui nous accompagnait pour comprendre toute l'affaire.

Le pauvre homme était fou!

— Comment donc! lui répondis-je le plus sérieusement du monde; mais certainement je me charge de remettre votre eau au roi lui-même.

— Au roi lui-même! s'écria-t-il avec un air d'inexprimable bonheur.

— Mais oui : je connais intimement le ministre, je lui dirai tout, et avant huit jours justice vous sera rendue.

— Ah! monsieur, que je vous aurai d'obligation!

Et l'inconnu me sauta au cou et me pressa longtemps dans ses bras avec toute la chaude effusion d'un cœur vraiment reconnaissant.

— Au roi lui-même! s'écria-t-il encore une fois.

Puis nous nous séparâmes après un dernier serrement de main. Je le laissai à ses illusions, que je

m'étais bien gardé de contrarier. A quoi bon en effet? Ne valait-il pas mieux lui rendre en bonheur, ce bonheur ne fût-il qu'imaginaire, un peu de l'agrément que j'avais trouvé dans son hospitalité si dévouée; hospitalité que de nos jours un fou seul peut exercer de la même façon à l'égard d'un inconnu?

VIII

LA TARENTAISE — LES MINES DE PESEY

La Tarentaise est le pays des défilés. Le *Pas de Cieix*, que l'on est obligé de franchir pour sortir du pays de Moutiers, peut rivaliser avec les trois défilés qu'il a fallu traverser pour arriver dans cette ville. Le chemin de Cieix a été tracé sur la paroi d'un grand rocher qui semble clore la vallée vers le nord, comme un mur. L'Isère avait ouvert le passage; le chemin s'est glissé à la suite du fleuve, profitant de chaque rampe de la montagne et de chaque rebord du rocher.

A la sortie du défilé de Cieix, on entre dans une large vallée entourée de montagnes d'une prodi-

gieuse hauteur. Sur le versant et au pied de ces montagnes, dans la vallée, on aperçoit de nombreux villages; le plus important de ces villages s'appelle Centron. D'origine antique, Centron, si l'on en croit les archéologues du pays, n'est rien moins que la capitale des *Centrones*, ce petit peuple des Alpes, qui, à l'exemple des Rhètes, opposèrent une si opiniâtre résistance à l'invasion romaine. *Atrox cœlum perinde ingenia*, disaient d'eux les historiens de Rome. Le consul Q. Fabius Maximus put seul triompher de leur opiniâtreté. La conquête de ce recoin des Alpes lui valut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Allobrogicus*. J'ai retrouvé dans ces montagnes l'*atrox cœlum*. Des orages, accompagnés de coups de tonnerre effrayants, se succédaient d'heure en heure; l'eau qui tombait en pluie dans les vallées couvrait les montagnes d'une épaisse couche de neige et blanchissait jusqu'aux rampes les plus voisines. Quant au caractère des habitants, les siècles ont singulièrement modifié sa barbarie primitive. Les Centrons d'aujourd'hui, ou, pour parler plus exactement, les *Tarins* (on nomme ainsi les habitants de la Tarentaise), sont le plus inoffensif de tous les peuples. Leur caractère m'a paru jovial; ils n'ont qu'une seule passion un peu vive, la passion de l'argent, et ils la satisfont aisément, un louis pour quelques-uns d'entre eux étant

une fortune. Les *Tignards*, habitants de la haute vallée de Tignes, où l'Isère prend sa source, paraissent avoir hérité du caractère audacieux et opiniâtre des anciens Allobroges. C'est particulièrement à eux que s'applique le dicton italien à propos des Savoyards : *Testa dura;* à quoi ceux-ci répondent en hochant la tête en signe d'assentiment : *Ma per la ragione*.

Je n'ai pu découvrir dans le village de Centron ni dans ses environs le moindre vestige de la ville antique. On m'a assuré cependant qu'un archéologue de Chambéry avait recueilli dans ces montagnes un moulin en basalte absolument semblable à ceux que l'on a trouvés à Pompéi. L'aspect bouleversé du pays au delà du défilé de Cieix, et l'amoncellement de terres et de débris de toute espèce qui remplissent le fond de la vallée, ont fait supposer qu'un éboulement de la montagne aurait enseveli l'antique capitale des Allobroges. Aucune tradition ne vient confirmer cette conjecture.

Un peu au delà de Centron, un monticule assez élevé s'est détaché de la masse de la montagne et remplit en partie la vallée. Un gazon ras et brûlé recouvre à peine la roche qui la compose, et qui, du côté du village de Vilette, forme une haute falaise perpendiculaire. Un ermitage est

pittoresquement assis au sommet de ce monticule, et le petit village de Vilette s'étend à sa base. Ce monticule n'est rien moins qu'un bloc de marbre qui cube quelques milliards de pieds et qu'exploitent plusieurs compagnies. Les marbres de Vilette jouissent d'une certaine réputation dans toute la Savoie. J'ai remarqué dans le nombre des échantillons qu'on m'a montrés d'assez belles variétés, mais aucune d'elles ne m'a paru propre à la statuaire.

C'est à Ayme que j'ai trouvé ces vestiges d'un établissement antique que je m'attendais à rencontrer à Centron. Ayme est un bourg considérable, qui, dans le moyen âge, s'appelait *Axima*. Sa situation sur la route du Saint-Bernard, au centre d'un plateau suffisamment élevé pour échapper aux débordements de l'Isère, et abrité du vent du nord par de hautes montagnes, a dû contribuer de tout temps à lui donner de l'importance. Les nombreuses inscriptions trouvées dans le voisinage ne laissent aucun doute sur son origine romaine. C'était le *Forum Claudii* des anciens. La plus importante de ces inscriptions est gravée en beaux caractères, parfaitement conservés, sur un bloc de marbre gris de cinq pieds de long sur trois pieds de large et trois pieds d'épaisseur, qu'on voit dans la plus vieille des églises d'Ayme. Ce bloc, brisé aujour-

d'hui en deux morceaux, y a été placé en guise d'autel[1].

La pesanteur considérable du bloc sur lequel cette inscription est gravée ne permet pas de croire qu'on ait pu le déplacer. Dans quel but, d'ailleurs, l'aurait-on apporté dans cette petite bourgade des Alpes?

Guichenon, dans son *Histoire de la maison de Savoie*, rapporte une jolie inscription en vers ïambes, qui se trouve dans les appartenances de l'église Saint-Martin de la même bourgade. Pomponius, le proconsul ou préfet de *Forum Claudii*, qui s'ennuyait sans doute d'un séjour un peu trop prolongé dans les Alpes, offre au Dieu des forêts mille grands arbres si celui-ci veut bien lui prêter son aide pour retourner promptement à Rome avec sa famille.

Au moment où je sortais de l'église de Saint-Martin, un nombreux et bruyant cortége se présentait à ses portes. C'était un baptême. Le berceau où reposait l'enfant était porté sur l'épaule droite d'un vigoureux montagnard, et toutes les cloches

[1] Voici cette inscription :

IMP. CAESARI
DIVI NERVÆ. F. TRAJANO
AUG. GERM. DAC.
COS. PONTIFICI. MAX. TRIBUNIC. POTEST.
XII. IMP. VI. COS. V. P. P.
DEVICTIS DACIS
FORO CLAUDII PUBL.

étaient en branle, ce qui annonçait un garçon. S'il se fût agi d'une fille, le berceau eût été porté sur l'épaule gauche, et les cloches fussent restées muettes. Une légion d'enfants accompagnait ce cortége, que conduisaient les parents endimanchés. Au retour de l'église, la famille a fêté les conviés. A en juger par les cris de joie et les chants qui retentirent bien avant dans la soirée, il m'a paru que passablement de vin se mêlait à l'eau du baptême.

Un des *fêteurs*, ancien mineur de son métier, devait m'accompagner le lendemain aux mines de Pesey, situées au cœur des montagnes qui s'élèvent sur la rive gauche de l'Isère, entre la Tarentaise et la Maurienne. Malgré les libations de la veille, le brave homme fut exact au rendez-vous. Quatre heures sonnaient à l'église de Saint-Martin comme nous nous mettions en chemin. A peu de distance de la bourgade, nous traversâmes un torrent qu'avait peine à contenir la digue naturelle que présente l'accumulation des débris de roches de toute espèce que ses eaux avaient apportés. La succession de plateaux qui forment le terre-plein de la vallée sur la rive droite de l'Isère offre des attérissements semblables dont l'amiante rocheuse et le schiste décomposé forment le fonds. A la longue, une riche végétation a recouvert ces rampes légèrement in-

clinées et dont l'exposition au midi est des plus favorables.

Au delà de Bellentres, le *Bergintrum* des Romains, j'ai traversé l'Isère sur un pont d'une grande hardiesse, et je me suis enfoncé dans une petite vallée latérale au fond de laquelle on voit briller les arêtes d'argent d'un glacier. C'est au bas de ce glacier, et à cinq mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, que sont situées les mines d'argent et de plomb de Pesey. Les filons gisent dans une roche schisteuse grise, et viennent affleurer sous une mince couche de pierre calcaire d'un gris verdâtre. Ces mines, que des Anglais découvrirent en 1714, et dont l'exploitation régulière ne commença qu'en 1742, ont enrichi et ruiné plus d'une compagnie. Aujourd'hui l'État les exploite pour son compte, mais plutôt pour la forme, comme école, que pour le profit qu'il en retire. Le temps n'est plus où quatre-vingts mineurs travaillaient à la fois sur le même filon, d'où ils extrayaient annuellement six mille quintaux de plomb, et jusqu'à cinq mille marcs d'argent. Comme il arrive souvent dans les établissements analogues, le produit de la mine a diminué au moment même où l'on venait de faire de grands travaux qui devaient en faciliter l'exploitation. Les plus considérables de ces ouvrages sont le grand puits et la galerie d'écoulement.

Le grand puits, qui serait plus convenablement nommé la grande galérie, tant son inclinaison du nord au sud est prononcée, s'enfonce à six cents mètres dans les entrailles de la montagne, poussant des galeries latérales de cinquante à cent mètres de longueur dans les directions où le minerai s'est montré avec quelque abondance. La galerie d'écoulement, qui part de la base du puits et qui aboutit sur le versant nord de la montagne, n'a pas moins de treize cents mètres d'étendue; elle sert à la fois à la ventilation et à l'écoulement des eaux dont la montagne est pénétrée et qui ont fait quelquefois, et avec des circonstances funestes, irruption dans les travaux.

Le vieillard qui nous accompagnait dans les galeries avait été témoin d'une catastrophe de ce genre; il n'avait échappé à la mort que par miracle, et nous racontait son aventure avec une singulière énergie.

« C'était à la fin de l'automne de l'année 1792, nous disait-il; je travaillais depuis cinq ans dans la mine, et je venais d'avoir mes vingt-quatre ans. Depuis quelques mois, le minerai commençait à manquer. L'ingénieur qui dirigeait les travaux avait ouvert une galerie de recherche à vingt pieds environ au-dessus du toit de la galerie d'écoulement. Le minerai avait reparu avec abon-

dance, mais les eaux s'infiltraient de toutes parts et menaçaient les travaux d'une prochaine invasion. Ce jour-là, une discussion s'était engagée entre l'ingénieur et deux des plus anciens ouvriers de la mine. Ceux-ci soutenaient qu'on approchait de quelque caverne ou réservoir souterrain comme on en rencontre quelquefois dans la montagne. — « Ce n'est plus là une simple infiltration, disaient- « ils; le sol est détrempé dans toutes les directions; « déjà peut-être travaillons-nous sous le bassin. » L'ingénieur soutenait, de son côté, que la distance qui séparait le toit de la nouvelle galerie des pentes de la montagne n'était pas assez considérable pour qu'un dépôt de ce genre eût pu s'y former, et attribuait ces infiltrations aux pluies de la saison. Un des deux mineurs se retira; l'autre, qui craignait de passer pour un lâche, continua son travail. Nous étions cinq ouvriers avec lui, et n'avions aucune idée du danger qui nous menaçait. L'heure du repas approchait; je venais de quitter la pioche et j'arrivais à la moitié de l'escalier du grand puits, précédant d'une cinquantaine d'échelons un de mes camarades, qui lui-même devançait nos compagnons, quand tout à coup j'entendis comme le bruit sourd d'un torrent qui roulerait dans les profondeurs de la mine. Des cris étouffés se mêlèrent à ce bruit, qui fut suivi de plusieurs explosions. C'é-

taient les planchers de repos du grand puits que les eaux, en montant brusquement, faisaient successivement éclater. Je m'élançai de toute ma vitesse vers la sortie de la galerie, que j'entrevoyais au-dessus de moi. Mon camarade me suivait haletant. Tout à coup, je l'entendis qui s'écriait : « A moi! l'eau me gagne, je suis perdu! » Tout en continuant à grimper, je regardai au-dessous de moi, et je le vis enveloppé par les eaux et soulevé comme un bouchon de liége, au milieu des débris de poutres et de planches. Déjà je sentais la fraîcheur de l'eau; l'écume me fouettait les jambes. Je recommandais mon âme à Dieu, quand tout à coup les eaux s'arrêtèrent; elles avaient sans doute trouvé une issue par la galerie d'écoulement, qu'elles avaient d'abord encombrée. Je me précipitai hors du puits; j'appelai mes camarades; nous redescendîmes, mais nous ne pûmes trouver que le corps horriblement mutilé du malheureux qui me suivait; nos trois autres compagnons étaient ensevelis au fond de la mine. »

Quand on pense aux préparations successives que doit subir le morceau de minerai pour être transformé en métal, on comprend que les mines de Pesey soient peu productives. Le minerai est d'abord cassé en petits morceaux de la grosseur d'une noisette. Il passe en cet état sous des pilons de fonte

qui le pulvérisent. Cette poussière est amenée par les eaux dans une suite de bassins; ses parties les plus lourdes et les plus chargées de métal se précipitent dans les premiers bassins. Les derniers ne contiennent guère que les parties terreuses. Le sable métallique des premiers bassins subit un nouveau lavage dans de grandes caisses dites *allemandes*. Le résidu qu'on en retire s'appelle *schlich*. C'est le métal à peu près pur. Cependant, avant de le présenter à la fonte, on le fait encore passer sur des tables inclinées, où des râteaux de bois et des balais le tiennent continuellement en mouvement et en séparent les dernières parties terreuses. Ainsi trié et lavé, le schlich subit un premier grillage qui a pour objet de dégager le soufre et l'antimoine mêlés au plomb argentifère. Le grillage est suivi de la fonte, qui sépare le plomb des parties de fer, de roche ou de soufre qui ont pu y rester mêlées. Le plomb, épuré, est moulé en saumons, jusqu'à ce qu'une dernière opération, qui s'appelle la coupellation, en retire l'argent. La coupellation s'opère à l'aide d'un procédé de ventilation qui transforme en litharge le plomb que l'on a fait fondre. Le plomb, soumis à cette dernière opération, abandonne l'argent qu'il contenait. Cet argent se précipite au fond du fourneau, sous la forme d'un gâteau lenticulaire.

Sous la domination française, les mines de Pesey employaient quatre à cinq cents ouvriers; leur produit annuel pouvait se calculer sur une moyenne de cent quatre-vingt mille francs, cent mille francs pour le plomb, quatre-vingt mille francs pour l'argent. Je doute fort que, même avec la succursale de Conflans, le produit de cette exploitation atteigne aujourd'hui cette somme. La consommation du bois, dont la rareté devient de plus en plus grande dans ces montagnes, et dont, par conséquent, le prix est fort élevé, diminue de beaucoup le produit que l'on pourrait tirer de cette mine.

Les ouvriers allemands et tyroliens employés à la mine de Pesey ont apporté avec eux les superstitions de leurs pays. On retrouve ici les mystérieuses traditions du Harz et de Salsbourg. L'histoire du *petit homme blanc*, qui signale à ceux qui lui ont fait bon accueil la présence de riches filons d'argent, celle de l'esprit de la montagne, dit *maître Hœmmeling*, qu'on nomme en Savoie le *moine des monts*, ou le *moine noir*, sont aussi populaires ici que dans les Alpes allemandes. En revenant de Pesey, et en traversant les gorges désolées de Landry, le vieux mineur qui nous servait de guide racontait ces traditions fantastiques, avec des variantes que l'orthodoxie du peuple savoyard avait sans doute inspirées. Tantôt le moine noir avait saisi par le

çou un mineur qui l'avait injurié, et lui avait retourné la tête. Une autre fois il avait enlevé les supports des planches d'un puits où se reposait d'ordinaire un inspecteur des travaux dont il avait eu à se plaindre. Le malheureux s'était abîmé au fond de la mine. Quand le moine est en belle humeur, il se contente de retourner les seaux des travailleurs ou d'éteindre leurs lampes. Notre homme ajoutait d'un ton mystérieux qu'il n'était pas bien certain que l'on n'eût pas joué quelque mauvais tour à l'esprit la veille du jour où les eaux avaient fait irruption dans les galeries. L'ingénieur qui dirigeait alors les travaux ne parlait qu'avec mépris de son pouvoir, qu'il niait même absolument. Le moine noir avait sans doute voulu se venger. — « Quant à son existence et à son pouvoir, qui pourrait en douter? s'écriait le brave homme avec emphase. Moi qui vous parle, n'ai-je pas connu le fils d'un bûcheron de Montrigon qui, dans sa jeunesse, avait travaillé dans nos galeries, et qui avait renoncé au métier de mineur après avoir rencontré le moine noir? Cet homme était effrayant à entendre quand il racontait l'aventure de son père. Figurez-vous que ce pauvre ouvrier eut l'idée de descendre un dimanche dans la mine pour chercher une pioche qu'il avait oubliée la veille et qu'il voulait donner au forgeron pour la réparer. Quand

il fut au fond du puits, au lieu de remonter avec son outil, il pensa qu'il pourrait travailler une couple d'heures et remplir deux ou trois seaux de minerai. — « Ce sera autant de fait pour demain, » se dit-il. A peine avait-il donné le premier coup de pioche, que sa lampe s'éteignit subitement. Comme il cherchait son chemin à tâtons dans les ténèbres, il entendit, bien loin derrière lui, le bruit des pas d'une personne qui le suivait. Il se retourna, et fut saisi d'une grande frayeur quand il vit une lumière qui semblait venir du bout de la galerie où tout à l'heure il travaillait seul. Il aurait voulu hâter le pas, mais ses jambes pliaient sous lui et ses pieds semblaient cloués au sol : il s'arrêta donc et se blottit dans un des angles du rocher; alors il vit un homme d'une taille gigantesque, qui avait la tête couverte d'un capuchon noir, et qui, portant à la main une énorme torche, se dirigeait de son côté. Quand le nouveau venu ne fut plus qu'à deux pas de l'ouvrier, il s'arrêta, prit sa lampe, l'alluma à sa torche, et lui ordonna de le suivre, en lui disant d'une voix rauque : — « Ceux qui travaillent le « jour du dimanche m'appartiennent. » Le mineur prit la lampe et suivit son guide étrange, à demi mort de peur. Arrivé au fond de la galerie, le moine noir, car c'était lui, prit une pioche, en donna quelques coups dans le mur de la mine, et aussitôt

de gros morceaux d'argent massif roulèrent à ses pieds. Comme le mineur l'examinait avec étonnement : — « Eh bien, lui dit-il, prends donc ta pioche « et fais comme moi. Il y a ici une fortune à ga- « gner. » Mais le mineur, qui vit bien à qui il avait affaire, prit sa pioche de la main gauche et la jeta loin de lui en se signant de la main droite et en invoquant la miséricorde de Dieu. Au même instant il entendit comme un éclat de tonnerre, le mur de la mine que la pioche avait entamé se fendit, et le mineur vit s'ouvrir devant lui une immense galerie dont les murs semblaient d'argent massif, et au fond de laquelle le moine noir s'enfuit en grinçant des dents. Si ce pauvre homme eût été bien avisé, me disait le vieux mineur, il eût jeté son bonnet dans cette galerie, et toutes ces richesses eussent été à lui; mais, comme il avait peur, il ferma les yeux, ébloui qu'il était par cet argent; quand il les rouvrit, tout avait disparu, et il se retrouva seul avec sa lampe allumée. Il se hâta de sortir de la mine, tremblant de tous ses membres. Depuis, il ne voulut jamais y redescendre, et préféra se faire bûcheron, quoiqu'il gagnât moitié moins d'argent à ce métier qu'à celui de mineur. Le curé de Landry, auquel notre camarade avait raconté son aventure, lui disait qu'en jetant sa pioche il avait sauvé son âme, le moine noir n'étant autre chose

que le diable qui voulait le tenter. Tous ceux qui travaillent le dimanche dans la mine appartiennent au diable, ajoutait le curé; tôt ou tard il s'empare de leurs âmes. »

IX

BOURG-SAINT-MAURICE

L'histoire du mineur nous avait conduits jusqu'à la *fosse d'Arbonne*, aux environs de Bourg-Saint-Maurice. Ce pays, que couvraient d'admirables pâturages il y a peu d'années encore, a été transformé en un désert du plus horrible aspect. On dirait le lit desséché d'un torrent d'une demi-lieue de large, mais le lit convexe et non concave. C'est l'effet d'une trombe, ou, comme on dit avec assez de justesse dans le pays, d'une *foudre d'eau* qui éclata il y a une quinzaine d'années sur les montagnes que l'on voit au fond du val d'Arbonne. Ces montagnes furent mises à nu jusqu'au rocher; toutes les parties schisteuses ou friables du roc furent également emportées. Cette masse d'eau et de débris, s'accu-

mulant ensuite dans l'étroite crevasse de la montagne dite la fosse d'Arbonne, retomba tout entière dans la vallée de l'Isère, couvrant plusieurs lieues carrées de terrain d'une couche de gravier et de cailloux roulés qui, dans quelques parties, vers le centre du plateau convexe qu'elle a formé, a jusqu'à cinquante pieds d'épaisseur.

La dévastation causée par l'irruption des eaux de la fosse d'Arbonne est d'autant plus fâcheuse, que le sol de cette partie de la vallée de l'Isère est d'une grande fertilité. Au delà de ces ruines, et en approchant de Bourg-Saint-Maurice, il me semblait que j'avais sous les yeux une idylle de Théocrite mise en action. Des troupes de jeunes gens et de jeunes filles répandues dans les prairies fauchaient les foins ou les fanaient en chantant; de grands chariots remplis de fourrage déjà sec et traînés par d'énormes bœufs suivaient les routes et se dirigeaient vers le bourg. Des troupeaux de moutons blanchissaient les collines dont la base était couverte d'arbres fruitiers, noyers, pommiers, cerisiers aux fruits déjà rouges, qui trouvaient là un abri contre les vents des Hautes-Alpes. Ces vergers ajoutaient un grand charme à ce tableau et contrastaient merveilleusement avec les glaces et les neiges qui couvrent les montagnes du voisinage.

Bourg-Saint-Maurice est situé au pied de la plus

rapprochée de ces montagnes, qui n'est autre que le Petit-Saint-Bernard. Ses cimes aiguës, semblables à un double fer de lance dont la pointe serait tournée contre le mont Blanc, se dressent au fond de la vallée. Les trois routes qui conduisent en Italie par le Petit-Saint-Bernard, le val de Tignes et l'allée Blanche, viennent se réunir à Bourg-Saint-Maurice. La prospérité dont paraissent jouir les habitants de cette partie de la vallée de l'Isère est donc à la fois le résultat de l'agriculture et du commerce, ou plutôt du transit.

La prospérité agricole des cantons montagneux de la Savoie résulte de diverses causes. La suppression des tailles et des droits féodaux qu'on y a faite bien antérieurement à la Révolution française, est celle que nous devons d'abord signaler. On s'étonne de voir les ducs de Savoie publier dès les années 1562 et 1565, deux siècles et plus avant la révolution de 1789, les édits d'affranchissement de tous les taillables, prescrire le mode d'évaluation des biens personnels, fixer la somme que chacun doit payer, et faire mettre ces règlements en exécution par des commissaires nommés à cet effet[1]. Plus tard, mais longtemps encore avant la Révolution française, Charles-Emmanuel avait effacé les der-

[1] Édits du 23 janvier 1562 et du 25 août 1565, proclamés par Emmanuel-Philibert.

nières traces de la féodalité, dans son édit de 1771 concernant les affranchissements. La Révolution n'eut donc que les dîmes religieuses et les gabelles à détruire. La vente des biens nationaux et le fractionnement des propriétés accrurent l'aisance de la masse des campagnards, surtout dans certains cantons de la montagne, en rendant à l'agriculture beaucoup de terrains en friche. De tout temps, d'ailleurs, le fractionnement de la propriété avait été considérable dans la Savoie. Les registres et les cotes du cadastre exécuté dans tout le pays dès l'année 1738, par suite de l'édit de peréquation générale, et avec une exactitude et un soin remarquables, nous le prouveraient au besoin, si un coup d'œil jeté sur le mode de culture ne suffisait pour l'indiquer. Le travail général du cadastre, exécuté de 1728 à 1738 (c'est ce travail auquel Jean-Jacques Rousseau concourut comme écrivain), portait pour les quatre provinces de la Savoie un million huit cent cinquante-cinq mille cent quatorze rôles de propriétés, figurés sur les mappes[1] et inscrits sur

[1] Les mappes indiquent la configuration de chaque parcelle de biens-fonds, ainsi que celle des grandes masses : lacs, rochers, bois, pâturages. Les bâtiments, les chemins, les rivières, y sont coloriés. Chaque commune avait sa mappe et son registre dès l'année 1738. Cette opération fut exécutée de façon à pouvoir servir de modèle, et cela soixante-dix ans avant qu'il fût question de rien de semblable en France. Ce ne fut, en effet, que dans les années 1802 et 1803, sous le gouvernement con-

les registres d'évaluation, produisant un revenu de quatre millions cent quatre-vingt-quinze mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept francs. Les revenus des biens féodaux n'étaient déjà plus, à cette époque, que de soixante-dix-neuf mille quatre cent vingt-neuf francs.

Cette dernière évaluation n'a rien de surprenant quand on considère que, par suite des édits d'affranchissement dont nous avons fait mention plus haut, les biens soumis au régime féodal ne se composaient plus que des *fiefs* proprement dits, c'est-à-dire du sol du manoir principal et de quelques parcelles adjacentes dites le *vol du chapon*.

Les changements opérés par suite de la Révolution française et de la réunion de la Savoie à la France ne firent donc qu'accroître la situation favorable de la classe agricole. Insister sur l'état de bien-être réel de cette classe paraît presque un paradoxe, surtout quand il s'agit d'un peuple aussi porté à l'émigration que le peuple savoyard. Toujours est-il que le petit propriétaire des cantons montagneux (la Maurienne exceptée), qui cultive lui-même sa terre, qui ne supporte l'impôt foncier que pour une quotité des plus minimes, et qui échappe aux impôts indirects, jouit d'une tout

sulaire, que l'on songea pour la première fois à l'exécution d'un grand travail analogue.

autre aisance que le petit peuple des villes. Il se nourrit avec les fruits de son champ, emploie pour se vêtir la laine de son troupeau. Ce qu'il ne consomme pas des produits de son petit domaine, il le vend et trouve dans le produit de cette vente une sorte de superflu que les frais d'éducation de ses enfants et d'entretien de sa chaumière n'absorbent pas en totalité. Si ces campagnards se trouvent dans la condition de ceux de la vallée de l'Isère, et particulièrement de Saint-Maurice, où les convois qui passent les Alpes sont forcés de s'arrêter après la descente ou avant la montée, leur bien-être doit nécessairement s'accroître. La *poule au pot* n'est pas tout à fait une fiction pour les paysans de Bourg-Saint Maurice et de la haute Tarentaise. On comprend donc difficilement ce besoin d'émigration qui tourmente l'habitant de ces vallées; on comprend moins aisément encore ces habitudes de mendicité particulières surtout à la vieillesse et à l'enfance.

A Ayme, nous avions assisté à un baptême; à Bourg-Saint-Maurice, j'ai pu observer la cérémonie curieuse des fiançailles. La fille d'un des riches cultivateurs du pays et le fils d'un charron étaient les deux personnages principaux de cette petite comédie. Les parents et les amis des deux familles étaient réunis dans l'une des auberges du bourg,

et attendaient l'arrivée des prétendus. La jeune fille, comme il est d'usage dans ces vallées, s'était soigneusement cachée; l'amant, accompagné d'une vingtaine de jeunes garçons et de joueurs de vielles et de violons, courait de maison en maison pour découvrir la cachette. Sa recherche durait depuis plus d'une heure, lorsque tout à coup nous entendîmes de grands cris et un redoublement de coups d'archets et de tours de vielles. Comme il arrive toujours, la cachette venait d'être dénoncée par une amie indiscrète. L'amant avait saisi la jeune fille dans ses bras et la portait bravement à travers les rues du bourg, non sans prendre de nombreux à-compte sur l'avenir en caresses et en baisers. Les assistants riaient et applaudissaient : c'était une joie sympathique, une ivresse universelle. Il est vrai que la fiancée était une fort jolie fille, et l'amant un des plus beaux garçons de la montagne. Quand les fiancés eurent rejoint la famille, le repas commença, et ne dura que six heures d'horloge. Les danses se prolongèrent toute la nuit. Que fera-t-on de plus le jour du mariage?

La cérémonie des fiançailles avait été précédée d'une épreuve plus intéressante. Le jeune homme s'était rendu un soir, accompagné d'un second, dans la maison de la jeune fille, et s'était assis près du foyer vis-à-vis d'elle. Là, il avait déclaré aux

parents qu'il choisissait leur fille pour être sa femme, et il avait réclamé son aveu. La jeune fille et la famille avaient répondu : — « Soyez le bienvenu ! » Alors le jeune homme était resté et avait été admis à *courir la trosse*. Si, au lieu de cela, la jeune fille eût pris un des tisons du foyer et l'eût dressé dans la cheminée, le jeune homme n'aurait eu qu'à se retirer. Le tison levé est un congé dans toutes les formes.

Voici maintenant comment l'agréé court la trosse. Une première fois il vient seul la nuit sous la fenêtre de sa belle, qui entr'ouvre le châssis et commence la conversation. Au bout de quelques jours, il est admis sur le seuil du logis, puis dans la maison. Quand l'intimité est bien établie, il doit enfin passer une nuit tout habillé sur le lit de sa fiancée. L'épreuve, comme on voit, est bien délicate. On m'a assuré qu'elle était sans danger. Il est vrai que la nuit passée par l'amant sur le lit de sa maîtresse est toujours fort voisine de celle où ce lit s'ouvre pour le mari. Il est donc assez difficile de savoir au juste si l'épreuve a été convenablement soutenue.

J'étais invité au repas de noce, qui devait avoir lieu à quelques jours de là.

— Vous verrez une fameuse fête, me disait mon aubergiste, parent du fiancé; chacun de nous y met du sien. Moi, je suis chargé de la viande et du pois-

son : j'ai tué hier un veau et deux moutons; l'Isère me fournira le poisson.

Je résistai à la tentation, et je remerciai mon hôte, la saison étant déjà très-avancée. Il paraît, du reste, que ce pays est celui des repas homériques. On ne se réunit qu'à table et à tout propos : à propos de fiançailles, de noce, de naissance, de baptême, et même de mort. Le repas des funérailles est même, à ce que l'on m'a assuré, le plus abondant. Ce sont, il est vrai, des gens qui viennent d'hériter qui en font les frais. Les choses furent poussées au point que le duc Amédée VIII crut devoir limiter ce genre de dépenses par une sorte d'édit somptuaire qui porte la date de 1430. *In prandiis sepulturæ*, porte ce décret, rédigé en véritable latin de cuisine, *non servietur nisi de uno ferculo duplo moderato ad unam assisam*. Cette injonction ne s'appliquait qu'aux classes au-dessous des barons et des vassaux.

Les morts n'étaient pas oubliés dans ces galas et avaient leur part des victuailles, dont profitait le curé : on déposait en outre chaque dimanche sur leur tombe, pendant une année, un pain de quatre livres et une pinte de vin. C'était, comme on voit, une dîme déguisée. Dans la Maurienne, on fait mieux : le cercueil de chaque chef de famille est suivi d'une chèvre qu'on a tenue renfermée plusieurs jours avant la cérémonie et à laquelle la

faim arrache des bêlements plaintifs. Cette chèvre est également abandonnée au curé.

Le guide que j'avais arrêté pour le passage de l'allée Blanche avait été du repas des fiançailles et se trouvait le lendemain dans l'impossibilité de partir. Il a fallu remettre ce trajet au lundi, et j'ai passé toute la journée du dimanche à courir les montagnes du voisinage. Notre aubergiste, qui devait fournir le poisson et qui est grand pêcheur de son métier, s'était, de son côté, mis en campagne. Cet homme, d'une carrure colossale, a la face refrognée d'un boule dogue et les jambes torses d'un basset; c'est un Hercule mal bâti, un Hercule pêcheur; car, sans même y être contraint par un engagement, notre homme passe huit heures de chaque journée à pêcher à la ligne. C'est une manière singulièrement économique de dépenser les forces que la nature lui a données. Le malheureux m'a gâté tout ce pays. Je ne puis me rappeler un beau site sans retrouver ce ridicule personnage sur le premier plan du tableau, au bord de quelque torrent, le corps incliné en avant, le bras à demi ployé, le regard fixe et la ligne à la main. Cet homme est comme une touche de couleur locale indispensable, mais horriblement déplaisante.

X

LE COL DE LA SEIGNE ET L'ALLÉE BLANCHE

Le dimanche au soir, mon guide, en se retirant, m'avait prévenu que nous devions partir le lendemain de grand matin, la journée étant rude. Vers le milieu de la nuit, à ce qu'il me semblait, on frappa bruyamment à ma porte. J'ouvris les yeux, et je me trouvai face à face du robuste montagnard qui devait me servir de guide pour la journée. Comme je regagnais lestement mon lit, car l'air est vif dans ces montagnes, le guide me rétint. — « Il ne s'agit plus de dormir, me dit-il, nous avons quatorze lieues à faire aujourd'hui, et à travers monts; il faut s'apprêter et partir aux étoiles. » Je courus à ma fenêtre, où je vis qu'en effet les étoiles étaient encore fort éveillées et brillaient comme à

minuit. De l'orient à l'occident il n'y avait pas le plus petit coin du ciel qui annonçât l'approche du jour. Cette vue était peu engageante, et j'allais résolûment me recoucher, quand le guide, me saisissant par le bras, me secoua si vigoureusement, que je vis bien qu'il ne fallait pas songer à résister. Je commençai donc ma toilette de voyageur; le brave Savoyard m'aida, et, en moins d'un quart d'heure, j'étais sur pied, aussi réveillé que lui, et prêt à braver les fatigues d'une marche de dix-huit heures.

De Saint-Maurice à Bonneval, première station de la vallée de ce nom, la. route côtoie d'affreux précipices et traverse des bois de mélèzes que l'escarpement seul des montagnes a sauvés de la destruction. Au delà de Bonneval, le pays ne présente qu'une suite monotone de scènes désolées. La végétation disparaît, les pâturages deviennent plus rares et font place aux rochers, qui font seuls les frais du paysage. Ces rochers se dressent confusément, se contournent bizarrement, et pendent de tous côtés sur la route, prêts, en apparence, à vous broyer sous leurs masses. De leurs interstices partent de longs sifflements. Ce sont les cris des marmottes qui jouent aux premiers rayons du soleil, et qui, nous apercevant à plusieurs centaines de pas d'elles, s'enfoncent dans leurs terriers

pour ne reparaître que longtemps après notre passage.

Aux environs du hameau de Crey, dont les masures éparses sur une maigre pelouse ont l'air d'informes éclats de rochers, on traverse sur un pont en pierre fort léger, et qu'à sa construction on prendrait pour un ouvrage romain, le torrent de la Valoge, qui prend sa source sur le revers du mont Colonne, et qui reçoit l'eau des glaciers de la Seigne et du Bonhomme. A Crey comme à Bonneval, il y a des eaux vitrioliques, fréquentées, j'imagine, par les seuls habitants des hameaux du voisinage. Où se logeraient, en effet, les étrangers, dans un pays où l'on sait à peine ce que c'est qu'un lit et du pain? C'est à la hauteur de Crey que j'ai commencé à traverser de longues plaques de neige qui, en approchant du Chapiu, deviennent de plus en plus fréquentes. Cette neige, reste imposant des avalanches du printemps, est tellement tassée, qu'elle a presque la solidité de la glace. Quand l'inclinaison des pentes n'est pas trop rapide, elle offre au voyageur un chemin plus commode que le sentier, coupé de rochers et de débris de toute espèce, qu'elle a recouvert. Ces rochers et ces débris présentent une grande variété de roches primitives, telles que poudings, gneiss feuilletés, granits et roches quartzeuses contenant du mica jaune et noir, et suscep-

tibles du plus beau poli. On sent déjà le voisinage de l'énorme massif granitique du mont Blanc.

Quand j'arrivai au Chapiu, j'étais en marche depuis plus de six heures. La matinée était avancée, et je ressentais une de ces faims terribles que donne l'air des montagnes. Je signifiai à mon guide qu'il eût à me trouver immédiatement un déjeuner, étant décidé à ne passer outre qu'après avoir donné à mon estomac cette satisfaction légitime. Le brave homme s'attendait à ce discours, et me conduisit, avec un air de contentement véritable, au pied d'une sorte de gros tas de pierres que surmontait une lourde écaille mi-partie schiste et planche, retenue en place par de véritables quartiers de roche. C'était là l'hôtel du pays. La gouttière de cette maison de plaisance m'arrivait juste à l'épaule, et, pour en franchir le seuil et pénétrer dans l'unique chambre où se préparait et devait se consommer ce que l'on appelle ici un déjeuner, il fallait se courber de façon à dessiner un angle de quarante-cinq degrés. Une grande femme jaune, aux yeux gris et durs, aux traits anguleux et tout sillonnés de rides, aux mains sèches, et à qui sa haute taille et le peu d'élévation du plafond de sa cabane avaient déjà courbé l'échine, quoiqu'elle ne me parût pas avoir la cinquantaine accomplie, nous reçut avec un sourire équivoque. Était-ce satisfaction de pou-

voir exercer son hospitalité vis-à-vis de nous ou plutôt contre nous? Mes doutes furent bientôt éclaircis, lorsque, pour une omelette dans laquelle la farine de maïs entrait pour les deux tiers, un morceau de pain noir et moisi, une tranche de fromage de brebis et un verre de mauvais vin de la Tarentaise, la vieille me présenta un mémoire de douze francs. D'après l'avis de mon guide, je rabattis de moitié et je me remis en chemin, au grand mécontentement de la montagnarde, mais sans qu'elle songeât toutefois à faire opposition sur mon bagage. Lontemps je vis la vieille, debout devant sa porte, nous regardant en silence d'un air farouche, à la grande terreur de mon guide, qui me répétait que la grande femme passait pour être un peu sorcière.

— Pourvu qu'il ne nous arrive rien là-haut! répétait-il en me montrant les sommités neigeuses de la montagne de la Seigne qui s'élevaient devant nous à une hauteur de quatre mille pieds.

Le guide n'avait pas encore achevé sa complainte quand nous arrivâmes aux derniers chalets qui s'élèvent de ce côté de la montagne et dont l'assemblage forme un petit hameau d'apparence plus misérable encore que celui où nous avions fait halte tout à l'heure. Ce hameau s'appelle l'Oratoire-du-Glacier. Un peu au delà du dernier chalet et

sur les plaques humides des gazons qui avoisinent les champs de neige, nous rencontrâmes un berger qui faisait paître quelques vaches.

— A-t-on déjà traversé la Seigne depuis le printemps? lui demanda mon guide avec intérêt.

— Oui, deux fois.

— Les neiges sont-elles bonnes?

— Il ne faudrait pas trop s'y fier.

— Et pourquoi cela? dis-je à mon tour.

— Parce que dans deux heures le soleil va chauffer. Si vous m'en croyez, vous ne vous amuserez pas en route, et vous n'attendrez pas que les neiges commencent à descendre.

— Diable, à descendre!

— Oui, comme cela, ajouta le pâtre en faisant rouler avec son bâton et avec un air de parfaite insouciance un gros quartier de roche, qui en un clin d'œil alla toucher le fond de la vallée.

Nous étions prévenus; nous ne nous *amusâmes* donc pas plus longtemps, et bientôt nous eûmes escaladé les premières rampes de la montagne. Ce ne fut pas sans fatigue que nous traversâmes les couches de neige inférieures. Quoique la journée fût peu avancée, le soleil les avait déjà ramollies, et la route était fort pénible. Ces neiges, de plus en plus épaisses, couvraient toutes les pentes: nous n'apercevions plus autour de nous qu'une vaste

nappe blanche, semée à d'assez grands intervalles de petites taches brunes. C'étaient les pointes des rocs qui commençaient à se découvrir. Le soleil, déjà haut, tombait d'aplomb sur ces neiges obliques, et sa réverbération nous dévorait. Quand j'atteignis le plus élevé de ces champs de neige, j'étais dans un état de véritable épuisement. Mon premier mouvement, en arrivant sur une petite plate-forme que son isolement préservait de l'atteinte des avalanches, fut donc de me coucher pour respirer plus à mon aise, et de fermer les yeux pour les reposer de l'éblouissement. Quand je les rouvris, j'étais tourné du côté du mont Blanc, et j'avais devant moi une des plus sauvages et des plus admirables scènes de la création. A ma gauche, et en apparence si près de moi qu'il me semblait que j'aurais pu toucher de la main la neige qui couvrait ses plus hautes cimes, s'élevait toute la chaîne des *monts Maudits*, que le mont Blanc, leur maître à tous, dépassait fièrement de la tête. Le vieux géant, entouré de son cortége d'aiguilles de glaciers et de torrents, étendait dans tous les sens, sous le dais bleu indigo du ciel, ses membres de glace, les protubérances rocheuses de sa colonne vertébrale, et semblait se reposer au soleil, tranquille dans sa force. L'œil, en se promenant de sa base à son sommet, suivait dans toutes ses ondu-

lations capricieuses une ligne de douze mille pieds de hauteur : ligne immense et magnifique, dont une des extrémités s'enfonçait, vers le midi, du côté du bourg de Cormayeur, dans de noires vallées d'une insondable profondeur et dont l'autre bout allait toucher au ciel.

Un pareil spectacle distrait le corps et le repose de ses fatigues. Je me levais et j'allais quitter l'espèce d'oasis de roches sur laquelle je m'étais établi près du sommet de la Seigne, afin de mieux saisir l'ensemble de ce tableau, quand je vis quelque chose qui remuait à mes pieds : c'était une fourmilière, petite colonie perdue dans ces glaces, qui avait trouvé un rocher pour s'abriter, et que, sans le savoir, j'écrasais du pied. Ma pensée se replia sur elle-même; je fus ravi d'une sorte d'admiration pleine d'épouvante en songeant qu'une poignée de neige détachée du sommet de la montagne m'écraserait aussi facilement que mon pied venait d'écraser ces pauvres fourmis, et qu'enfin il suffirait du plus petit dérangement dans l'axe du globe terrestre, d'un temps d'arrêt d'une seconde dans sa marche, pour déraciner ces monts énormes et les abaisser au niveau des plaines que mon œil voyait s'étendre à l'horizon.

Nous avions achevé la partie la plus difficile du trajet. Nous n'avions plus maintenant qu'à descen-

dre les pentes de neige qui s'étendaient à perte de vue devant nous dans la direction du lac de Combal et du glacier de l'allée Blanche. Cette descente sur la neige n'est fatigante que dans les endroits où la couche, moins épaisse ou ramollie par le voisinage du sol et des rochers qu'elle recouvre, cède tout à coup sous les pieds. On s'enfonce alors dans la neige jusqu'à mi-corps, quelquefois même jusqu'aux épaules. Quand la surface qui vous porte s'ouvre ainsi sous vos pieds, la sensation que l'on éprouve est d'autant plus déplaisante, qu'on ignore absolument à quelle profondeur on s'arrêtera. Une fois, je perdis presque de vue mon guide, dont le chapeau, pendant un moment, apparut seul au-dessus de la plaine neigeuse, et qui eut des peines infinies à sortir de son trou en rampant sur les pierres que ces neiges cachaient. Une autre fois, je me trouvai debout sur le toit d'un chalet dont l'arête supérieure se montrait à peine au-dessus des neiges, et que de loin j'avais pris pour l'angle d'un rocher. Ces chalets élevés, qui portent le nom de l'allée Blanche, servent de refuge aux bergers, lorsque, vers la fin de juillet, ils conduisent leurs troupeaux dans ces pâturages, les derniers découverts et les premiers ensevelis sous les frimas de l'automne. A quelques centaines de pieds plus bas, nous rencontrâmes un autre groupe de ces chalets,

dont les toits sortaient de la neige comme le chapeau d'un champignon sort du terreau d'une couche. Les passants eussent pu entrer dans ces maisons par la lucarne, si ces misérables cabanes eussent eu des lucarnes.

C'est au-dessous de ces chalets que commence la partie la plus périlleuse du trajet. Les eaux qui s'infiltrent sous les glaces ont formé un torrent qui alimente le lac de Combal. Ce torrent, qui depuis longtemps bruissait sourdement sous nos pieds, caché par les neiges, s'est tout à coup montré à nos regards, et il a fallu à diverses reprises franchir ses eaux bondissantes à l'aide d'arcades de neige et de glace de l'aspect le plus fantastique et le moins rassurant. Nous avons atteint alors la rive orientale du lac de Combal, que depuis plus d'une heure nous voyions à nos pieds au fond de la vallée de neige, si bien nommée *allée Blanche*. Ce joli lac, tour à tour bleu comme un saphir, vert comme une émeraude, ou d'un gris chatoyant comme l'opale, selon qu'il réfléchissait le bleu du ciel, la verdure de quelque prairie déjà découverte, ou les neiges des monts du voisinage, semblait un caméléon gigantesque couché au milieu des glaces.

Quand nous fûmes arrivés à l'extrême bord du lac, nous fîmes halte. Le danger changeait de nature, et mon guide jugea à propos de m'exhorter

au courage, tout en me recommandant la prudence, absolument comme eût fait un général qui va livrer bataille; puis nous attaquâmes hardiment la dificulté.

Il s'agissait de franchir de longues rampes de neige qui tombaient d'aplomb sur le lac. Cette neige, accumulée par les avalanches successives qui se sont précipitées dans le lac du haut de la montagne qui le domine au midi (le Cramont), était tellement ferme et battue, que nous avions peine à y enfoncer nos bâtons ferrés et nos talons. Mais ce qui rendait notre situation réellement inquiétante, c'était le lac, qu'il fallait ainsi côtoyer sur un espace de près d'une lieue, suspendus à cinquante pieds au-dessus de ses eaux, que le voisinage des glaciers faisait paraître d'un noir effrayant. Un faux pas eût amené une glissade sur les neiges, qui eût été inévitablement suivie d'une immersion glaciale et sans doute mortelle dans les eaux du lac. Comment, en effet, remonter sur ses bords à pic? A ce danger s'en joignait un autre aussi réel. Les eaux du lac avaient rongé la base des talus de neige sur lesquels nous marchions. Il était à craindre que notre poids ou quelque autre circonstance fortuite ne mît ces masses en mouvement, et que, se précipitant en avalanches, elles ne nous entraînassent avec elles dans le lac. La neige sillonnée par de profondes

crevasses, la terre fraîchement découverte par places, les rocs et les buissons de rhododendrons violemment arrachés, nous prouvaient que ces craintes n'étaient que trop fondées, et que des avalanches semblables s'étaient récemment détachées de la montagne. Nous n'avions pas besoin de ces avertissements significatifs pour être prudents, et ce fut en employant toutes les précautions nécessaires que nous traversâmes ces pentes périlleuses, tournant les passages difficiles, évitant de peser sur les points qui nous paraissaient peu solides, nous élevant à de grandes hauteurs et presque au sommet du toit de neige, et redescendant ensuite jusqu'au bord de la voûte que formait au-dessous de nous l'érosion des eaux du lac. Enfin, après de longs détours et des peines infinies, nous atteignîmes l'extrémité méridionale de ce profond et dangereux bassin. Dans cet endroit les eaux du lac, d'une admirable transparence, s'échappaient en bouillonnant à travers les rochers. Cette digue naturelle a été fortifiée par des travaux de maçonnerie, dans lesquels on a pratiqué des écluses. Ces eaux, qui bondissent de roc en roc, forment une suite de belles cascatelles que nous traversâmes sur plusieurs ponts hardiment jetés d'un rocher à l'autre. A partir de ce point, tout danger avait cessé.

La vallée qui s'ouvre au delà du lac de Combal

est, sans nul doute, l'une des plus sauvages de la terre. Elle s'enfonce à la base du mur perpendiculaire que forme de ce côté la charpente rocheuse du mont Blanc, comme le fossé d'une citadelle au pied de son escarpe. Des pyramides granitiques d'une hauteur inimaginable semblent les donjons de la forteresse gigantesque. Si les siècles ont tenté d'y faire brèche, leur effort est resté impuissant. Les murs de glace ont remplacé les rocs éboulés. Ces glaces, s'abîmant à leur tour, ont rempli les vallées. Elles tendent aujourd'hui à couvrir la route et à combler la Doire, avec laquelle elles luttent de blancheur et d'éclat. Des moraines élevées et composées de fragments de roches primitives les plus curieuses, granits, serpentines, schistes micacés, talcs, quartz de toutes les couleurs, amiantes, cristaux de roche, protégent seules la vallée contre les envahissements du glacier.

Le marteau à la main, je recueillais les plus curieux de ces fragments de roches, avec lesquels on bâtirait un palais des *Mille et une Nuits*, quand tout à coup j'entendis le bruit d'une arme à feu qui retentissait à peu de distance au milieu des rochers, et en même temps trois chamois passèrent devant moi sur le glacier, comme des ombres. Je pus juger, dans cette occasion, de la rapidité de ces animaux : trois bonds avaient suffi pour les mettre hors de

portée. Le chasseur qui les avait tirés se tenait immobile sur l'autre bord du glacier. Tout à coup je le vis s'élancer dans un ravin profond qui semblait pénétrer dans les entrailles de la montagne, sans prendre le temps de recharger son arme. Il poursuivait sans doute un chamois blessé qui s'était enfui de ce côté. En un clin d'œil il avait disparu.

Je me retournai vers mon guide, lui demandant quel était cet homme, et s'il pensait qu'il eût tué le chamois. Mais le montagnard restait immobile; sa physionomie exprimait la terreur et l'anxiété la plus vive; on eût pu croire que la balle du chasseur l'avait frappé.

— Venez! venez! s'écria-t-il.

Et, prenant les devants, il sauta de la moraine sur le chemin.

— Eh bien, qu'y a-t-il? lui dis-je avec impatience.

— Ah! monsieur, nous ne sommes qu'en juin; il y va des galères pour tout homme qui chasse dans les montagnes dans cette saison.

— Des galères?

— Oui, des galères.

— Alors, voilà un drôle qui aime singulièrement la chasse.

— Aussi, monsieur, n'est-ce pas un homme; son fusil, comme vous avez pu le remarquer, n'a pas fait

le même bruit que celui du fusil d'un vivant. On eût dit un canon.

— Alors, qui est-ce donc?

— C'est le *chasseur fantôme*, j'en suis certain. Avez-vous vu comme il a disparu tout à coup?

— Je l'ai vu qui courait après son gibier.

— Oui; il courait comme le chasseur fantôme court toujours.

— Quel est donc ce chasseur fantôme?

— Le chasseur fantôme était un seigneur du val d'Aoste qui, de son vivant, aimait la chasse avec passion. Il arriva qu'une fois, ayant chassé tout le jour un bouquetin, la nuit le surprit comme il allait atteindre l'animal. Dans son désespoir, il s'écria avec impatience : — « Pourquoi faut-il que la nuit vienne! Je donnerais ma part du paradis pour chasser jusqu'au jour du jugement! » Ce souhait fut exaucé. Voilà quatre cent cinquante ans que le chasseur fantôme poursuit les bouquetins et les chamois.

Je doute fort que les carabiniers et les gardes-chasse piémontais aient la même foi que mon guide dans la tradition. Si le chasseur fantôme d'aujourd'hui tombait entre leurs mains, il courrait grand risque de voir sa chasse finir dans les arsenaux du port de Gênes.

Ces régions solitaires et presque inaccessibles

sont, du reste, la terre promise des chasseurs, des bouquetins et des chamois. Si ceux-là échappent facilement aux carabiniers piémontais, ceux-ci ont en revanche de nombreux refuges où ils vivent en paix hors de l'atteinte de l'homme. Il existe, en effet, dans ces montagnes, des plates-formes aériennes, de hauts belvédères, où jamais chasseur n'a pu parvenir. C'est là, sur des pentes exposées au midi, et que, malgré leur hauteur et le voisinage des neiges, recouvrent de beaux gazons, c'est là que paissent libres et en toute sécurité de grands troupeaux de chamois et de bouquetins; c'est là le véritable *paradis des bêtes* tel que les traditions suisses et tyroliennes l'ont décrit, avec cette différence toutefois que tous les vingt ans un chasseur trouve un sentier qui le conduit dans ce paradis imaginaire, tandis que ces sortes d'îles aériennes, jetées sur le flanc des rocs, à mi-hauteur des pyramides granitiques, au cœur des glaciers du versant méridional des monts Maudits, seront à tout jamais inaccessibles à l'homme.

Par delà les premiers glaciers que nous avions rencontrés à la sortie du lac commence la région des forêts. Les sapins ne se montrent toutefois qu'à de grands intervalles. Le rhododendron et la gentiane tapissent de leurs fleurs les interstices des rochers, entre lesquels croissent des mélèzes d'une

prodigieuse hauteur. Au fond de la vallée s'étendent des champs de seigle et de belles prairies menacés par un grand glacier qui, des plus hautes cimes de la montagne, descend jusqu'au milieu des fleurs et des gazons qui tapissent la vallée. Ce glacier, qui a plus d'une lieue de large, et dont les glaces, du blanc le plus éblouissant, sont coupées de crevasses d'un bleu vif, est peut-être le plus beau de toutes les Alpes. Il s'appelle le glacier de la Brenva.

Ces prairies et ces champs cultivés, où le laboureur trace un sillon qui aboutit en quelque sorte aux crevasses du glacier, présentent, à chaque pas, de singuliers tableaux, et ont donné lieu à de merveilleuses traditions. Comme les pâtres de la Blumlis-Alp (la montagne de fleurs) et des Clarides, les bergers de Cormayeur et du val de Veni (c'est le nom que prend l'allée Blanche à la hauteur de ce glacier) vous racontent qu'autrefois les gazons et les fleurs tapissaient le sol recouvert aujourd'hui par le glacier. Les pâturages du val de la Brenva étaient les plus magnifiques de la contrée. Le bétail qu'on y mettait devenait monstrueux. Chaque vache venait trois fois par jour présenter le pis à son maître, et remplissait à chaque fois un grand seau de lait, ou plutôt de crème. Ces pâturages appartenaient à un riche paysan dont le chalet s'élevait au centre de la vallée. Cet homme avait toujours vécu simplement;

mais à la longue la prospérité l'enivra. Il méprisa les habitudes simples et les mœurs honnêtes de ses anciens compagnons. Il fit venir des ouvriers italiens qui construisirent une belle maison en pierre à la place qu'occupait autrefois son chalet de bois. Il la fit décorer de peintures, et, comme le berger des Clarides de la tradition suisse, il prit pour maîtresse Catherine, sa belle servante. Il fit plus, le dissolu, ajoute naïvement la chronique : ivre d'orgueil, il éleva dans sa maison un escalier dont chaque marche était un fromage, et il lava ces marches avec du lait. C'est par cet escalier que Catherine et lui descendaient quand ils allaient se promener avec Rhyn, leur chien, et Brœndel, leur vache favorite.

La mère du berger, qui vivait pieusement dans un village de la vallée, vint un dimanche d'été pour visiter les pâturages et la vacherie de son fils. Comme le voyage l'avait fatiguée, et qu'elle avait soif, elle s'assit sur le seuil et demanda à se rafraîchir.

— Il faut renvoyer cette pauvresse, dit Catherine à son amant.

Et elle mit du lait aigre et de la cendre dans un vase que ce fils dénaturé présenta à sa mère. Celle-ci, ayant goûté ce breuvage, fut saisie de colère. Elle se leva, et s'éloigna rapidement de la maison,

appelant la vengeance divine sur cette femme et sur son coupable fils.

Vers le soir, des nuages énormes enveloppèrent les montagnes du voisinage, sur lesquelles éclata un terrible orage. De grands coups de tonnerre se mêlaient aux craquements du glacier suspendu sur la vallée. Quand le jour vint, les pâtres de la montagne furent surpris de ne plus voir ni les pâturages ni la maison du berger. Des glaces amoncelées couvraient tout son domaine, et sous ces glaces étaient ensevelis le maître, sa servante et ses troupeaux. Leurs âmes, dit-on, sont condamnées à errer sur le glacier jusqu'au jour où un miracle les délivrera. On entend quelquefois, dans le silence de la nuit, une voix qui crie :

— « Hélas! hélas! moi, Catherine ma mie, ma vache Brœndel, et mon chien Rhyn, resterons-nous donc éternellement sous le glacier? »

Dans la tradition allemande, il n'est pas question du glacier. Le pasteur, sa maîtresse, sa vache et son chien sont retenus sur des montagnes inaccessibles jusqu'au jour où un vacher pourra traire la vache Brœndel sans prononcer une parole. Cette vache, dont le pis est entouré d'épines, s'agite et ne veut pas se laisser faire. Une fois cependant un berger était parvenu à l'apprivoiser; il avait même commencé à la traire, et avait rempli le seau à moitié,

quand tout à coup un inconnu lui frappa sur l'épaule en lui disant :

— Le lait est-il bien écumeux?

Le berger s'oublia.

— Oui, certes, répondit-il.

Il n'avait pas encore fermé la bouche que la vache Brœndel et l'inconnu avaient disparu. Cet inconnu, c'était le diable.

On descend du val Veni à Cormayeur par un sentier bordé de bois de mélèzes, à travers lesquels on voit briller les neiges et les glaciers des monts Maudits. Tout à coup la route fait un détour, et l'on aperçoit, au fond de la vallée, la bourgade de Cormayeur. Le soleil teignait d'un rose vif la dernière cime du mont Blanc quand nous arrivâmes.

XI

CORMAYEUR

En m'arrêtant à la porte de l'hôtel des bains à Cormayeur, je m'aperçus que j'avais franchi les Alpes, et que j'étais entré dans le pays des superlatifs. Les compliments adressés à mon *excellentissime* personne par mes serviteurs *humilissimes* étaient accompagnés de ces révérences horizontales qui paraissent si singulières à l'étranger. C'était le personnel de la maison des bains qui faisait accueil à l'un des premiers *arrivants* de la saison. Maître d'hôtel, camériers, cuisiniers, tous étaient à leur poste. On n'attendait plus que les voyageurs, qui, cette année-là, tardaient beaucoup.

Le lendemain de mon arrivée à Cormayeur, toutes les cloches de la bourgade étaient en branle.

Je me mis à la fenêtre. Une longue procession remplissait la rue. Ce pays a toutes les *dévotions* de l'Italie. La madone y est en vénération comme à Rome, mais il se mêle au culte qu'on lui rend quelque chose de la fantaisie allemande, qui tient sans doute au voisinage des cantons suisses, et qui rappelle les superstitions tyroliennes.

A peu distance de Cormayeur, mon guide m'avait fait remarquer une excavation creusée à une centaine de pieds de haut dans la paroi d'un rocher à pic. Cette excavation figurait une niche. — Au fond de cette niche, me dit-il, se trouve une image miraculeuse de la Vierge; — et, à ce propos, il me raconta la tradition suivante :

« Autrefois cette image de la Vierge était fixée dans un creux du rocher au bord du chemin. Il arriva qu'un jour un habitant de la vallée, ayant adressé un vœu à la Vierge et n'ayant pas été exaucé, prit une poignée de boue et la lui jeta à la face. L'image aussitôt quitta la niche, et, glissant le long du rocher, alla se placer dans l'excavation qu'on voit là-haut. Le clergé et les fidèles du pays se réunirent sur-le-champ, et adressèrent à la sainte madone les plus vives supplications pour qu'elle voulût bien redescendre; mais elle fut inflexible. Ces hommes pieux crurent alors nécessaire d'employer une douce violence que leur zèle excuserait. Comme il était

impossible d'atteindre à la nouvelle niche en gravissant le rocher, on essaya de s'en approcher par le sommet de la montagne. Un homme attaché à un câble, et chargé de prendre l'image, fut suspendu le long du précipice; mais, à mesure qu'il descendait, le câble auquel il était retenu devenait si mince, si mince, qu'en approchant de la niche, il paraissait aussi délié qu'un cheveu. L'homme suspendu fut alors saisi d'une mortelle frayeur. « — Pour l'amour « de Dieu, remontez-moi bien vite, ou je suis un « homme mort! » cria-t-il à ceux qui tenaient la corde. On s'empressa de le hisser au haut du rocher; à mesure qu'il remontait, le câble grossissait, et, comme il arrivait auprès de ses compagnons, la corde avait repris son volume ordinaire. On imagine bien qu'on ne fit pas d'autre tentative pour déplacer la miraculeuse image. »

Le bourg de Cormayeur est situé au pied de l'aiguille du Géant, et fait, du côté de l'Italie, le pendant du village de Chamouny, placé sur le versant nord du mont Blanc. L'inscription suivante, écrite de la main de Saussure, qu'on lisait sur la porte de la galerie de la maison des bains, nous prouve que l'élévation de Cormayeur est supérieure à celle de Chamouny :

« De Saussure, de Genève, a passé ici le 15 juillet 1774 pour des recherches de physique et

d'histoire naturelle. En prenant une moyenne entre deux observations, il trouva la hauteur du baromètre pendu à cette porte de vingt-quatre pouces cinq seizièmes de ligne; d'où il résulte que ce lieu est élevé d'environ six cent cinquante toises de France au-dessus du niveau de la mer. »

Le thermomètre confirmait la justesse de cette observation barométrique. Peu d'instants avant le lever du soleil, bien que nous fussions au commencement de l'été, il était descendu à deux degrés au-dessus de zéro. En revanche, à midi, il indiquait dix-neuf degrés de chaleur. Je ne puis croire ces variations très-favorables à la santé des baigneurs, qui affluent dans la vallée pour y boire les eaux des sources ferrugineuses et vitrioliques de la Marguerite et de la Victoire.

La population de Cormayeur est de quatorze à quinze cents habitants. Le pays environnant, occupé en partie par des glaciers et couvert de hautes montagnes rocheuses, ne pourrait nourrir ses habitants; aussi Cormayeur est peut-être, de toutes les bourgades de ce versant des Alpes, celle où l'émigration a lieu sur la plus grande échelle. Aussitôt que les blés sont coupés et les terres ensemencées, toute la population mâle, les vieillards et les enfants exceptés, abandonne le pays et se répand dans le Piémont et le Milanais. Le voyageur qui arrive-

rait à Cormayeur d'octobre à avril pourrait croire à l'existence d'une de ces tribus d'amazones que les anciens ont célébrées. Tout adulte mâle semble banni de la communauté. Les femmes, restées seules au logis, s'occupent de l'éducation de leurs enfants et de l'administration de la maison. En mai, les émigrés rentrent dans la bourgade, rapportant chacun leurs petites épargnes. La moyenne de ces pécules est de cinquante à soixante livres par individu, et la somme totale des épargnes réunies est de vingt mille francs environ, ce qui est beaucoup pour ce pays.

L'Allée-Blanche, son lac et ses glaciers, la montagne du Cramont et celle du Labyrinthe, sont les principales curiosités du pays de Cormayeur. Je venais de parcourir l'Allée-Blanche, et cette journée, passée à mi-chemin de la cime du mont Blanc, m'ôtait tout désir de tenter l'ascension du Cramont, quelque magnifique description que l'on nous fît de la vue d'ensemble des monts Maudits, dont on jouissait de cette hauteur. On a célébré, avec assez de justesse, cette montagne comme le mont Thabor des naturalistes. Ce fut sur son sommet, en effet, que les lois qui avaient présidé aux révolutions du globe et aux diverses formations de son enveloppe furent en partie révélées à l'illustre de Saussure. Ce fut sur la cime de ce mont de formation secon-

daire, qui se dresse abruptement contre le mont Blanc, dont il n'est séparé que par l'Allée-Blanche, que l'historiographe des Alpes découvrit une des principales données de ce grand et intéressant problème de la composition actuelle du globe. Il vit les eaux accumulant par couches concentriques et horizontales des précipités et des dépôts successifs; les roches primitives, puis les roches secondaires, puis les terrains de dernière formation. Tout à coup, à la suite d'une révolution intérieure, d'un puissant dégagement de gaz, produit par le noyau incandescent du globe, cette écorce est rompue et soulevée; les parties déposées les premières sont poussées à travers celles de nouvelle formation, et composent ces massifs granitiques, hérissés de pyramides et d'aiguilles, contre lesquels s'appuient les monts calcaires plus récents qui tournent contre eux leurs escarpements et dirigent les angles de leurs sommets vers la pointe de la pyramide centrale qui les domine tous.

Le fameux labyrinthe, qui a donné son nom à une haute montagne qu'on voit au sud-est de Cormayeur, n'offre rien qui justifie sa célébrité. Le guide qui m'y conduisit me racontait, tout en gravissant les pentes escarpées de la montagnes, maintes histoires plus ou moins lugubres de curieux ou de chercheurs de trésors qui avaient voulu pénétrer

trop avant dans les cavités du labyrinthe, et qu'on n'avait jamais revus. Les magiciens, les fées et les esprits de la montagne jouent toujours un grand rôle dans ces traditions. L'aspect de ces souterrains n'a rien qui motive ces récits effrayants. Ce sont évidemment d'anciennes galeries de mine creusées dans la roche, et soutenues, de distance en distance, par des piliers. Ces galeries se bifurquent, fouillent la montagne dans toutes les directions, aboutissent les unes à des salles plus spacieuses également soutenues par des piliers, les autres à des couloirs sans issues. On reconnaît dans ces souterrains l'ouvrage de l'homme. Les fragments de minerai qu'on recueille sur le sol des galeries prouvent évidemment que ce furent là des travaux de mine, et la nature de ces fragments indique une mine d'argent [1] A quelle époque ces galeries furent-elles exploitées? on l'ignore. Leur importance dut être grande, car on assure que des ingénieurs piémontais, chargés de faire de nouvelles recherches dans les galeries, ont dû, pour les parcourir, employer plusieurs jours. La tradition fait remonter aux Romains l'exploitation de ces mines, appelées dans le pays *trous des Romains;* ne seraient-ce pas plutôt ces mines des Salasses dont parle Strabon, qui enga-

[1] Galène à petits grains tenant argent dans une gangue de spath calcaire.

gèrent les Romains à conquérir le pays? Il suffit d'un coup d'œil jeté sur leurs parois pour acquérir la certitude que ces souterrains ont été creusés il y a bien des siècles. Un dépôt calcaire, grossièrement cristallisé, les a revêtus d'une couche épaisse, formant, de distance en distance, des nœuds et des protubérances anguleuses qui simulent des stalactites.

Les pâturages que l'on trouve en revenant de la montagne des Romains à Cormayeur sont admirables; des fleurs de toute beauté diaprent ces prairies, qu'ombragent de grands mélèzes. Les rameaux pendants de ces beaux arbres, d'un vert sombre, formaient un magnifique contraste avec les pyramides d'argent des glaciers qui ferment l'horizon. C'est un des plus beaux paysages de montagne que je connaisse.

Sept grandes lieues séparent Cormayeur de la ville d'Aoste. Je les ai franchies sur un cheval que l'on m'avait procuré comme le meilleur de l'endroit, et qui m'a donné à penser que l'éducation de la race chevaline laissait singulièrement à désirer dans cette partie des États de Sa Majesté Sarde. C'était moins qu'une rosse; une pauvre peau de cheval percée par les angles d'une carcasse supérieurement dessinée. Mon premier mouvement fut de refuser; mais mon hôte, enfourchant la bête, lui fit

faire gaillardement deux tours de la cour qui me prouvèrent qu'au fond les ressorts pouvaient être encore bons, et qu'avec un peu d'huile la machine pourrait marcher. L'huile, c'était l'avoine. On en servit une double mesure au pauvre animal, et, tandis qu'il savourait ce repas inaccoutumé, je me mis en quête d'un bon bâton d'épine qui pourrait suppléer aux éperons qui me manquaient. Hudibras n'avait qu'un éperon et s'en contentait :

Sachant que si sa talonnière
Piquait la moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait pas en arrière.

Mon bâton me servit à caresser successivement les deux moitiés de l'animal que je montais, de sorte qu'avec l'aide de ce stimulant, je pus franchir en cinq heures les sept lieues qui me séparaient de la cité d'Aoste.

Tout le pays que je traversai au sortir de Cormayeur est magnifique. Il y a, le long de cette route, une profusion de beaux rochers, de précipices, de cascades, de châteaux ruinés pendant sur le bord des abîmes ou juchés sur la cime des monts, qui tous semblent concourir comme à l'envi à former les tableaux les plus singuliers et les plus frappants. Ici un village, avec son église, ses champs de seigle,

ses vignobles et ses plantations de noyers, est jeté sur un rebord de la montagne comme un nid d'aigle. Là, une cascade sort du milieu d'un bois de châtaigniers, dont elle rase la cime, et, après une courte apparition, se perd dans le feuillage pour reparaître de nouveau, jusqu'à ce qu'elle s'abîme tout à coup dans un gouffre de verdure. Non loin du village de la Salle, de profondes crevasses découpent la vallée comme autant d'immenses sillons. Enlevez quelques planches qui joignent les deux bords de ces effroyables fentes, il n'existe plus de route, et toute communication est interrompue entre les vallées supérieures et le val d'Aoste. Quand je parcourus ce pays, on fortifiait ce point et l'on se proposait de remplacer le pont à demeure par un pont-levis dont il suffirait de lever la chaîne pour fermer les abords de l'Italie à toute armée descendant par le petit Saint-Bernard.

Saussure, qui suivit la même route vers le milieu du dernier siècle, fut épouvanté du nombre de crétins qui peuplaient quelques-uns des villages de la vallée, Villeneuve entre autres. « La première fois que je passai à Villeneuve, nous raconte-t-il, tous les êtres raisonnables du village en étaient sortis pour les travaux de la campagne; il ne restait, ou du moins on ne voyait dans les rues que des imbéciles. Je ne connaissais pas encore les signes extérieurs

de cette maladie : je m'adressai au premier que je rencontrai pour lui demander le nom du village, et, comme il ne me répondait point, je m'adressai à un second, puis à un troisième; mais un morne silence ou quelques sons inarticulés étaient leur unique réponse, et l'étonnement stupide avec lequel ils me regardaient, leurs goîtres énormes, leurs grosses lèvres entr'ouvertes, leurs pesantes et épaisses paupières, leurs ganaches pendantes, leur teint basané, avaient quelque chose de tout à fait effrayant; on aurait dit qu'un mauvais génie avait changé en animaux stupides tous les habitants de ce malheureux village en ne leur laissant de la figure humaine que ce qu'il en fallait pour qu'on pût connaître qu'ils avaient été des hommes. »

Depuis Saussure, la population de ces villages semble être restée la même. Les crétins, qu'on appelle ici *marons*, m'ont paru peut-être plus communs encore dans la vallée de la Doire que dans celle du Rhône, de Sion à Martigny. Cette dégoûtante infirmité paraît même avoir envahi certains quartiers de la cité d'Aoste, dans lesquels j'ai rencontré tout autant d'imbéciles qu'à Villeneuve et dans les autres villages du fond de la vallée.

Quand j'arrivai dans cette ville, l'allure abominable du cheval de Cormayeur, jointe aux quinze heures de marche de l'avant-veille, ne m'avait pas

laissé un membre sans douleur; je me décidai donc à m'arrêter un jour dans la *cité*, comme on dit ici. Un jour était tout à fait suffisant pour explorer les environs et pour étudier les monuments et les antiquités.

XII

LA CITÉ D'AOSTE — LE VAL D'AOSTE

Aoste, *Augusta* (la ville d'Auguste), fondée par les Salasses, conquise et agrandie par Terentius Varro, lieutenant d'Auguste, qui lui donna le nom de son maître, est une des plus jolies villes de montagne que j'aie visitées. Bâtie au milieu d'un bassin assez vaste, au point de jonction des deux vallées de la Doire supérieure et du grand Saint-Bernard, elle commande les deux routes qui remontent ces vallées.

Les habitants de la cité d'Aoste, quoique sujets du roi de Sardaigne, ont conservé quelques semblants d'indépendance. Ils nomment leurs officiers municipaux, ont droit de chasse dans un certain rayon

du pays environnant, et ne payent que des impôts fort modérés. La langue qu'ils parlent est une corruption italienne, ou, pour mieux dire, piémontaise de l'idiome savoisien. C'est peut-être le plus abominable patois de toute l'Italie. Les habitudes, les mœurs, la vie, tout dans la cité d'Aoste est italien. La saleté des hôtels y est excessive, et la chère que l'on y fait détestable. Les *grissini* remplacent le pain, on mange la soupe au dessert. Les viandes salées, le *vitello* pané et grillé, les fritures de foie et de poumon composent le menu de chaque repas. Quant aux fruits et aux raisins, si célébrés par les voyageurs, un propriétaire de bonne foi m'assurait que la qualité en était des plus secondaires; le voisinage des montagnes, qui permet toutefois à la cigale de chanter, et aux mantes et aux *lucioli* de déployer leurs ailes, s'oppose assez fréquemment à la complète maturité de la vigne. Pour ma part, et d'après ma propre expérience, je puis assurer qu'en fait de vins du *cru* le vin d'Aoste est plus à redouter qu'aucun autre. C'est une boisson aigre-douce des plus singulières; on dirait un composé de vin de Surênes et de mélasse. Un aimable Piémontais, trop tôt enlevé à la science, M. Bonelli, me disait, en riant, que ce devait être dans le pays d'Aoste qu'Annibal avait fait la provision de vinaigre qui lui servit à dissoudre les rochers des Alpes. Cette

opinion est partagée par les gourmets de Turin, si fiers de leur *nebiolo d'Asti*.

Les contrastes sont extrêmes dans cette partie des Alpes qui confine avec l'Italie. Il y a deux jours, dans les défilés supérieurs de l'Allée-Blanche, j'étais entouré de neiges et de glaces. A l'heure de midi, le mouvement seul me préservait de la congélation. Ce soir, dans le val d'Aoste, nous avions vingt degrés de chaleur à l'ombre, et le chant de la cigale m'assourdissait. Ces transitions surprenantes ébranlent singulièrement le système nerveux, et vous livrent à un état fébrile qui n'est pas sans charme, mais qui doit épuiser à la longue.

Le soir de mon arrivée à la cité d'Aoste, accablé par la fatigue et par cette molle température, je goûtai à peine au mauvais souper que l'on m'avait servi, et je demandai ma chambre. L'hôte me conduisit dans une alcôve étroite, occupée tout entière par un grand lit entouré de trois côtés d'énormes tapisseries. Je venais de m'étendre bien à regret sur la paillasse de maïs mal tassé qui, avec les draps, composait ce *coucher* des plus primitifs, quand tout à coup un gros camérier vint sans façon me jeter sur le corps une sorte de matelas qu'il avait peine à traîner : c'était, m'assura-t-il, un édredon des plus légers; dans le pays, on ne se servait pas d'autre couverture. Il y a deux jours, dans les auberges

du Chapiu ou de l'Oratoire du Glacier, j'aurais pu consentir à porter ce fardeau; ce soir-là, par vingt degrés de chaleur, et dans cette alcôve si rigoureusement calfeutrée, il y avait évidemment superfluité. Je préférai me passer de couverture. L'édredon de l'auberge d'Aoste me rappela l'histoire de ce bon Hollandais que, dans une hôtellerie de Salzbourg, on vint également couvrir d'une de ces vastes couvertures piquées à la mode dans le pays, et qui ont une extrême analogie avec le matelas sous lequel je faillis être enterré.

— Ah! ah! dit tranquillement le Hollandais, je sais que vous avez beaucoup de monde à l'hôtel, mais vous auriez dû me prévenir, je me serais couché plus tard.

— Couché plus tard! et pourquoi cela?

— C'est que j'aurais mieux aimé être dessus que dessous.

— Comment cela?

— Mais c'est tout simple, ce matelas que vous venez de poser sur moi me fait bien voir que, dans votre pays, les voyageurs ont l'habitude de se coucher les uns sur les autres, et moi, je ne puis rien supporter sur moi; je vous le répète, vous auriez dû m'avertir.

L'hôte de Salzbourg eut grand'peine à désabuser le voyageur, et à lui faire comprendre qu'il n'était

pas plus en usage à Salzbourg qu'à Amsterdam de disposer les voyageurs par couches, fût-ce même pour dormir.

Le spirituel auteur du *Lépreux de la vallée d'Aoste* a fait au pays qui environne cette petite ville une réputation de beauté qui ne me paraît pas complétement justifiée. La poésie joue un grand rôle dans ses ardentes descriptions. Le terre-plein de la vallée est trop cultivé, et les pentes les plus voisines sont trop nues. Il faut gravir ces premières pentes ou pénétrer dans les vallées latérales pour trouver des paysages vraiment beaux.

Le pays d'Aoste fut habité dans le principe par une peuplade gauloise que les Romains nommèrent les *Salasses*. Lorsque ceux-ci, marchant à la conquête du monde, eurent reconnu que cette grande vallée ouvrait le chemin du pays des Sabaudes et des autres tribus gauloises voisines des Alpes, ils comprirent l'importance de ce passage, et, dès l'an de Rome 610, sous le consul Appius Claudius, ils firent de sérieuses tentatives pour s'en emparer. Les Salasses, vaincus à plusieurs reprises, et dépouillés des mines d'or et de fer qui faisaient leurs richesses, furent soumis vers l'an de Rome 720, mais leur soumission ne fut pas complète. Une fois, ils pillaient le trésor impérial qui passait dans le voisinage; une autre fois, sous prétexte d'aider une

des légions à réparer une chaussée, ils faisaient rouler sur elle tout un quartier de montagne. Les Romains, obligés de lutter sans cesse contre un ennemi qui ne déposait les armes que pour reprendre haleine et les combattre plus tard avec un nouvel acharnement, se décidèrent à détruire ces tribus remuantes. L'extermination fut complète; toute la nation passa par le fer, et le petit nombre des Salasses qui furent pris, trente mille environ, furent envoyés à Ipporedia (Ivrée), vendus comme des bêtes de somme ou incorporés dans les légions romaines. Une colonie de prétoriens les remplaça et s'établit dans la vallée. Ce sont ces prétoriens qui ont fondé Aoste (*Augusta-Prætoria*), lui donnant ce nom en mémoire d'Auguste, leur général. Du temps d'Auguste, ces prétoriens étaient au nombre de trois mille. Ce sont eux qui ont bâti la plupart des édifices et monuments dont on voit aujourd'hui les ruines à Aoste et dans les environs. Tels sont l'arc de triomphe, l'amphithéâtre, qui, par sa grandeur, atteste l'importance de la ville antique, et les fortes murailles flanquées de tours dont on rencontre de distance en distance des pans entiers dans plusieurs jardins de la ville moderne. Je ne dois pas oublier non plus la porte à demi enfouie qu'on voit dans la direction de Cormayeur, ni les deux ponts du Bauteggio et de la Doire. Le pont du Bauteggio, ense-

veli sous un faubourg de la ville, est d'une telle solidité, qu'outre le pavé de la route romaine et d'une route plus moderne, il porte encore le poids de plusieurs maisons. Il se composait d'une seule arcade tout en marbre. Le pont de la Doire, qu'on appelle aussi le pont d'E, est également d'une seule arcade d'une prodigieuse hauteur. Il fut bâti par Caïus Avilius sous le règne d'Auguste, et sert à la fois de pont et d'aqueduc.

Un seul des monuments du temps de la domination romaine est encore debout dans la ville; c'est le bel arc de triomphe que les prétoriens élevèrent en l'honneur d'Auguste. Cet arc de triomphe est construit d'énormes blocs de roche superposés sans ciment. Cette roche, d'une si singulière contexture, qu'on l'a prise longtemps pour une composition, est un poudingue que Saussure a trouvé en place dans les environs de la ville, au nord de la route d'Ivrée. Le monument est formé d'une arche unique qui ne manque pas d'élégance; la voûte a cinquante pieds de haut sur trente de large. Malheureusement cet arc de triomphe a été dépouillé entièrement des marbres et bas-reliefs dont il a dû être revêtu autrefois, de sorte qu'il ne présente qu'un bien faible intérêt pour l'antiquaire. Les colonnes d'ordre corinthien qui le décorent du côté de la campagne sont néanmoins d'une belle conserva-

tion. On a eu soin de couvrir l'arc entier d'une sorte de toit qui le préserve de la destruction. Ce monument paraît d'ailleurs d'une solidité à toute épreuve. Il sert de porte à la ville du côté de la route d'Italie.

Dans les siècles qui suivirent, et quand les barbares envahirent l'empire, les Goths et les Lombards succédèrent aux Romains dans le val d'Aoste. Charlemagne, leur vainqueur, ayant conquis ce pays en même temps que l'Italie, le réunit au royaume de Bourgogne. Plus tard ce petit pays profita de sa position peu accessible pour s'émanciper. En 1204, nous le retrouvons sous la domination de Humbert de Savoie, qui prend le titre de comte d'Aoste. Dans le quinzième siècle, le comté d'Aoste est converti en duché, et devient un des domaines de la maison de Savoie, donnant toujours son nom à l'un des frères du prince régnant.

Aujourd'hui le pays d'Aoste fait partie du royaume de Sardaigne, qui n'en tire, je crois, qu'un très-mince revenu. La population de cette ville est bien faible, eu égard à l'étendue de son enceinte, qui renferme de grands jardins; elle paraît en outre assez misérable. Quand j'y passai, chacun criait misère.

Je me suis fait conduire dans plusieurs jardins pour retrouver des débris de l'amphithéâtre et des

murs de la ville antique. Le peu qui subsiste de ces monuments témoigne de la richesse de la ville qu'ils décoraient autrefois. Les Romains aimaient les spectacles, et même au milieu des Alpes ils avaient besoin des jeux du cirque. L'arène est maintenant un beau pré où paissait, quand je la visitai, un grand troupeau de bœufs. Alentour on découvre des arcs décorés de pilastres enterrés aux trois quarts et quelques fragments de colonnes corinthiennes. A peu de distance de là, dans un monastère de moines augustins, on voit de belles caves circulaires, voûtées solidement, et correspondant à l'arène par chaque bout. C'était là qu'on renfermait les prisonniers et les animaux qui devaient combattre dans le cirque.

Le nombre des églises d'Aoste n'est nullement proportionné à celui de ses habitants; il est plutôt calculé sur le nombre des patrons de cette ville. Saint Gallus, saint Joconde, saint Bernard, saint Ours, etc., sont les plus renommés des ses protecteurs canonisés. Chacun des habitants de la cité d'Aoste peut dormir en paix; il est à peu près assuré d'avoir là-haut un patron qui prend ses intérêts et qui s'occupe de l'affaire de son salut.

Les plus remarquables églises d'Aoste sont celles de Saint-Ninias, où l'on voit le tombeau de Boniface de Châllan, mort en 1525, maréchal de Savoie. La ca-

thédrale est un vieil édifice gothique d'un style lourd et écrasé. A son air d'abandon et à sa saleté, on le croirait hors de service. On y voit cependant un mausolée d'un beau travail et des marbres précieux.

La route de la cité d'Aoste à Châtillon présente une suite de sites alpestres d'une grandeur un peu monotone. J'ai cherché vainement dans toute cette partie du val d'Aoste quelqu'un de ces chauds paysages italiens que nous a décrits l'auteur du *Lépreux*. Dans toute la partie pittoresque de ce poëme si vif, l'imagination a singulièrement prêté à la réalité. Sans doute les prairies qui s'étendent sur les deux rives de la Doire (*Dora baltea*) sont agréablement coupées de plantations de vignes, de noyers et de mûriers; de hautes collines les dominent, et leurs flancs, revêtus de forêts d'ormes, de chênes et de châtaigniers, se dessinent, avec une sorte de majesté sauvage, sur les pentes bleues des montagnes du voisinage; mais ces montagnes sont trop agrestes, leurs cimes décharnées empiètent sur le ciel et bornent la vue; l'horizon semble toujours se fermer à une portée de canon du voyageur, et un paysage est-il réellement beau sans un horizon étendu?

Au delà du village de Saint-Vincent, le pays change d'aspect. Il est coupé de ravins profonds et

tout hérissé de grands rochers contournés. Sur le dos de ces rochers, que revêt un peu de verdure, croissent de gros châtaigniers roux qui se tordent et s'inclinent sur les ravins, et qui allongent dans tous les sens leurs bras gris et noueux. En regardant par-dessous leurs branches, on aperçoit d'étroites zones de la plus belle verdure, puis un horizon bleu découpé d'une manière bizarre, contre lequel s'appuie fièrement une vieille tour, un château en ruines ou un pan de muraille crénelée. Ce paysage rappelle les forêts d'Albert Durer ou les estampes de Sadeler. Quelques bœufs et un pâtre sont toujours placés sur les plans les plus rapprochés, et complètent la ressemblance.

La chaussée de Saint-Vincent aboutit aux rampes du mont Jovet. La plus considérable des ruines qu'on aperçoit de la route est celle du château de Saint-Germain, bâti sur la cime d'un rocher en pain de sucre, au pied duquel se groupe le village de Mont-Jovet, qui a donné son nom à ce chemin taillé dans le roc.

Vers le milieu du jour, nous avons traversé la petite ville de Verrex et franchi un torrent qui s'appelle l'Évanson. A en croire les récits merveilleux qu'on nous a faits, ce serait le Pactole du pays. Ce torrent, qui prend sa source dans de hautes montagnes, entre le mont Cervin et le mont Rose, roule

en effet des paillettes d'or que recueillent les montagnards des environs; mais j'ai peine à croire qu'aucun des *laveurs* ait recueilli des morceaux d'or natif de vingt livres, comme l'assurent plusieurs voyageurs.

XIII

LE FORT DE BARD

A la sortie de Verrex, la vallée se resserre et le paysage prend un aspect âpre et désolé. Des rocs à pic pendent sur le ravin, au fond duquel la Doire écumante bondit de roc en roc. Le chemib taillé dans le massif de la montagne pénètre bientôt dans les rues d'une petite ville noire et misérable, située au pied d'un rocher de forme conique qui semble clore la vallée. Sur le haut de ce rocher on aperçoit des pans de murs coupés d'embrasures et flanqués de bastions. La baïonnette d'un soldat qui brille à l'angle d'un de ces murs indique seule que le fort a une garnison. Perdu dans ce recoin des Alpes, aurait-il quelque importance? J'hésitais à le croire, quand on m'a nommé le fort

de Bard. L'armée qui venait de franchir le Saint-Bernard et qui allait conquérir l'Italie fut arrêtée quatre jours devant ces murs; l'épée du nouveau consul, qui devait bientôt triompher, faillit se briser contre ce rocher.

J'ai voulu visiter les lieux témoins des péripéties de ce drame d'un si haut intérêt, et dont les journaux officiels du moment, tout remplis des prodiges du passage du mont Saint-Bernard, se sont politiquement gardés de parler longuement : ce passage si célébré présentait sans doute d'immenses difficultés, mais nuls dangers réels. Les Autrichiens, surpris par l'attaque de Lannes, ce merveilleux général d'avant-garde, qu'animait alors toute la fougue de la jeunesse, n'avaient sur l'un ou l'autre versant du Saint-Bernard aucun point fortifié derrière lequel ils pussent se rallier et se défendre. Cette armée, qui semblait descendre des nues, n'eut donc pas de peine à pousser devant elle leurs détachements isolés. Lannes, qui s'était facilement emparé de la cité d'Aoste, de Châtillon et de Verrex, se croyait déjà maître d'Ivrée, et s'apprêtait à déboucher dans les plaines du Piémont, quand il arriva devant ce fort qui lui fermait la route avec ses boulets et sa mitraille comme avec une chaîne de fer.

Pendant le trajet de la cité d'Aoste au fort de

Bard, j'avais fait connaissance avec un vieillard qui habite la ville de Bard, où il est médecin. M. B...., dans sa jeunesse, avait été témoin du passage de l'armée française. Ce vieillard encore vert, et que je soupçonnerais volontiers d'avoir été plus d'une fois le *cicerone* de ce coin héroïque de la vallée d'Aoste, m'engagea à monter sur un rocher d'où l'on pouvait embrasser d'un seul coup d'œil le ravin dans toute son étendue, c'est-à-dire de Verrex au fort de Bard.

Quand nous fûmes arrivés sur la pointe la plus élevée du rocher :

— Regardez de ce côté, me dit-il en me montrant avec son bâton une partie de la vallée à demi cachée par de gros bouquets de noyers et de châtaigners rabougris, c'était là, entre Arnax et Verrex, que se tenaient le quartier général et l'avant-garde de l'armée française. Derrière cette avant-garde s'étaient accumulés depuis deux jours tous les corps de l'armée de réserve qui venaient de franchir le Saint-Bernard, ce premier boulevard de l'Italie. Pour sortir de ces montagnes, il fallait s'emparer de ce fort que vous voyez là-haut sur son roc dominant tout le ravin. Comment passer autrement sur le chemin que nous suivions tout à l'heure, et que, comme vous le voyez, l'artillerie du fort balaye dans toute sa longueur? Ce chemin

était alors le seul connu. Les Autrichiens avaient senti l'importance de ce point, et, après un combat qu'ils avaient soutenu sur les collines de Châtillon contre l'avant-garde française, ils avaient jeté cinq cents hommes dans le fort, cinq cents hommes choisis parmi leurs soldats les plus braves et leurs meilleurs artilleurs. Ils avaient garni ses murailles de vingt-deux pièces de canon et de plusieurs mortiers, et ils s'étaient retirés dans la direction d'Ivrée. C'était là tout ce que ce petit fort pouvait tenir; c'était plus qu'il ne fallait pour arrêter une armée.

Un coup d'œil jeté sur le fort et ses approches aurait suffi pour me faire partager l'opinion de M. B...., quand bien même le souvenir des événements qui s'étaient passés sous ses murs, et dont le brave Joseph Petit, grenadier de la garde des consuls, nous a laissé un récit un peu familier, n'eût encore été présent à mon esprit.

On sait en effet que l'impétueux Lannes, ayant fait une première tentative pour s'emparer du fort par un hardi coup de main, vit ses colonnes d'attaque rejetées au fond du ravin; que, le lendemain, Lannes et Berthier réunis cernèrent la ville du côté de Verrex, et parvinrent, après des efforts inouïs, à loger quelques compagnies de grenadiers dans les maisons de la ville basse, où les balles et les

boulets du fort les tenaient en quelque sorte prisonnières.

Sur ces entrefaites arriva le premier consul. Il jugea sur-le-champ combien était critique la situation de son armée. Qu'on se figure, en effet, quarante mille soldats de différentes armes renfermés dans l'étroite vallée qui s'étend de la cité d'Aoste à Verrex, et triplant la population de chacun de ces misérables villages. Cette armée n'a derrière elle qu'un pays épuisé par un long hiver et dévasté par l'ennemi et par son propre passage. Les cinq rations de biscuit et de viande salée qu'avant de s'engager dans les neiges du Saint-Bernard chaque homme a prises à Martigny sont consommées depuis longtemps. Toutes les ressources de la vallée suffiront à peine pour nourrir l'armée pendant deux jours, après quoi la plus affreuse famine attend tous les malheureux renfermés dans ces montagnes : habitants et soldats. Quant à la retraite, il n'y faut pas songer; elle compromettrait l'existence de la république et porterait le coup le plus fatal au pouvoir nouvellement institué. D'ailleurs l'honneur de l'armée de réserve est engagé. Cette armée, que les Autrichiens ont appelée l'*armée des enfants*, croirait, en se retirant, passer sous les fourches caudines de l'ennemi; et puis la retraite serait-elle encore possible? Ne faudrait-il pas, pour repasser

ces affreuses montagnes, sacrifier le matériel de l'armée et peut-être la décimer, l'enthousiasme n'étant plus là pour soutenir le soldat, et l'ennemi se préparant à déboucher sur ses flancs par les vallées de Chiampociero et de Cogne.

Avec d'autres soldats, le premier consul eût peut-être regardé la situation comme désespérée; mais il voyait son armée remplie d'une telle ardeur, si décidée à passer outre, animée même d'une telle gaieté, qu'il ne put pas douter un instant du succès de son entreprise. Ce qui mettait en joie toute l'armée, c'était la nouvelle qu'un courrier venait d'apporter de la marche du général Mélas sur le Var. Quel plaisir de surprendre dans Milan et dans Turin ces bons Autrichiens qui prenaient avec tant de confiance la route de Toulon et de Marseille!

M. B..., qui avait donné ses soins aux blessés français et qui avait pu observer le premier consul dans cette circonstance si critique de sa vie, m'assurait qu'il lui parut avoir gardé toute son énergie. — «Cet homme, me disait-il, je le vois encore; il semble que ce soit hier qu'il ait passé dans la vallée. Son visage était calme, sa démarche brusque, mais assurée; sa pâleur extraordinaire et sa taciturnité trahissaient seules sa préoccupation. Le 22 mai vers le soir, ajoutait mon compagnon de route, je vis le premier consul s'arrêter quelques instants

sur le chemin, en vue du fort, puis reprendre au galop la route de Verrex. Il parlait à haute voix aux généraux qui l'accompagnaient, et paraissait moins sombre que les jours précédents: sa résolution était arrêtée.

« En effet, à la nuit, plusieurs compagnies de grenadiers et deux bataillons de la cinquante-sixième demi-brigade débouchèrent en silence des maisons de la ville basse. Ces braves arrivèrent tous ensemble jusqu'aux premières palissades du fort; mais l'ennemi était sur ses gardes, et, au moment où ils se disposaient à franchir ces retranchements, le feu roulant de la mousqueterie les accueille et les renverse. Un petit nombre pousse en avant et gagne les premières places d'armes; ils allaient y pénétrer, quand une grêle de balles, d'obus et de grenades, plusieurs volées de mitraille, et des masses de roches placées en trébuchet sur des pièces de bois, tombent à la fois sur eux, les couchent la plupart sur le carreau, et rejettent les survivants au fond du ravin, comme eût fait l'explosion d'un volcan.

« Peu de moments après, les débris des colonnes d'attaque rentraient confusément dans la ville. Des grenadiers rapportaient dans leurs bras le chef de brigade Dufour, officier d'une grande bravoure, qui venait d'être blessé mortellement en s'effor-

çant, avec le secours de quelques sapeurs, de briser le pont-levis du fort.

« L'attaque avait donc complétement échoué, et la situation des Français devenait d'heure en heure plus critique. On ne pouvait plus songer à enlever de vive force un point si bien défendu, et par la nature, et par la brave garnison qui l'occupait. Un siége dans les formes était impossible; il fallait donc ou tourner le fort ou rétrograder. Tourner le fort semblait impraticable; on aurait eu à franchir des montagnes dont les couches verticales paraissaient inaccessibles; le premier consul se résolut néanmoins à ce dernier parti. Un pâtre de l'Albaredo avait proposé de conduire quelques fantassins par un sentier qu'il avait coutume de gravir lorsqu'il menait ses chèvres sur la cime de cette montagne, qui s'élève d'une façon si abrupte au nord du fort de Bard. On promit une récompense à ce brave homme, qui partit accompagné d'ingénieurs instruits. Mais il arriva qu'au lieu d'un sentier ce fut un escalier qu'on trouva. Si les fantassins, qui venaient de traverser le Saint-Bernard, pouvaient escalader ces marches taillées dans le roc, il ne paraissait pas possible qu'un seul cheval parvînt à les gravir. Quand on apporta cette nouvelle au premier consul : — Qu'on fasse un sentier de cet escalier, dit-il avec calme. Et aussitôt il détacha quinze cents

pionniers et soldats, qui attaquèrent la montagne sous la direction de tous les ingénieurs de l'armée.

« On travailla tout le jour. Quand la forêt couvrait la montagne, on perçait la forêt; si des rochers barraient le chemin, on fendait les rochers, non pas avec le vinaigre, comme Annibal, mais avec la pioche et la poudre. La pente était-elle trop rapide, on taillait sur le roc en talus des gradins pour aider les chevaux. L'arête sur laquelle le chemin était tracé, devenue de plus en plus étroite, n'offrait-elle, entre les précipices qui la bordaient à droite et à gauche, que l'espace nécessaire pour le passage d'un homme et de son cheval, on élevait des barrières avec des arbres ou de petits murs en pierres sèches qui rendaient la chute impossible. Enfin, si des ravins creusés par les eaux ou de profondes excavations ouvertes dans les rochers interrompaient le passage, on abattait de grands arbres, et quelques heures suffisaient pour improviser un pont. Ces travaux n'étaient pas seulement d'une difficile exécution, ils présentaient bien des dangers; vers le tiers de la montée, les ouvriers se trouvaient à découvert, exposés au feu de l'ennemi sur l'espace d'un quart de lieue : plusieurs périrent, mais aucun ne déserta ce poste dangereux.

« Néanmoins, comme le feu de la place retardait les travaux, et qu'il était à craindre qu'il ne finît

par arrêter le défilé de l'armée, et surtout de sa cavalerie, le premier consul résolut d'y répondre. Des artilleurs, aidés par des grenadiers, portent à dos deux pièces de campagne à travers le col de la Coule, et, après trente heures de marche entre des rochers impraticables jusqu'alors, ils parviennent, avec d'incroyables fatigues, à les mettre en batterie dans une fente de rocher, à plus de quatre cents mètres d'élévation. Aussitôt établie, cette batterie, suspendue entre le ciel et la terre, ouvre son feu, à la grande stupéfaction des défenseurs du fort, au milieu desquels chaque coup porte. La fumée du canon se mêle à la vapeur des nuages; les Autrichiens tentent vainement de riposter à cette poignée d'artilleurs qui les découvrent en plein et qui les foudroient.

« Le premier consul avait fait placer en même temps une autre pièce de canon dans le clocher de l'église de la ville de Bard, dont les Français s'étaient emparés; cette pièce battait en brèche une des tours placées à l'entrée du château. Quand elle en eut démoli un des angles, une compagnie de grenadiers gravit le rocher au pas de course et s'en empara.

« Cette double diversion rendit le passage de l'armée plus facile. L'infanterie défila la première; les hommes marchaient un à un, prenant la précau-

tion, quand ils arrivaient à la partie du chemin exposée au feu du fort, de s'écarter à quelques pas les uns des autres. La cavalerie suivit l'infanterie, mais avec plus de difficulté; chaque soldat était obligé de tenir son cheval par la bride, le traînant quand la montée était trop roide, le retenant quand la descente était trop rapide. — J'en vis quelques-uns, réduits à se cramponner aux pointes des rochers pour ne pas être précipités avec leurs chevaux, me disait M. B...; j'en vis d'autres glisser sur le roc, rouler du côté de l'abîme l'espace de plusieurs toises: on les croyait perdus; mais, retenus par les aspérités du terrain, ils faisaient un effort, se relevaient et regagnaient leurs rangs : très-peu tombèrent dans les précipices.

« Une partie de l'armée avait franchi l'Albaredo, quand le premier consul, accompagné du général Berthier, gravit ce dangereux passage. Arrivé sur la crête, il observa attentivement les ouvrages du fort. Cette course, entreprise à la suite de plusieurs nuits sans sommeil, l'avait fatigué, et, comme il s'était assis près le sommet de la montagne, assistant au défilé de chacune des divisions de sa brave armée, il s'endormit de ce profond et singulier sommeil qu'il semblait avoir à sa disposition au milieu des crises les plus décisives de sa vie, sur l'Albaredo comme à la Moskowa.

« Cependant l'armée continuait à défiler; quand les soldats aperçurent leur général qui dormait, ils firent silence. Les plus avancés, posant le doigt sur la bouche, faisaient signe à leurs camarades qui suivaient de se taire comme eux, afin de ne pas réveiller leur général, que déjà ils appelaient leur père.

« L'infanterie et la cavalerie avaient passé; restait l'artillerie. Plusieurs tentatives avaient été faites, et, cette fois, la difficulté paraissait insurmontable. On n'avait plus les moyens qu'on avait préparés de longue main à Martigny, et qui avaient facilité le passage du mont Saint-Bernard; on ne pouvait non plus songer à démonter les pièces et à porter à bras un matériel si considérable. D'un autre côté, il était impossible de traîner les canons entre des rochers, où la plupart se fussent brisés et perdus; le temps d'ailleurs ne le permettait pas, le temps, plus précieux que jamais! En effet, l'avant-garde de l'armée qui venait de passer l'Albaredo se trouvait en présence des Autrichiens; l'ennemi commençait à escarmoucher vigoureusement, ses masses se groupaient à Saint-Martin pour disputer le passage, et, en attendant que toute l'armée fût réunie, il fallait du canon pour le tenir en respect. Mais le premier consul savait à quels hommes il avait affaire; il avait compté sur eux, et son parti était déjà pris.

« Il fait dételer les pièces. Les chevaux passeront par l'Albaredo comme le reste de l'armée; ses artilleurs et ses grenadiers les remplaceront et traîneront les canons par le grand chemin que commande le fort. A la nuit, ces braves s'attellent aux canons, dont ils ont eu soin auparavant d'envelopper les roues de paille et de foin, pour n'être trahis ni par le feu ni par le bruit. Puis, au signal de leur chef, la colonne se met en marche dans le plus profond silence, et s'engage, à une demi-portée de fusil du fort, sur le périlleux chemin.

« Ils venaient de déboucher de la ville depuis quelques minutes, quand les sentinelles ennemies les découvrent. Le fort ouvre aussitôt une épouvantable canonnade sur la ville et sur la route, qu'il couvre de mitraille et de boulets. Mais ces intrépides soldats ne songent même pas à reculer; le danger ne fait qu'aiguillonner leur ardeur. Ils s'élancent au pas de course à travers la pluie de fer, traînant toujours leurs pièces : avant le jour, toute l'artillerie avait rejoint l'armée.

« Le fort de Bard ne capitula que le 2 juin. Ce jour-là, celui dont il avait failli arrêter la marche faisait son entrée triomphale dans Milan, et l'armée qu'il commandait avait préludé, par les brillants combats de Chiusella et de Buffalore, à la mémorable victoire de Marengo. »

J'ai suivi le sentier de l'Albaredo, et j'ai passé par le même chemin que l'armée française. Avec le temps, l'escalier a remplacé le chemin, qui a repris sa rudesse primitive. Quand on est arrivé sur le sommet de la montagne et que l'œil plonge dans le ravin par lequel, pour me servir de l'énergique expression du grenadier Joseph Petit, l'armée française *dégringola* de l'autre côté de la montagne, on a peine à comprendre que la cavalerie ait pu descendre ces rampes à pic. On perdit quelques chevaux et quelques mulets; mais ces animaux, guidés par leur instinct, se cramponnant au sol rocailleux, évitaient ainsi de rouler dans le précipice.

Rien n'indique, sur le sommet de la montagne, la place où s'arrêta le premier consul, et où, tranquille enfin sur le sort de son armée, il s'endormit confiant dans son étoile. Je consultai un vieux pâtre qui conduisait quelques chèvres sur la cime de la montagne: peut-être était-ce celui qui autrefois avait indiqué au premier consul ce chemin de l'Albaredo, qui devait le conduire dans toutes les capitales du continent! Le brave homme ne connaissait même pas le nom du héros du mont Saint-Bernard et de Marengo; pour lui, Bonaparte, pour lui, Napoléon même, n'avaient pas existé. Sa cabane, son troupeau, c'était là tout son univers.

XIV

L'ALBAREDO

Pendant notre excursion sur les hauteurs de l'Albaredo, le pesant équipage qui nous conduisait à Ivrée s'était arrêté à l'auberge du village de Bard. Il nous attendait depuis longtemps par delà le fort, à l'entrée d'un petit ravin où nous devions le retrouver en redescendant de la montagne.

— Vous parliez tout à l'heure de *Napoleone*, me dit notre voiturin, qui, en venant au-devant de nous, avait saisi quelques mots de notre conversation; c'était un fameux homme. J'ai servi autrefois sous lui, dans la légion lombarde; j'avais vingt ans alors, et jouais de la baïonnette comme un autre. Quand Scherer se fut fait rosser à Vérone, et que les Français quittèrent l'Italie, on nous licencia, et

je retournai à Brescia, mon pays. Un an après, nous apprîmes que *Napoleone* avait repassé les monts. Nous autres Italiens, nous ne revenions pas de la surprise de voir le général Bonaparte en chair et en os. Les Tedesks étaient tout consternés; on leur avait raconté, ainsi qu'à nous, que le pauvre homme s'était noyé dans la mer Rouge, comme Pharaon, disaient les *abate*, et il était ma foi bien vivant. Il le leur fit voir.

D'autres convenaient bien que *Napoleone* était revenu, mais ils disaient qu'on l'avait fait ministre à Paris, et que les ministres ne se battaient pas; les pauvres gens croyaient cela, quand ce diable d'homme arriva je ne sais d'où ni comment, et leur montra qu'il se battait encore. Ah! ah!... je ris encore de la mine que faisaient toutes ces culottes bleues en s'en retournant, après Marengo. Ah! ah!... Demonio! quelles figures!...

Le drôle était en belle humeur, comme on voit; tout en nous attendant il n'avait pas perdu son temps, et il avait fait honneur à l'hospitalité de l'aubergiste en vidant un grand pot du vin épais que l'on récolte dans les environs, et que l'on ne manque pas d'appeler vin d'*Asti*, comme il est d'usage en Piémont pour toute espèce de vin, arrivât-il des antipodes.

La gaieté du malheureux allait toujours *crescendo*;

mais quand il eut aperçu le clocher de San-Martino derrière de gros noyers au fond du ravin, ce fut une frénésie de contentement. Son petit œil brillait comme un tison; ses bras faisaient le moulinet; il chantait, ou plutôt il criait à tue-tête; cette musique ne cessa que lorsque nous eûmes pris terre dans la grande cour de l'auberge de San-Martino.

Tandis que l'on apprêtait le souper, pour me remettre de l'étouffement et de la chaleur énorme dont j'avais tant souffert durant tout le jour, je me suis lancé dans les rues du bourg; et de là dans la campagne, me proposant de chercher d'abord un peu d'air, et d'examiner ensuite la physionomie du pays.

Que dirai-je de San-Martino? C'est un petit bourg assez semblable à tous ceux de la vallée d'Aoste, c'est-à-dire bien laid, bien sombre, et surtout bien sale. Il est bâti au pied de très-hautes montagnes, à une lieue du château de Bard.

Au moment où je sortais du bourg, le soleil se cachait derrière les montagnes, qu'il colorait des plus vives couleurs. Pour mieux jouir de ces tableaux variés que l'on entrevoyait à peine au fond de cette gorge resserrée, j'ai gravi sur les pentes escarpées de la montagne la plus voisine. Après avoir monté pendant plus d'une heure, je suis enfin arrivé sur une espèce de terrasse naturelle fort éle-

vée, et là, j'ai été bien récompensé de mes peines. Il est impossible, je crois, de rencontrer un site plus extraordinaire vu à une heure plus heureuse.

Une vallée profonde s'ouvrait devant moi, et au fond de cette vallée, on apercevait de hautes montagnes se profilant sur le ciel de la manière du monde la plus capricieuse. La lumière se répandait sur tout le paysage avec un admirable bonheur. Le fond de la vallée était noyé dans l'ombre vague du soir, et les derniers rayons du soleil, s'arrêtant sur l'extrême sommet de la haute chaîne de glaciers qui se dressait à l'horizon, l'illuminaient comme par enchantement.

Ces cimes font partie du mont Rose, qui, ce soir-là, justifiait bien son nom.

Peu à peu la lumière a quitté ces sommets neigeux, et se concentrant sur la pointe de glace qui les domine tous, elle l'a colorée du pourpre le plus vif. On eût dit un grand fer de lance rougi dressé vers le ciel. Puis la dent enflammée a pâli, et, se décolorant par degrés comme le métal au sortir de la fournaise, du rouge-blanc elle a passé au rouge-cerise, du rouge-cerise au violet, puis une teinte d'un lilas tendre a paru la revêtir, et enfin, au moment où je rentrais dans le bourg, ces cimes éteintes avaient pris la couleur brune et rouillée du métal refroidi.

La nuit arrivait : je retournai donc à mon auberge, où m'attendait un festin assez triste.

Je mangeai du bout des lèvres, en fermant les yeux et en me bouchant le nez; au troisième morceau j'étais rassasié; et laissant là l'abominable *vitello*, je pris la petite lampe romaine pendue à la muraille, et je montai dans la chambre que l'hôte m'avait indiquée.

L'ameublement était des plus modestes.

Un lit, dont une paillasse de maïs, un matelas en toit et deux draps bis faisaient tous les frais; une table cumulant le service des chaises, des armoires, des commodes, et même d'un meuble plus nécessaire dont il n'y avait pas de trace dans la chambre; voilà tout ce qui le composait.

— Hélas! ce fut la seule observation que je me permis, et que j'accompagnai, toutefois, d'un long soupir.

Je venais de mettre habit bas, de chausser mes pantoufles, et perçant l'atmosphère de mouches et de cousins qui bruissaient autour de moi, je m'avançais vers le lit, lorsque l'on frappa doucement à ma porte.

— Qui va là?

— Moi, *signore*, répondit naïvement une voix d'homme.

— Qui, vous?

— Un pauvre voyageur qui voudrait bien parler à votre seigneurie.

Puis, après un petit moment de silence :

— Par saint Jean, ouvrez-moi, ajouta d'un ton mielleux l'inconnu.

J'hésitais, ne sachant si je devais tirer à droite ou à gauche, vers la porte ou vers le lit, assez peu engageant du reste, quand la voix plus éclatante de mon voiturin se fit entendre au haut de l'escalier. Arrivé à ma porte, il me supplia bruyamment d'ouvrir, m'assurant qu'il s'agissait de la vie ou de la mort d'un homme.

J'ouvris !

Devant moi, et à un pas au plus de la porte entre-baillée, se tenait debout un homme de six pieds au moins, géant à la chevelure et aux énormes favoris noirs, aux traits rudes et féroces. Sa face rouge-garance, et large à peu près comme le tiers de la porte, reluisait dans l'ombre, illuminée par le flambeau que le voiturin tenait à la main, et éclairait la chambre entière de sa merveilleuse réverbération. Il s'appuyait sur un énorme bâton d'épine recourbé, et tournait rapidement ses gros yeux blancs tout marbrés de rouge et qui formaient une saillie d'un pouce au moins en dehors de la tête.

C'était l'homme à la voix douce.

Je reculai d'un pas, et je refermai ma porte aux trois quarts, ne laissant plus que l'ouverture nécessaire au jeu de mon rayon visuel.

Le géant s'inclina modestement jusqu'à terre.

— Excellentissime Français, me dit-il, il s'agit pour votre serviteur humilissime d'une affaire importantissime.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce? lui répondis-je, tout étourdi de ses *issime*.

Et je rouvris la porte à moitié.

— Voilà votre voiturin.

Et il me montra le cher homme immobile contre le mur.

— Eh bien?

— Il est prêt à partir.

— Comment, à partir sans moi?

— Non pas, *signore*, non pas; car vous serez assez humain pour partir tout à l'heure avec lui et avec moi.

— Comment donc? mais n'étions-nous pas convenus de partir demain au point du jour? Maintenant je meurs de sommeil, je vais dormir; bonsoir.

Et le pêne de la porte touchait déjà la serrure, quand le géant glissa son bras en entier dans l'ouverture.

L'obstacle n'était pas sans importance; et, maîtrisant à peine le premier mouvement d'impatience

causé par le *sans-gêne* de l'inconnu, je me disposais à l'attaquer de front et à repousser rudement mon homme, quand, reprenant de l'air du monde le plus soumis, et retirant insensiblement son bras :

— Sainte Vierge! sainte Vierge! s'écria-t-il, je suis un homme perdu!

Sa voix était réellement touchante, je rouvris la porte.

— Eh bien, voyons : de quoi s'agit-il donc? pourquoi voulez-vous partir maintenant.

— Ah! monsieur, je suis bien à plaindre; si vous saviez!

— Parlez, et je saurai.

— Ah! oui, je suis bien malheureux!

Et il frotta ses gros yeux rouges avec le dos de sa main noire et calléuse.

— Mais, encore une fois, de quoi s'agit-il? parlez.

— Ah! monsieur!...

— Voyons, dépêchez, ou je referme ma porte.

— Ah! monsieur!... j'ai perdu ma femme!...

Je reculai de trois pas, et la porte s'ouvrit en entier.

Le géant vit l'effet produit par ces dernières paroles; craignant qu'il ne vînt à s'affaiblir, et n'osant toutefois entrer dans la chambre, il glissa seulement la moitié de son large personnage dans l'an-

gle que formait la porte avec la muraille, du côté des gonds, se plaçant là absolument comme le caillou que jette la corneille dans la charnière de l'huître qui bâille, de manière que l'huître ne puisse se refermer. La précaution me déplut, et j'allais prendre mon homme au collet et le mettre dehors; mais le gros inconnu ne m'en laissa pas le temps, et se précipitant dans la chambre :

— Oh! oui, monsieur! ma femme est perdue! ma femme s'est enfuie, et cela pas plus tard que ce matin. Si je ne la retrouve pas, je suis un homme mort!

Me prenant en même temps par les mains, il me priait, me suppliait, mais de manière à ne me laisser ni la liberté d'agir, ni celle de parler, me conjurant de partir dans la soirée même pour Ivrée; et, cherchant mes bottes, il s'agenouillait et me les mettait; puis, valet de chambre assez brutal, il me passait rudement mon habit et il enfonçait mon chapeau sur ma tête; réunissant ensuite mes caisses, il en chargeait deux à la fois sur ses larges épaules et se dirigeait vers l'escalier, quand le voiturin, à qui sans doute une *bonne main* bien large avait été promise, et qui, dès l'instant qu'il avait vu la porte ouverte, n'avait plus douté du succès de la négociation, joignit ses supplications à celles du colosse et acheva de m'entraîner. C'était un véritable enlè-

vement; car, en arrivant dans la cour, je trouvai la voiture prête, les chevaux attelés, mes bagages chargés; et je me trouvai dans le malencontreux équipage sans avoir eu le temps de faire une seule réflexion.

Je me laissai tomber d'un air mécontent dans l'un des coins de la voiture, quand tout à coup je me sentis brusquement repoussé en avant par le coussin, qui poussa un cri terrible! C'était un pauvre curé, autre recrue de l'insatiable voiturin, qui s'était installé là sans façon pendant nos débats, et que je venais de réveiller en sursaut.

Un énorme chien qui appartenait à l'homme rouge, et que celui-ci avait préalablement enfermé dans la voiture (pensant avec raison que sa vue serait assez peu favorable au succès de ses projets), grognait dans un autre coin. J'étais pris au piége : je voulais reculer; mais l'inconnu ne m'en laissa pas le temps; montant sur mes talons, il tira la portière derrière lui, et les chevaux partirent, à tâtons sans doute, car la nuit était aussi noire que le fond d'une écritoire; pas une étoile ne brillait au ciel; et, pour me servir de l'expression du poëte, *la nuit avait fermé ses yeux.*

Nous voilà donc sur la route d'Ivrée, courant bravement après une femme.

— C'est donc aujourd'hui que vous l'*avez* per-

due, dis-je à mon compagnon de voyage, n'osant pas, par délicatesse, spécifier d'une manière plus précise l'objet de nos recherches.

— Hélas ! oui, monsieur, aujourd'hui même; elle est partie avec mon coquin d'apprenti; car voyez-vous, je suis forgeron de mon métier, comme le sont presque tous les gens de ce pays; oui, forgeron !

En prononçant ces mots, sa voix n'était plus si douce.

— Ah ! vraiment? Mais comment a-t-elle pu vous quitter? vous l'avez donc maltraitée?

— Maltraitée! jamais, monsieur, jamais! il n'y a pas d'homme plus doux que moi !

Et, dans l'ombre, je sentais le bâton qu'il tenait à la main s'agiter convulsivement contre ma jambe.

— Oui, plus doux, plus patient que moi !

Et, en achevant, l'épine noueuse retombait sur le plancher de la voiture comme le marteau sur l'enclume de notre forgeron.

Sa douceur et sa patience, dont ce bâton était peut-être l'emblème, me parurent au moins problématiques.

— Était-elle jolie? repris-je après un silence.

— Non, monsieur, laide.

— Était-elle jeune?

— Non, monsieur, vieille.

— Alors, elle était aimable?

— Non, monsieur, hargneuse, acariâtre, détestable!

— Et c'est après elle que vous courez à cette heure?

Il ne me répondit que par un soupir déchirant.

Ah! pour le coup, voilà une passion véritable, une passion d'autant plus sincère que le malheureux n'ignore pas les défauts de celle qui en est l'objet, me dis-je intérieurement. Ce diable d'homme, avec son enveloppe toute matérielle et son allure de taureau, ne m'eût jamais paru susceptible d'un sentiment aussi désintéressé.

Comme il poussait un nouveau soupir, craignant d'accroître son affliction par quelque question indiscrète, je me blottis dans mon coin; et, tout en rêvant à ces étranges mensonges que le physique fait souvent aux dépens du moral, je ne tardai pas à m'endormir profondément.

Tout à coup, je fus réveillé par une secousse terrible et par de grands cris. J'ouvris les yeux, et, autant que l'obscurité, toujours profonde, me permit de juger de ma position, il me sembla que, dans ce moment, elle était assez peu naturelle. En effet, je me trouvais étendu de tout mon long sur l'impériale cintrée de la voiture, dont, par forme de

revanche, les banquettes, dans ce moment, nous servaient de ciel.

En un mot, nous avions versé, et notre voiture, faisant le saut périlleux, s'était complétement retournée sens dessus dessous.

Craignant que nous ne fussions suspendus sur le bord de quelque précipice, et qu'un mouvement des chevaux n'y fît tomber la voiture, je m'élançai par l'un des carreaux brisés de la portière, dont l'ouverture se trouvait alors au niveau du sol. Quand je fus dehors et debout, je me tâtai : chacun de mes membres était bien à sa place. Je jetai ensuite un rapide coup d'œil autour de moi : la nuit était plus obscure que jamais, et des milliers de *lucioli*, sillonnant l'espace dans tous les sens, semblaient autant d'étincelles qui s'échappaient du sol, de l'air et du ciel.

Dans ce moment un tapage horrible, cris d'hommes, hurlements de chiens, bruit de banquettes et de vitres cassées, sortait de l'arrière de la voiture; et, à l'avant, les imprécations du voiturin se mêlaient aux jurements effroyables de trois ou quatre rouliers italiens, qui se renvoyaient, avec une louable énergie, les reproches de négligence, et qui, pour arranger les choses, finirent, comme d'habitude, par se traiter de *birbante*, de *pantalone* et de *galeotto*.

Notre colosse s'apprêtait à les mettre à la raison à l'aide de son bâton d'épine; mais ceux-ci, à la vue d'un aussi redoutable antagoniste, jugèrent plus prudent de quitter la place et de ranger sur les bords du chemin leur lourde voiture, cause de notre accident.

Personne n'était blessé, et nous nous mîmes en devoir de relever notre équipage. A chaque effort inutile, le pauvre forgeron répétait :

— Ah! que de temps perdu! nous ne la retrouverons jamais!

On rajustait une roue.

— Elle est maintenant à *Borgo-Franco!* s'écriait-il.

On serrait un écrou.

— Elle arrive à Ivrée!

On relevait un cheval.

— La voilà à Rondizzone!

On raccommodait un harnais.

— Elle part pour Turin; elle y sera avant nous! Hélas! hélas! je ne la retrouverai jamais!

Et moi de le plaindre, d'admirer un amour aussi vif, et malheureusement si mal récompensé.

Quand tout fut réparé, tant bien que mal, après une dernière salve de malédictions que l'on se renvoya en forme d'adieux, du chariot au voiturin, et

du voiturin au chariot, nous nous remîmes en route comme le jour commençait à poindre.

A quelques milles d'Ivrée, et à la sortie du défilé de *Monte-Stretto*, les Alpes s'écartent tout à coup, et l'on découvre une plaine immense qui n'a pour limites que l'Apennin et l'Adriatique. Les deux hautes montagnes qui terminent de ce côté la chaîne des Alpes, et entre lesquelles, à la sortie de la vallée d'Aoste, la route et la Doire se sont frayé un passage, s'appellent, l'une le mont Arnoun, l'autre la montagne de Saint-André. Un prêtre qui m'accompagnait m'assura que, du sommet de cette dernière montagne, quand le temps était serein, on découvrait à la fois Ivrée, Turin, Milan, Novarre, Alexandrie, Pavie, et une multitude de bourgades secondaires. J'ai cru mon compagnon sur parole. La promenade de deux mois que je venais de faire à travers les Alpes m'avait un peu dégoûté des ascensions, et d'ailleurs le mont Saint-André portait la tête beaucoup trop haut.

Tout à coup, au détour d'une colline toute composée de jolies roches d'un *granitello* noir et blanc, j'ai découvert la cité d'Ivrée. Couronnée d'une profusion de hautes tours rondes à grosse tête, cette ville ressemble à un grand jeu de quilles dressé dans la plaine; le donjon du vieux château, qui se dresse au milieu du groupe, semble la quille maîtresse.

A peu de distance de la ville, nous passâmes auprès de quelques débris de murailles qui, au dire de Millin, ne sont rien moins que les ruines des écuries des Gaulois *éporédiotes,* anciens habitants de ce pays. Ces Gaulois, ajoute-t-il, ont laissé leur nom à Ivrée, ce nom dérivant évidemment du mot celtique *eporediai*, qui, selon Pline, signifiait chez les Gaulois *dompteurs de chevaux.* Le Piémontais Denina, dans son tableau de la haute Italie, veut que ce mot soit tiré de la langue teutonique, dans laquelle *reiten* correspond au latin *equitare.* Laissons ces chercheurs d'étymologies se mettre d'accord, et quittons les écuries des Gaulois éporédiotes.

L'hôtel *della Caccia reale*, où nous nous sommes arrêtés, est une véritable auberge espagnole. Un lit et une chaise composent l'ameublement de ses chambres énormes. On doit se résigner à manger les éternelles fritures de *vitello*, si l'on ne veut mourir de faim, et la propreté, qui console de tout, y est absolument inconnue. Une malle oubliée en chemin, et au fond de laquelle se trouvait l'indispensable passe-port, m'a retenu trois grands jours dans cette misérable auberge. Je me suis consolé en pensant que, de cette façon, j'échappais à l'obligation de courir du matin au soir sur le pavé blanc de Turin par vingt-huit degrés de chaleur.

En descendant de voiture, mon forgeron me quitta pour fureter dans tous les coins de la ville, et je lui souhaitai bon succès dans ses recherches.

Je ne le revis pas de la soirée; quant à moi, je visitai la cathédrale dédiée à l'Assomption; c'est une église assez misérable, dans laquelle il n'y a pas un tableau qui mérite d'être regardé. Je n'en dirai pas autant du beau pont qu'Agilulphe, roi des Lombards, jeta sur la grande Doire il y a un millier d'années et plus. Cette arche unique présente encore une telle apparence de solidité et de conservation, qu'on la croirait entaillée d'une seule pièce dans les rochers qu'elle réunit. C'est un monument d'une grande audace, et qui sent l'antiquité.

Je dirigeai ensuite ma promenade du côté du *Castelazzo*. Ce vieil édifice ne présente plus que des monceaux de ruines que revêtent une profusion de plantes grasses, joubarbes, cactus, etc., et qu'habitent des myriades de lézards.

Enfin, ayant visité en détail les forts, qui servent aujourd'hui de prison politique, et dont je parlerai tout à l'heure plus au long, et fait une promenade dans la campagne, du côté de la maison de plaisance appelée la *Vigna Volsa*, à la nuit tombante je regagnai mon mauvais gîte.

A une centaine de pas de l'auberge, je me trouvai nez à nez avec mon forgeron, qui se promenait mé-

lancoliquement le long des rives de la grande Doire; il avait l'air plus sombre et plus abattu que jamais.

— Eh bien, lui dis-je avec quelque hésitation, eh bien, *l'avez*-vous retrouvée?

— Hélas! oui, monsieur!

— Comment! hélas? N'êtes-vous pas satisfait? Vous aviez de si vifs regrets, vous l'aimiez tant!

— Ah! monsieur, ne m'en parlez plus, c'est une... malheureuse!

Notez que moi, narrateur, je me sers du mot honnête.

— Quoi donc! ne voudrait-elle pas quitter son séducteur?

— Son séducteur l'a quittée dès hier soir.

— Refuserait-elle de revenir auprès de vous?

— Elle s'en garderait bien! Maintenant elle est douce comme un agneau.

Je compris ce qu'il voulait dire, à certain tressaillement du bâton qu'il tenait toujours.

— Alors, je n'y puis rien concevoir; vous désiriez tant la rejoindre!

— Ah! monsieur, je suis bien malheureux!

Et le pauvre homme sanglotait; et sa voix était plaintive, entre-coupée; j'étais vraiment touché.

— Ah! oui, monsieur, bien malheureux!... Ah! plaignez-moi!... Elle avait emporté deux cents flo-

rins, c'était tout mon avoir; et hier, en la plantant là, mon apprenti les lui a volés!

Je compris toute l'affaire : c'était après les deux cents florins qu'au risque de nous rompre le cou nous avions couru toute la nuit.

Je me mis à rire, et, voulant me venger de la mauvaise nuit qu'il m'avait fait passer :

— Ah! mon cher, lui dis-je, vous aviez tort de vous plaindre de votre apprenti; c'est vraiment un brave homme, puisqu'il vous a laissé votre femme.

— Ma femme! ma femme!... s'écria le forgeron avec une inexprimable verve de mauvaise humeur et en faisant la grimace la plus amusante; — ma femme! ah! monsieur, je m'en soucie autant qu'un Vénitien d'un cheval!

XV

IVRÉE — LE PIÉMONT

A Ivrée, je tiens encore aux montagnes par quelques petits chaînons. Si la chaleur est excessive, l'élasticité de l'air aide à la supporter, et certain vent tiède, au fond duquel je retrouve un peu de cette fraîcheur de montagnes si désirable l'été dans un pays de plaines, tempère agréablement les ardeurs du climat. Ce vent règne une grande partie de la journée; il ne tombe tout à fait qu'à l'heure de midi; mais, grâce à ma manière de vivre essentiellement pastorale, je suis alors abrité par quelque pan de roche tapissé de lierre, ou par un immense parasol de verdure dont les vignes du pays, qui courent d'un arbre à l'autre et s'entre-lacent sur ma tête, font tous les frais. J'ai, de plus, découvert à

une demi-lieue de la ville un charmant bassin caché entre de petites collines très-agrestes. A voir ses eaux d'un bleu si limpide, on dirait un morceau du ciel encadré dans la verdure. Ce petit lac n'a pas, je crois, de nom; du moins je ne lui en connais pas. Rien de plus solitaire que ses rives, rien de plus frais que les gazons qui les tapissent. Je passe de longues heures étendu au pied de beaux rochers qui pendent sur l'eau bleue. Parfois même je me glisse dans ces eaux transparentes comme le cristal, et, la tête abritée par l'ombre portée d'un bouquet de saules, je brave négligemment la chaleur du plein midi.

Ces ablutions sont délicieuses. Ma baignoire est tout à fait romantique, et l'eau de la tiédeur la plus engageante. J'y prenais goût, quand, le second jour, tandis qu'étendu sur l'herbe de la prairie que le joli bassin recouvrait quelque peu, la tête seule hors de l'eau, je me laissais aller à une vague rêverie, mon attention fut tout à coup attirée par un petit animal qui se mouvait à quelques pieds de mon visage, et qui avait un grand air de famille avec un serpent. Je restai immobile de surprise, un méchant dirait de peur, quand le reptile, qui avait environ deux pieds de long, déroulant ses anneaux de droite à gauche et de gauche à droite, tout en portant avec élégance sa petite tête à trois

pouces environ au-dessus du niveau de l'eau, vint bravement me regarder entre les deux yeux, poussa un petit sifflement, darda sa petite langue violette et fourchue, et, décrivant un demi-cercle, s'en retourna aussi tranquillement qu'il était venu.

Le méchant qui tout à l'heure a cru que j'avais peur doit penser que je n'avais pas vu sa retraite sans une certaine satisfaction. Il n'en est rien : je vis le départ de l'animal avec la même indifférence que son arrivée. Je savais à qui j'avais affaire : au cercle blanc et noir qui entourait le cou du nageur, j'avais reconnu la couleuvre à collier. Sa disparition ne fut pas de longue durée; soit que l'objet insolite qu'elle apercevait au-dessus de l'eau attirât sa curiosité, soit que quelques mouchês qui voltigeaient autour de ma tête sollicitassent son appétit, soit que ce fût là son lieu de promenade habituel, la couleuvre ne tarda pas à venir faire de nouvelles évolutions autour de moi. Elle fut bientôt suivie d'une seconde, puis d'une troisième, puis d'une dixième. Les unes paraissaient sortir du fond de l'eau, les autres, glissant entre les racines et les gazons qui bordaient les rives du bassin, se mettaient doucement à flot. Décidément la place que j'occupais semblait être le lieu de rendez-vous de toute cette famille ophidienne. Je m'amusai quelques instants à les voir gober les mouches qui passaient à leur

portée ou avaler les insectes qui flottaient à la surface de l'eau.

Cette couleuvre a des mouvements fort gracieux, et ses mœurs sont tout à fait inoffensives, la nature ne lui ayant donné ni dents ni crochets venimeux. Cependant, comme leur nombre augmentait et que le voisinage de tous ces corps écailleux a toujours quelque chose d'assez déplaisant, j'allongeai le bras et je frappai brusquement l'eau du bassin autour de moi. Ce mouvement et ce bruit effarouchèrent toute la famille des reptiles; chacun d'eux fit un plongeon, disparut sous les eaux du lac ou rentra dans son trou.

Depuis deux jours que j'ai quitté la montagne, et que je suis descendu dans ces plaines, j'éprouve une sensation singulière. Je cherche toujours quelque grand pan de verdure ou de rocher contre lequel mon œil puisse s'appuyer, et je suis étonné de voir se dérouler autour de moi un horizon à perte de vue. J'ai peine à m'accoutumer à l'espace et à la lumière, et, lorsque du sommet de la moindre éminence j'aperçois ces plans vaporeux qui se succèdent les uns aux autres, ces lignes bleues qui s'enfoncent et se perdent aux limites du paysage, il me semble que mon cerveau se dilate et que mon œil respire.

La physionomie de ce pays, si justement nommé

Piémont, du moins aux environs d'Ivrée, est belle, quoique un peu monotone. C'est une succession de plans bien verts, mais d'un vert *chaud*, qui vont se découpant nettement les uns sur les autres jusqu'à ce que la couche atmosphérique qui les sépare, rendue plus intense par l'éloignement, les adoucisse et les confonde. De distance en distance, le campanille d'une église, blanc comme l'ivoire, la façade dorée d'un grand couvent ou le toit rouge d'une maison rustique, brillent au milieu de cette verdure. Le campanille indique quelque village perdu dans les pampres, et le toit rouge, la maison d'un métayer. Je vois maintenant où nos décorateurs d'Opéra ont pris leurs guirlandes de feuillage : c'est dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Ce serait le cas de répéter ici ce singulier éloge que le citadin croit faire du paysage en disant : « C'est beau comme une décoration. »

Le chant des cigales est l'orchestre qui accompagne ces charmants décors. Chaque branche a son musicien, dont les cris sont incessants. D'abord ce bruit plaît; il donne en quelque sorte de la vie au paysage, assez solitaire et assez dépeuplé dans les journées d'excessive chaleur. A la longue il devient insupportable. L'oreille se fatigue de ces cris étourdissants et continuels, comme l'œil d'une lumière dont l'éclat est trop vif et trop soutenu.

Je prolongeais ces promenades, et je ne rentrais qu'à la nuit, au moment où les *lucioli* sortent de leurs gazons et se répandent dans l'air comme les flammèches de l'incendie. Un soir, comme j'arrivais au logis, mon hôte accourut à moi tout ému, me félicitant, me serrant presque dans ses bras, et me criant d'une voix de tonnerre que j'étais bien heureux d'avoir échappé au danger auquel je venais de m'exposer. Je ne comprenais rien à ces cris et à cette pantomime expressive; mais le bonhomme, prenant le ton du reproche :

— Ah! monsieur, me cria-t-il, ce matin on vous a vu seul dans la campagne, et la campagne est pleine de voleurs, d'assassins, et des personnages les plus *brigantissimes*.

Puis, sans me laisser placer une seule question, il me raconta, tout d'une haleine, une foule d'aventures sinistres dont les collines et la plaine d'Ivrée avaient été récemment le théâtre, et que je fus fort aise de n'apprendre qu'au retour.

Les heures du soir sont doublement longues pour le voyageur : je les passais au théâtre, car Ivrée a son théâtre; quelle petite ville d'Italie n'a pas le sien? On joue ici, d'ordinaire, quelque mélodrame bien chargé, *orribile e sorprendente*, comme ils disent. Les amateurs risquent même un opéra de Rossini, ou de Bellini, quand ils peuvent accrocher au

passage deux ou trois violons, une clarinette, un tambour, et deux acteurs qui chantent. Cette fois nous avons évité l'opéra, et il a fallu nous contenter du drame. Castruccio Castracani et Uguccione della Faggiuola faisaient les frais de la pièce principale; à cela on avait joint une mauvaise comédie larmoyante, fade copie du *Tableau parlant*.

Il y avait parmi les acteurs un gros homme, au teint huileux et verdâtre, au ventre proéminent : il remplissait les principaux rôles et ne manquait pas de verve. Dans le drame de *Castruccio Castracani*, grâce au costume héroïque dont il s'était affublé, sa laideur était supportable; mais, dans la comédie du *Tableau parlant*, quand notre gros homme est arrivé sur la scène en frac noir et en gilet blanc, en un mot, costumé de façon à rendre sa difformité plus apparente, j'ai eu peine à retenir un fou rire. C'était l'idéal du grotesque. Historien véridique, je dois néanmoins tout dire. Ces malheureux acteurs, hommes et femmes, étaient fagotés comme des singes, pleuraient, se démenaient et se tordaient comme des furieux; ils étaient gueux comme on ne saurait se le figurer, et sales à ne pas être pris avec des pincettes. Eh bien, malgré le dégoût qu'ils devaient inspirer, avec tant de raisons d'être honnis, ils ont fini par s'emparer des sympathies de leur auditoire. C'est que, sous toute cette affectation

apparente et cette misère trop réelle, on trouve encore un fond de naturel singulier qui vous subjugue et vous attache. Du moment que ces pauvres diables touchent les planches, les voilà qui sont possédés d'une furie de verve qui vous fait oublier leur laideur, leurs grimaces et leur gueuserie. On commence par se moquer de leur accoutrement, on se surprend ensuite à les écouter; à la longue, leur jeu attache, et finit presque par plaire. Oui, quand le rideau s'est baissé, j'aimais jusqu'à cet acteur au gros ventre, horrible *padre nobile* du *Tableau parlant*, qui m'avait paru si ridicule au début.

Je dois tout avouer : le lendemain, je suis retourné au théâtre, bravant une chaleur de trente degrés et une atmosphère chargée des émanations les plus singulières : je voulais revoir ces pauvres acteurs de génie. L'affiche était des plus engageantes; on devait jouer un drame héroïque et *sorprendentissime* qui avait pour titre le *Muet par amour*. La salle était comble.

Ce drame était extrait de vieilles chroniques piémontaises. L'acteur qui devait remplir le rôle du muet était, à ce que l'on m'assura, un sujet surprenant. Notre gros homme s'était chargé d'un rôle de docteur. Le roi de France, je ne sais quel roi, figurait dans ce drame; l'auteur lui donne le nom de Louis XII et le fait batailler contre les Anglais entre Paris et

Rouen, qu'à l'exemple de l'auteur de la chronique il confond sans doute avec Térouane. Ces combats, un tournoi et une grande scène d'exécution capitale, où la multitude joue un rôle, étaient exécutés par cinq acteurs et dix comparses, entre quatre morceaux de carton peint et six quinquets. Il y avait toutefois de l'intérêt, des situations et les éléments d'un drame dans ce bizarre imbroglio : l'auteur a lu Shakspeare, j'en suis certain. Je ne ferai pas l'analyse de cette pièce; j'aime mieux raconter la chronique.

C'était au temps des campagnes de Louis XII en Italie. Un des jeunes seigneurs français qui l'avaient suivi par delà les Alpes, Saint-Pierre, brave officier, d'un noble caractère et d'une haute naissance, devint passionnément amoureux d'une jeune Italienne qui s'appelait Caïa. Caïa habitait la ville de Turin. Parfaitement belle et à peine âgée de vingt ans, elle était déjà veuve. Caïa, mariée à l'âge de seize ans à un homme qu'elle aimait tendrement, avait vu ce sentiment, qu'elle croyait partagé, tourné en dérision par celui qui l'inspirait. Son coupable époux avait fait plus : il l'avait trahie et avait livré à une indigne rivale jusqu'aux épanchements secrets de l'âme naïve de son épouse. Un profond désespoir s'était emparé de Caïa; elle se consumait dans les larmes, et le chagrin n'eût

pas tardé à la conduire au tombeau, si son mari, frappé d'un coup mortel dans un combat, n'y fût descendu avant elle.

Par suite de cet événement, Caïa avait retrouvé, sinon le bonheur, du moins la paix de l'âme. Elle ne conservait de ses anciens sentiments qu'une extrême défiance dans la fidélité des hommes; elle ne croyait plus ni à la constance de leur caractère, ni surtout à leur discrétion. Trompée par le premier qu'elle eût aimé, elle regardait tous les autres comme devant être aussi légers et aussi perfides.

Caïa cependant n'avait pu rester tout à fait indifférente aux soins assidus du beau Saint-Pierre. Elle écoutait, mais en souriant, ses protestations sentimentales; elle accueillait ses serments par un mouvement de tête qui prouvait combien elle était incrédule; et, quand il se jetait à ses genoux, la suppliant de mettre fin à ses tourments et de lui accorder son amour et sa main, elle répondait en souriant qu'il ferait mieux de supplier la Vierge.

Saint-Pierre, désespéré de ne pouvoir toucher l'inhumaine, tomba dans un morne abattement. La vie lui devint à charge; il essaya de la perdre dans les combats; mais les lances de l'ennemi se brisaient sur ce cœur que perçait si facilement un regard de Caïa : il revenait bientôt à ses pieds plus glorieux, mais non moins passionné.

Quelle que fût son apparente froideur, Caïa avait l'âme tendre; elle fut touchée de tant d'amour.

Un jour que Saint-Pierre, prosterné à ses pieds, se laissait aller à ses supplications habituelles, elle rougit, se troubla et fut sur le point de lui laisser voir qu'elle partageait sa passion; mais, dans ce moment, la crainte de faire un indiscret et un ingrat en faisant un heureux se présenta plus vivement que jamais à son esprit; elle n'écouta plus que ses souvenirs et fit taire son cœur.

Cependant, quand Saint-Pierre eut achevé sa déclaration, Caïa, au lieu de lui répondre avec gaieté, ainsi qu'elle faisait d'habitude, prit la parole d'un air solennel, et, s'adressant au chevalier toujours à ses pieds :

— Vous promettez beaucoup, lui dit-elle; quel gage me donnerez-vous de la sincérité de vos paroles?

— Ordonnez, et vous serez obéie, lui répondit Saint-Pierre avec passion; oui, j'engage ma parole de chevalier de faire tout ce que vous me commanderez.

Caïa réfléchit un moment.

— Je veux croire que vous dites vrai; aussi, dès aujourd'hui, je vais commencer l'épreuve. Chevalier, mon cœur et ma main seront à vous dans trois ans si, pendant ces trois ans, vous me restez fidèle

et si, durant tout ce temps, vous vous engagez à ne pas rompre le silence.

Saint-Pierre courba la tête en signe de soumission : dès cet instant il était muet.

A Turin, on crût à une maladie, et on le plaignit d'un malheur dont Caïa avait seule le secret. Si jeune, si beau, si brave, et victime d'une si cruelle infirmité! Quand on interrogeait Saint-Pierre sur la cause de cette maladie subite, il évitait de répondre, même par signe, à ses amis. Il montrait une égale indifférence pour leurs consolations et pour leurs soins.

Bientôt son supplice devint atroce. Désespéré de n'avoir que le geste et le regard pour exprimer à Caïa tout l'amour qui le dévorait, bien des fois il sentit son courage défaillir, bien des fois sa bouche s'ouvrit, prête à laisser échapper une plainte ou une supplication. Il s'approchait de sa cruelle amante, décidé à tout dire et à tout oser; mais, se rappelant aussitôt la parole qu'il avait donnée, il restait calme et muet. Si d'ailleurs il avait trouvé Caïa insensible, tout n'eût-il pas été fini pour lui? Du moins il avait l'espoir. Il persistait donc, obéissant peut-être autant à sa vanité qu'à son amour.

Un jour arriva cependant où il sentit qu'une lutte plus longue était impossible : il fallait succomber ou quitter Caïa. S'il l'eût prévenue de son des-

sein, sans doute celle-ci l'eût retenu et l'eût délié de son serment; mais Saint-Pierre s'enfuit, lui laissant pour adieu ces seuls mots écrits : « Au revoir ! »

De retour dans sa patrie, sa mélancolie devint plus profonde. Toujours fidèle à son vœu, mais décidé à mourir, il se jeta dans ces guerres terribles qui avaient lieu entre l'Angleterre et la France. Dans une foule de rencontres, il fit preuve d'un indomptable courage, et, comme au milieu de la bataille il se contentait de se précipiter sur l'ennemi, la lance en avant ou l'épée au poing, entraînant ses compagnons par son exemple, sans crier comme les autres chevaliers : Montjoie et Saint-Denis ! il fut bientôt connu dans les deux armées sous le nom du *brave muet*.

Dans une furieuse bataille qui se livra aux environs de la ville de Rouen, le roi de France, payant bravement de sa personne, se trouva tout à coup entouré par un gros d'ennemis. Seul contre vingt, il leur tint courageusement tête; mais, quels que fussent ses prouesses et ses merveilleux coups d'épée, il allait succomber sous le nombre, quand Saint-Pierre, s'élançant sur ces audacieux, toujours muet, mais toujours terrible, abattit de quatre coups de sa hache d'armes quatre des plus vaillants ennemis, et mit les autres en fuite. Le roi, qu'il avait secouru si à propos, lui donna une chaude

accolade, lui jeta au cou une chaîne d'or massif qu'il portait ce jour-là, et le choisit pour commander les troupes d'élite de son armée.

Dans cette position éminente, la bravoure de Saint-Pierre brilla de plus d'éclat que jamais. Le roi de France, ayant conçu pour lui la plus vive amitié, ne se contenta pas de le combler d'honneurs et de partager avec lui ses trésors; il voulut, après lui avoir montré sa reconnaissance, lui prouver son affection. Des hérauts parcoururent le royaume, proclamant dans chacune des grandes villes qu'une magnifique récompense serait accordée à celui qui pourrait rendre la parole au courageux ami du roi : d'autres envoyés firent la même annonce dans chacune des capitales des États voisins.

Attirés par la récompense promise, les médecins affluèrent aussitôt des quatre coins de l'Europe. Le concours fut si nombreux, que Saint-Pierre, loin de guérir, eût été certainement en péril de mort s'il eût essayé des remèdes de chacun d'eux. Aussi le roi, voulant le sauver de ce nouveau danger, fit publier qu'il accorderait toujours la récompense promise à celui qui guérirait le muet, mais que tous ceux qui entreprendraient cette cure sans succès payeraient de leur vie leur ignorance et leur présomption.

Nos docteurs, comme on le pense bien, s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient venus; deux seulement persistèrent : le premier, parce qu'il était très-savant et qu'après avoir visité l'organe de la parole chez son malade il l'avait trouvé si parfaitement conformé, qu'il ne lui paraissait pas possible que Saint-Pierre ne parlât pas quand on lui aurait appris à parler en recommençant par les principes; le second, parce qu'il ne savait rien, et que par conséquent il ne doutait de rien.

Tous deux néanmoins firent d'inutiles efforts pour guérir Saint-Pierre : la science de l'un se trouva aussi insuffisante que la présomption de l'autre. Le délai qu'on leur avait accordé pour mener à bout leur entreprise allait expirer; ils n'avaient jamais douté de la réussite, et Saint-Pierre était resté muet. Il fallut enfin que les malheureux médecins avouassent leur impuissance; ils le firent en implorant leur grâce, car disaient-ils, s'ils n'avaient pas réussi, ce ne pouvait être la faute du médecin, mais la faute de la nature ou du malade. Les magistrats avaient reçu les ordres du roi; ils ne se payèrent pas de ces ridicules excuses, et firent jeter les médecins dans un cachot. Le jour de leur supplice était fixé, et on préparait l'échafaud, quand une jeune femme d'une rare beauté arriva à la cour de France et demanda à parler au roi.

Amenée en sa présence :

— J'ai découvert un remède infaillible et qui doit guérir votre brave ami, lui dit-elle; je ne vous demande qu'un court délai pour opérer cette cure merveilleuse. Dans trois jours doit avoir lieu le supplice des téméraires qui ont échoué dans l'exécution de l'entreprise que je vais tenter; dans trois jours j'aurai gagné la récompense promise ou je marcherai au supplice avec eux.

Lé roi, que la beauté, la confiance et l'air de noblesse de l'inconnue avaient touché, lui fit de paternelles représentations; mais celle-ci, l'interrompant :

— Je suis certaine du succès, lui dit-elle; laissez-moi faire, et avant peu votre ami parlera.

— Essayez donc, lui dit le roi, puisque telle est votre certitude; mais surtout réussissez, car, si votre tentative restait sans succès, vous n'auriez aucune grâce à attendre de moi après avoir abusé à ce point de ma confiance.

— Je ne demanderai aucune grâce, répondit résolûment l'étrangère.

Et elle se fit conduire auprès de Saint-Pierre. A la vue du chevalier, Caïa pensa s'évanouir; mais bientôt, reprenant courage, elle s'approcha de lui en rougissant.

— Me reconnaissez-vous? lui dit-elle d'une voix

émue. Parlez! parlez!... j'ai eu tort de croire un homme tel que vous capable d'indiscrétion et de légèreté. Parlez! je vous relève de ce serment que j'avais exigé de vous dans un moment de déraison. Oh! si vous saviez combien j'admire votre courage et votre grand caractère! Oh! parlez-moi, parlez-moi, je vous en conjure!

Saint-Pierre ne répondit à ces paroles caressantes que par un triste sourire.

Étonnée de ce silence, Caïa le supplie, mais en vain, de le rompre : elle lui prodigue les noms les plus tendres, elle joint d'innocentes caresses aux plus ardentes prières. Saint-Pierre répondait à ses soupirs par des soupirs, mais sa bouche ne s'ouvrait pas, et sa langue restait toujours liée. La belle Italienne, désolée de cet inexplicable silence, le quitta tout en larmes, le cœur plein de dépit et d'amour.

Le lendemain, Caïa revit son amant.

— Saint-Pierre, lui dit-elle, avez-vous pu douter à ce point de la bonne foi de celle qui vous aime plus que sa vie? Avez-vous pu croire que ces tentatives ne fussent qu'une nouvelle épreuve? Ah! détrompez-vous.

Puis, après un moment d'hésitation et de silence :

— Doutes-tu encore de ma sincérité? lui dit-elle avec chaleur. Tu ne me réponds pas, cruel? Eh

bien, ajouta-t-elle en rougissant, si tu doutes encore, prononce ces seuls mots : « Je t'aime ! » et, par la sainte madone, je jure de ne rien refuser à ton amour !

Cette séduisante promesse ébranla le courage du chevalier, car ses lèvres remuèrent et sa bouche fit un mouvement comme si elle allait s'ouvrir; mais, puisant dans son cœur une force surnaturelle et triomphant de ce premier mouvement de faiblesse, il repoussa doucement celle qui le suppliait avec tant d'abandon, et, s'il n'eut pas assez de force pour ne pas lui montrer qu'il l'aimait encore, il en eut assez du moins pour ne pas le lui dire. La belle Caïa, le trouvant sourd à une prière si tendrement exprimée, versa d'abondantes larmes, et, en le quittant, elle ne savait trop ce qui l'emportait dans son cœur, du désespoir, de la rage ou de l'amour.

Cependant le délai fatal allait expirer; encore un jour, et, si Saint-Pierre continuait à se taire, Caïa devait mourir. Sombre et désolée, aimant la vie parce qu'elle aimait, l'Italienne se décida à faire une dernière tentative. Elle va trouver son amant :

— M'aimes-tu? lui dit-elle en le voyant.

Saint-Pierre porta la main à son cœur et leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de son amour.

— Veux-tu ma mort?

Saint-Pierre fit un geste d'horreur.

— Eh bien, consens donc à parler; autrement, tu le sais, je dois mourir.

Saint-Pierre, toujours silencieux, laissa tomber sur elle des regards tendres et désolés.

— Cruel! lui dit Caïa avec passion, pourquoi me laisser lire tant d'amour dans tes regards et rester sourd à mes prières? Pourquoi feindre de m'aimer, si tu méprises mon amour, et si, fidèle à des serments insensés dont je t'ai délié, tu prononces, par ton silence, mon arrêt de mort? Mais non, tu ne m'aimes plus, je dois le croire, et mon plus grand désespoir n'est pas de perdre la vie, mais d'avoir perdu ton amour! Ah! s'il te faut une preuve du mien, si tu peux en douter encore, que tardes-tu davantage? Presse-moi sur ton cœur : je suis à toi!

Saint-Pierre la pressa amoureusement dans ses bras; mais, au milieu de ses transports les plus vifs, ses lèvres ne s'ouvrirent que pour donner cours à des soupirs; pas un mot, un seul mot d'amour, ne répondit aux expressions passionnées, aux douces et caressantes paroles de la malheureuse Caïa. Ce fatal silence épouvanta l'Italienne. Saint-Pierre ne pouvait plus douter de ses sentiments, et cependant il persistait à se taire. Sa langue, paralysée par un trop long silence, ne devait-elle donc

plus se délier? En faisant le muet, l'était-il devenu en effet? Il le fallait bien; autrement, se serait-il tu plus longtemps? Ne savait-il pas que ce jour même Caïa devait marcher au supplice? Il fallut se séparer; dans ce cruel moment, Caïa ne versa pas une seule larme, ne poussa pas un seul cri, ne fit plus entendre une plainte : elle tendit en silence les bras à son amant, et ce dernier baiser, dont peut-être elle attendait la vie, ce baiser fut muet, muet comme la mort.

Déjà l'échafaud est dressé; un peuple immense est rassemblé sur la place publique où l'exécution doit avoir lieu. Caïa doit être exécutée la première. Pâle comme une ombre, elle s'avance au milieu d'un funèbre cortége; elle monte d'un pas mal assuré sur l'échafaud; la hache est levée sur sa tête.

— Arrêtez! s'écrie d'une voix tonnante et à la grande stupéfaction de l'assemblée un chevalier placé près du roi, arrêtez! j'ai recouvré la parole!

Ce chevalier, c'était Saint-Pierre. Caïa l'entend, le voit, lui tend les bras et s'évanouit. La foule, qui tout à l'heure eût applaudi au supplice, applaudit à un dénoûment si heureux; elle s'empresse autour de la jeune fille, détache ses liens, l'enlève avec transport, et, dans le même instant, Caïa passe des bras du peuple dans les bras de son amant.

— Saint-Pierre, lui dit-elle en recouvrant le sen-

timent, je l'avoue, j'ai été coupable, je t'avais mal jugé; peut-être avais-je mérité la vengeance que tu as tirée d'un caprice insensé, et cependant je laisse à ton cœur à décider si elle n'a pas été plus cruelle encore que ma faute.

— Rends grâces au ciel de ce que mon cœur a été faible, lui répondit Saint-Pierre en étouffant un soupir; un autre eût peut-être laissé tomber la hache. Caïa, l'épreuve à laquelle tu m'avais condamné est une de ces offenses que l'amour seul peut pardonner.

L'amour pardonna. Saint-Pierre épousa Caïa, et leur union fut célébrée par les fêtes les plus brillantes et par un tournoi dans lequel le roi de France parut en personne. Quant aux deux docteurs, qui attendaient la mort dans leur cachot, dans le premier moment on les oublia, et, quand plus tard on les rendit à la liberté, tous deux réclamèrent la récompense promise : « Le muet n'a-t-il pas parlé? » disaient-ils. Tous deux sans doute croyaient l'avoir guéri.

A en croire les faiseurs d'*in-folio*, ce serait vers l'an de Rome 654 que, d'après l'avis des livres sibyllins, les Romains auraient fondé cette *Eporedia* ou *Ipporedia* qui, par delà les Alpes, a donné lieu à tant de discussions. Déjà maîtres de l'Italie et marchant à la conquête du monde, ils comptèrent sur les remparts de la nouvelle ville pour arrêter les

excursions de voisins turbulents qui habitaient la vallée d'Aoste. Non contents de leur fermer le chemin de l'Italie, les Romains songèrent bientôt à les soumettre. Nous avons vu que ce fut à Ipporedia que furent vendus les trente mille prisonniers débris de la grande tribu des Salasses. Quelque importante que fût cette fondation des Romains, à l'exception des murailles en ruines dont nous avons parlé, on ne trouve à Ivrée aucune trace de leur domination. Les Lombards, qui leur succédèrent, renversèrent sans doute les monuments qu'ils avaient élevés; leurs fondations furent détruites à leur tour par les Francs, qui leur succédèrent.

XVI

TURIN

Le pays qu'on traverse d'Ivrée à Turin présente une succession de plaines et de collines dont l'apparence stérile n'annonce guère le voisinage d'une grande ville. Le sol, d'une nature rocailleuse, se prête difficilement à l'irrigation; il diffère en cela des plaines de la Lombardie, si heureusement dominées par trois grands lacs. Ce n'est qu'aux environs de Turin, quand on atteint la vallée du Pô, que la campagne se couvre d'une riche végétation. Dans ce trajet, on traverse à l'aide de bacs, plusieurs grands affluents du Pô, l'Orca et la Stura, dont les eaux, grossies par la fonte des neiges alpestres, coulent à pleins bords.

L'entrée de Turin par la belle rue du Pô donne une

idée des plus favorables de la petite capitale de ce petit royaume italien qu'on appelle le Piémont. J'arrivai dans cette ville un dimanche; toutes les cloches des églises et des chapelles étaient en mouvement, et une foule de soldats en uniforme remplissaient les rues : on eût dit un grand couvent de moines armés. Au fond, c'est un peu cela : la cour a mis la dévotion à la mode. On est bien autrement *religieux* à Turin qu'à Rome, ville *cléricale* par excellence, mais peu bigote. Rome est en quelque sorte la grande fabrique, Turin consomme.

Turin, dans sa partie neuve, m'a rappelé, en petit, les nouveaux quartiers de Londres et d'Édimbourg. Même régularité dans les rues tirées au cordeau, même uniformité, même tristesse. La rue *Dora Grossa*, construite sur un sol légèrement incliné, a quelque ressemblance avec ces longs *streets* qui descendent la colline au nord d'Édimbourg. Seulement le pavé de Turin est exécrable et n'a de comparable que ces petits cailloux pointus dont le sol de Lyon est semé, sous prétexte de dallage, et qui martyrisent si cruellement le voyageur. La place *del Castello* et la place San-Carlo sont belles et spacieuses. La place de Carignan, quoique plus ornée, ne mérite pas la réputation qu'on a voulu lui faire, non plus que le théâtre, qui n'est remarquable que par sa grandeur. Le théâtre de la Scala, à

Milan, le théâtre neuf de Gênes, et celui de San-Carlo, à Naples, auxquels il a pu servir de modèle, le surpassent en magnificence et en commodité. Les palais de Turin ont quelque chose de bourgeois et sentent plutôt le duc que le roi; enfin le jardin public serait des plus ordinaires, n'était la magnifique vue que de ses terrasses ombragées on a sur la campagne, avec laquelle ses arbres semblent se marier.

La galerie royale de Turin, où l'on voit plusieurs beaux tableaux, mérite une description particulière[1]. J'en dirai autant des principaux établissements de la ville, à commencer par le magnifique musée égyptien. Cette collection, la plus complète de ce genre qui existe en Europe, et que la France eût dû acquérir, a été payée par le dernier roi à M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, quatre cent mille francs pris sur les fonds disponibles de l'Université. Elle comprend une foule d'objets curieux, dont beaucoup sont uniques. La collection des papyrus est sans égale et a acquis une grande valeur depuis les progrès que Champollion a fait faire à l'archéologie hiéroglyphique. Le colosse, en arénite dorée, d'Osymandias, roi des rois, est l'un des plus singuliers monuments que l'antiquité nous ait

[1] Nous avons donné cette description dans l'ouvrage que nous avons publié sous le titre de : *Études sur les beaux-arts*, t. II, p. 100.

laissé. Cette statue, haute de seize pieds, pèse neuf mille kilogrammes; elle est loin d'offrir la même perfection d'exécution et de forme que les statues d'Aménophis II, de Thontmosis II, et surtout de Ramsès VI (le fameux Sésostris), qui font partie de la même collection. Cette dernière figure, en basalte noir taché de blanc, est le chef-d'œuvre de la statuaire égyptienne. Ce prince est représenté assis sur son trône, en costume de guerre, et tenant à la main un sceptre en forme de crochet. Abstraction faite du mouvement, on croirait voir un des incomparables monuments de l'art étrusque ou des premières époques de l'art grec, tant la vérité et la pureté de la forme s'y allient à l'extrême délicatesse de l'exécution. Le buste et les extrémités sont surtout admirables.

On voit également dans les galeries de l'Université une précieuse collection de stèles, qui nous prouvent que dans ces temps très-reculés le même artiste ne se bornait pas à la culture d'un seul art. Les couleurs dont ces bas-reliefs, d'une exécution souvent très-délicate, sont revêtus, ont un éclat merveilleux. Les Égyptiens, habiles émailleurs, connaissaient l'usage des couleurs à base minérale; de là la conservation de ces éclatantes enluminures. La lumière, qui altère si rapidement les peintures recueillies à Herculanum et à Pompéia, ne

paraît pas avoir de prise sur ces monuments d'un art oublié; extraites depuis cinquante années de la profondeur des nécropoles, ces peintures n'ont pas éprouvé d'altération appréciable; solide autant qu'éclatante, la couleur paraît devoir braver bien des siècles. On reconnaît encore là des monuments égyptiens.

Parmi les manuscrits sur papyrus ou sur toile, fort nombreux et fort curieux, on remarque le rituel des funérailles, où se déroule, sur un papyrus de soixante pieds de long, l'interminable cérémonial des obsèques égyptiennes. La collection des terres cuites, des momies, des armes, des instruments d'agriculture et des objets mobiliers est également précieuse. Au nombre des objets de toilette se trouvent plusieurs de ces pantoufles égyptiennes qui portent sous la semelle la figure peinte du despote régnant : singulière et prudente manière de faire de l'opposition.

La situation littéraire est à peu près la même en Piémont que dans le reste de l'Italie. Elle est ce qu'elle doit être dans un pays de censure absolue. Turin a néanmoins ses petites passions classiques et son académie. On publie de volumineuses dissertations sur les manuscrits cophtes ou sur Osymandias, roi des rois. Les faits historiques dont le récit est autorisé doivent être antérieurs à la Révolution

française, et de plus étrangers à l'histoire de l'Italie au moyen âge, cette période étant, comme on sait, fortement entachée de républicanisme[1]. Le Piémont a toutefois la haute prétention d'avoir donné trois grands écrivains au dix-neuvième siècle : Alfieri, Botta et Alberto Nota. Passe pour Alfieri, dont la gloire est incontestable, mais que son génie indépendant et plein de fougue, expression d'une révolution qu'il a reniée, aurait de nos jours condamné à l'exil ou à la prison. Quant à Botta, son poëme de *Camille* peut rivaliser avec dix à douze poëmes épiques que la France a vu naître sous l'Empire; il est mort de la même mort, et dort dans le même oubli. Son *Histoire d'Italie*, de 1789 à 1814, est un livre de complaisance publié dans un but trop facile à saisir pour que, abstraction faite du mérite littéraire, le lecteur ne perde pas, dès les premiers chapitres, toute confiance, et l'auteur tout crédit. Ce n'est pas de cette façon que Guicciardini aurait dû être continué. Dans son *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis*, Botta aurait pu dire la vérité, mais il ne paraît pas suffisamment instruit; aussi cette histoire est-elle loin d'être complète. La

[1] Tout ceci a bien vieilli, les choses ont bien changé depuis 1848. Le Piémont, qui a pris part à la guerre d'Orient, et dont les produits, envoyés par deux cent trente trois exposants, occupaient, à l'Exposition universelle de 1855, un espace de sept cent cinquante mètres carrés, est aujourd'hui l'un des pays les plus avancés de l'Europe.

célébrité d'Alberto Nota, dont on a voulu faire un Molière, est plus contestable encore; c'est un comique du troisième ordre, inférieur à beaucoup de nos vaudevillistes; ses nombreuses pièces, où l'observation ne remplace pas l'absence de verve, sont du pire de tous les genres, du genre ennuyeux.

Turin, qui n'a que cent vingt mille habitants, a huit hôpitaux; ce qui donnerait à penser que la position de cette ville, située entre les Alpes et la grande vallée du Pô, n'offre pas les conditions sanitaires les plus favorables, ou bien que la charité y est très-active. J'ai remarqué, comme essentiellement convenable, cette inscription placée sur la porte des salles de l'hospice des incurables : *Silenzio e rispetto*. On a observé à Turin, et dans quelques communes situées au pied de la montagne, une singulière maladie, qui, au dire des médecins, n'aurait fait son apparition dans le pays que vers le milieu du dernier siècle : la pellagre. Cette affection se développe communément parmi les cultivateurs les plus misérables et les plus mal nourris. Le diagnostic est des plus obscurs, mais la pellagre n'a pas, ainsi qu'on l'avait prétendu, d'analogie avec l'éléphantiasis et la lèpre. C'est à la fois une affection de la moelle épinière, de l'estomac et de l'organe cutané. Les médecins attribuent le développement de la pellagre à l'usage de la polenta ou du

pain de maïs trop fermenté. Cette affreuse maladie, trop souvent mortelle, se manifeste au printemps et disparaît à l'automne. Elle n'est pas contagieuse.

J'ai fait à Turin mon métier de voyageur en conscience : églises, palais, galeries, j'ai tout visité. J'épargnerai néanmoins le lecteur, et je ne lui ferai pas tout voir. M... a bien voulu me servir de cicerone dans toutes ces courses. Décidément je crois aux atomes crochus; sans cela, comment expliquer cette sympathie si vive qui nous a mis en rapport depuis notre rencontre dans la vallée d'Aoste? C'est une amitié qui a pris naissance, qui s'est développée et fortifiée en quelques jours. Nous avons peine maintenant à nous passer l'un de l'autre, et cependant, dans deux jours, nous devrons nous serrer la main et nous quitter peut-être pour toujours. Il y a certainement encore de belles âmes dans ce pays, et comme l'a dit un de ses plus grands poëtes, *la plante homme* y naît saine et vigoureuse.

M... est ingénieur et des plus habiles. On aurait tort de désespérer d'un pays où l'on peut rencontrer chez un même homme un esprit aussi distingué, des facultés intellectuelles aussi développées, et un cœur aussi généreux. M... parle italien comme un Toscan, français comme vous et moi, entend l'anglais, le parle même assez facilement, lit cou-

ramment l'allemand, et comprend fort bien l'arabe. Il se joue avec les mathématiques, et a la réputation d'un excellent ingénieur. A vingt-cinq ans, il a déjà construit quatre ponts et achevé plusieurs routes. C'est sous sa direction que plusieurs chemins de montagne viennent d'être tracés dans la Savoie et de ce côté des Alpes, dans la vallée d'Aoste et aux environs de Cormayeur. M... se fait fort d'ouvrir dans ces montagnes des routes carrossables en quelques années, et à fort peu de frais; mais à cette époque, lorsqu'il s'agissait d'ouvrir un nouveau passage dans les Alpes, le gouvernement faisait volontiers la sourde oreille. Voyez le temps qu'on a mis à exécuter la route du petit Saint-Bernard, qui était en quelque sorte naturellement tracée : la route du mont Cénis suffisait. Quand on craint le voisin, on ne fait pas volontiers une brèche à son mur.

Je sais déjà bien des choses que connaît M..., et je n'ai pu découvrir encore ce qu'il ignore. Son cœur battait alors à l'unisson de bien des cœurs généreux, sous l'empire d'illusions peut-être. Je ne puis ni ne veux tout dire. Bien qu'aujourd'hui une partie de ses vœux soit réalisée, et qu'un tel homme ne puisse s'égarer follement et se compromettre. Je dois convenir que mon nouvel ami se livrait par instants à des rêves par trop magnifi-

ques, et qu'il ne se défendait pas suffisamment contre les utopies; cependant ce n'est pas un de ces hommes aux épanchements ou aux raisonnements desquels on puisse se contenter de répondre par un sourire poli.

XVII

MONCALIERI — VICTOR-AMÉDÉE

Les collines voisines de Turin sont couvertes de beaux jardins et de jolies *villa* où les riches Piémontais passent en villégiature une partie de l'année. De ces hauteurs, d'une élévation moyenne, on jouit d'admirables points de vue sur les Alpes, l'Apennin, et sur l'immeuse plaine de la Lombardie, qui présente de Turin à Venise une longueur de quatre-vingt-dix lieues. Sur l'une de ces collines, qui se dresse d'une façon pittoresque sur la rive gauche du Pô, se groupe une petite ville que couronne un édifice considérable : c'est la ville et le château de Moncalieri. Cette maison de plaisance des princes piémontais a plus d'analogie avec Wind-

sor ou Saint-Germain qu'avec Versailles ou Saint-Cloud. De ses terrasses l'œil embrasse une partie du cours du Pô et le vaste amphithéâtre des Alpes, dont la barrière d'argent ferme l'horizon vers le nord. Le château de Moncalieri a été le théâtre de plus d'un événement fameux dont l'ambition fut toujours le mobile. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis que le dernier de ces drames s'y dénoua d'une façon singulière, à la grande surprise de l'Europe politique, qu'occupaient, dans ce temps-là, des faits qu'on trouverait aujourd'hui d'un intérêt secondaire : je veux parler de l'abdication du roi Victor-Amédée et de ses folles tentatives pour ressaisir la couronne.

Ce prince, contemporain et allié du roi Louis XIV, qui lui fit épouser une de ses nièces, et qui plus tard lui fit demander sa fille aînée pour le duc de Bourgogne, son fils, était de l'école politique des Sforce et des Borgia : il ne recula jamais devant une perfidie utile. Il trahit à diverses reprises le grand roi, son parent et son allié, et se joignit à ses ennemis toutes les fois qu'il trouva quelque profit à le faire. Ce prince était brave, et dans l'occasion payait de sa personne. Catinat, qui commandait en Italie et qui avait aisément démêlé, sous cet allié apparent, un ennemi caché, disait de lui à Louis XIV : « Il combat pour nous en soldat et nous trahit comme

général. » Son habile déloyauté lui valut, lors de la paix définitive, dite de la *quadruple alliance*, la possession de la Sicile, qu'il changea plus tard contre la Sardaigne et pour le titre de roi, auquel sa famille aspirait depuis si longtemps.

Victor-Amédée, ayant fermé sa couronne ducale, traita le pape comme il avait traité Louis XIV; il s'empara sans façon des fiefs appartenant au saint Siége qui se trouvaient dans ses États. Il fit plus : il déclara qu'à l'avenir il ne serait plus promulgué de bulle du pape, dans son royaume, qu'il n'en eût autorisé la publication; enfin il interdit les donations aux églises et aux monastères, et il soumit les biens du clergé aux taxes ordinaires : c'était vers 1725, soixante-quatre ans avant la Révolution française, que Victor-Amédée publiait ce dernier édit. Benoît XIII, irrité d'innovations si monstrueuses, dépêcha sur-le-champ un de ses nonces porteur d'une bulle fulminante qu'il devait remettre au roi de Sardaigne en personne, avec injonction de la publier sans délai. Victor-Amédée accueillit l'envoyé du pape avec les témoignages du plus profond respect; il prit la bulle qu'il lui présentait, la porta à ses lèvres avec un dévot empressement, assura qu'il s'emploierait de toutes ses forces pour que ses sujets se conformassent à ces saintes injonctions, puis il la déposa, en présence du nonce, dans une

cassette dont il prit la clef : jamais depuis il ne fut question de cette bulle.

Non content de s'être moqué du pape et du roi de France, Victor-Amédée voulut jouer à la fois le roi d'Espagne et l'empereur. Ces deux princes avaient de sérieux démêlés à propos du duché de Parme. L'empereur offrit à Victor-Amédée trois cent mille philippes et le gouvernement du Milanais à perpétuité, s'il voulait armer en sa faveur huit mille fantassins et quatre mille chevaux. Le roi de Sardaigne s'empressa d'accepter des offres si avantageuses, reçut les trois cent mille philippes, et signa très-secrètement son traité avec l'empereur. Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne lui ayant promis de son côté les villes de Novare et de Pavie s'il voulait prendre parti pour lui, Victor-Amédée ne se fit pas scrupule de signer un nouveau traité secret avec ce prince, s'en remettant à son adresse pour tenir en suspens les deux puissances et pour éluder les conditions onéreuses et compromettantes des deux traités, tout en profitant des avantages qu'ils lui faisaient.

Victor-Amédée avait mené cette double intrigue avec tout le mystère possible. Néanmoins la cour de Vienne eut vent de sa perfidie, lui adressa de vifs reproches, et le somma de tenir ses promesses, sous peine d'encourir sa colère. Victor-Amédée es-

saya de se disculper, et ses protestations avaient presque convaincu le cabinet autrichien, quand ce prince apprit que l'Espagne négociait avec l'empereur et qu'un traité allait être signé entre ces deux puissances. Sa perfidie et sa cupidité ne pouvaient donc manquer d'être divulguées, et les deux souverains qu'il avait trompés voudraient sans doute tirer vengeance de sa déloyauté. Victor-Amédée sentit qu'il ne pourrait pas tenir tête à l'orage. Un coup d'éclat, un grand sacrifice, pouvait seul le sauver. Il prit son parti sur-le-champ, et se décida à abdiquer en faveur de son fils, Charles-Emmanuel III. On a toujours pensé que ce sacrifice ne fut qu'apparent, et qu'il avait été convenu, entre le roi et son fils, qu'une fois le danger passé Victor-Amédée reprendrait la couronne. Charles-Emmanuel, digne fils d'un tel père, n'accepta le pouvoir, que le vieux monarque résignait, que par soumission à ses ordres; il promit tout ce que son père voulut, et, devenu roi, il continua de lui obéir avec le même respect que lorsqu'il n'était que duc d'Aoste. Ce respect et cette soumission ne devaient pas toutefois aller jusqu'à se démettre de la royauté.

Les partisans de Charles-Emmanuel, alors âgé de trente et un ans, et que son père avait toujours traité très-durement, tout en l'initiant au métier

de roi, ont pour sa justification fait valoir de ces excellentes raisons que les courtisans trouvent toujours; la principale fut que la condition du vieux roi n'était plus la même, qu'il n'était plus libre. Ce prince venait, en effet, d'épouser la comtesse de Saint-Sébastien, dame d'honneur de la princesse de Piémont, alors âgée de quarante-cinq ans, et qui depuis longtemps était sa maîtresse. Celle-ci avait profité de l'isolement où s'était trouvé le roi après son abdication, et de l'ennui qu'une vie oisive causait à ce prince, dont l'âme avait été occupée pendant cinquante ans des plus grands intérêts, pour l'amener à ce mariage. La comtesse de Saint-Sébastien changea dès ce moment son titre contre celui de marquise de Spino.

Cette femme altière, dévorée d'ambition, avait arraché au roi son époux le secret de son abdication. Comme celui-ci fixait à une époque encore éloignée le moment où il se proposait de remonter sur le trône :

— Il n'y a pas un instant à perdre, lui dit la marquise; votre fils s'habitue insensiblement à tenir les rênes de l'État, il est entouré de conseillers dangereux; plus vous tarderez, plus il aura de peine à se démettre de la couronne.

Victor-Amédée se rendit aux instances de la marquise, quitta sa résidence de Chambéry, et vint s'é-

tablir dans le château de Moncalieri, aux portes de Turin.

Le jour de son arrivée, il reçut la visite du roi son fils, de ses ministres et de tous les grands corps de l'État. A leur empressement et à la chaleur de leurs protestations, il put croire qu'ils le reconnaissaient tous encore pour leur roi. Charles-Emmanuel, accompagné de la reine sa femme, porta son apparente déférence jusqu'à rendre ce jour même sa visite à la marquise de Spino.

Le lendemain, le vieux roi eut une longue entrevue avec le prince son fils, dans laquelle il s'efforça de pénétrer ses intentions. Dans le cours de la conversation, Victor-Amédée ayant parlé de la triste nécessité où il se trouverait peut-être un jour de reprendre le fardeau des affaires, Charles-Emmanuel, tout en protestant de sa soumission absolue à la volonté paternelle, ne parut pas comprendre qu'il pût être question de résigner le pouvoir royal. Victor-Amédée jugea, dès ce moment, qu'il ne pouvait plus compter sur une renonciation volontaire de la part de son fils, et se décida à employer l'adresse, la force même, s'il le fallait, pour reprendre ce qu'il appelait son bien. Il manda successivement à Moncalieri les ministres de son fils, les personnages influents de la cour, le gouverneur des forts, le grand maître de l'artillerie, l'arche-

vêque de Turin. Il sonda les dispositions de chacun d'eux, et, comme la plupart lui parurent non moins dévoués qu'au temps où il était roi, il se décida à agir.

L'homme le plus influent de la cour du nouveau roi était un certain marquis del Borgo, créature de Victor-Amédée, son ami, et que ce prince avait placé auprès de son fils comme secrétaire d'État, comptant bien se servir de lui dans l'occasion. Le 29 septembre 1731, Victor-Amédée invita le marquis à se rendre à la résidence de Moncalieri, l'accueillit avec l'empressement le plus affectueux, et comme del Borgo allait se retirer sans qu'il lui eût parlé de son projet, il le retint à souper, sous prétexte de distraire la marquise qui se plaignait d'un violent mal de tête. Del Borgo accepta et se montra aimable et joyeux convive. Au dessert, la scène changea; le prince congédia tous ses domestiques, et, resté seul avec del Borgo et la marquise, il s'adressa à ce ministre, lui rappela tous les travaux de son règne, les difficultés qu'il avait dû vaincre pour fonder la nouvelle monarchie sarde; son fils régnait, mais lui seul était encore le véritable souverain : chacun devait se le rappeler, et surtout ceux qui tenaient de lui leurs honneurs et leurs charges. Del Borgo protesta de son dévouement, de son zèle; la reconnaissance pour les bienfaits qu'il

avait reçus de Sa Majesté devait être éternelle. Le roi, peu satisfait de ces vagues assurances, commença à montrer de l'impatience, et, prenant ce ton d'autorité qui lui était habituel :

— Je n'ai jamais douté de votre reconnaissance et de votre dévouement, lui dit-il; aussi aujourd'hui vais-je en exiger une preuve.

Rappelant alors les motifs de son abdication :

— Cet acte n'a jamais pu être considéré comme sérieux, ajouta-t-il; à la veille des révolutions qui menacent l'Italie, dois-je laisser le maniement des affaires à un jeune homme, dévoué sans doute au bien de l'État, mais inexpérimenté? La nécessité m'oblige à ressaisir la couronne, et je dois m'y soumettre. Je sais que vous êtes dépositaire de l'acte d'abdication; je vous ordonne de me le remettre; demain, vous ferez connaître à mon fils ma suprême volonté, car dès demain je suis décidé à régner.

On se figure aisément la stupéfaction et l'embarras de del Borgo à la suite d'une telle confidence. Connaissant l'humeur farouche et emportée, la volonté de fer du prince qui lui parlait, n'osant lui refuser ce qu'il lui demandait, et craignant, s'il le lui promettait, de se rendre coupable du crime de haute trahison, il crut se tirer d'affaire au moyen de la dissimulation. Il s'estimerait heureux, assura-t-il, d'obéir aux ordres de son prince, mais il ne pouvait

remettre à Victor-Amédée l'acte qu'il lui demandait; il l'avait, dit-il, déposé entre les mains du roi lui-même.

— Que parlez-vous du roi? s'écrie Victor-Amédée; il n'y a qu'un roi ici : c'est moi!

Et, se laissant aller à un de ces accès de violence qui lui étaient habituels, il va jusqu'à menacer de sa canne le marquis del Borgo s'il ne lui remet pas sur-le-champ l'acte d'abdication dont il sait qu'il est le dépositaire.

— Sortez, et ne reparaissez qu'avec cet acte, ajouta-t-il avec colère, sinon je saurai vous châtier comme vous le méritez.

Del Borgo, charmé de trouver un moyen de se tirer d'affaire et de sauver sa vie, qu'il ne croyait plus en sûreté auprès de ce furieux, protesta de nouveau de son dévouement, et promit tout ce que le prince exigeait. Aussitôt qu'il fut sorti de l'appartement du vieux roi, il sauta sur le premier cheval qu'il rencontra, et s'éloigna au galop du château de Moncalieri.

Del Borgo avait eu grandement raison de faire diligence, car il était à peine sorti, que Victor-Amédée, se repentant de la confidence qu'il venait de faire à ce ministre rusé et qu'il venait d'offenser, et n'ayant d'ailleurs pas grande confiance dans des promesses arrachées par la terreur, fit courir après

lui. Il était trop tard, on ne put le rejoindre.

Le prince, dont l'âge avait affaibli les facultés, ne se contint plus et se laissa aller à une scène de violence et de désespoir à laquelle la fatigue seule mit fin. Se tournant alors vers la marquise, qui s'efforçait de le calmer :

— Conseillez-moi, lui dit-il; vous seule êtes habile, vous seule êtes maîtresse de vous-même : que faire pour réparer mon imprudence?

Celle-ci, craignant d'irriter son époux, qui, dès le commencement de sa conversation avec del Borgo, semblait en proie au plus violent emportement, et dont la raison ne dirigeait plus la conduite, n'osait ouvrir un avis et gardait le silence.

— C'est bien, s'écrie le malheureux prince, je vois ce que j'ai à faire; puisque chacun m'abandonne, je ne dois compter que sur moi-même.

Il était alors minuit. Il se lève d'un air résolu et ordonne à la marquise de faire sur-le-champ seller un cheval. Celle-ci, effrayée, ne savait que résoudre; le vieux prince ayant répété son injonction d'une voix impérieuse, elle obéit et transmit à un page l'ordre qu'elle venait de recevoir. Le cheval étant prêt, Victor-Amédée sortit du palais suivi d'un seul cavalier et se dirigea en toute hâte vers la citadelle de Turin. Arrivé à la porte de secours, il se fait reconnaître par les sentinelles et com-

mande à l'une d'elles de faire savoir au baron de Saint-Rémy, le gouverneur, que le roi Victor-Amédée l'attend à la porte de la citadelle, et qu'il ait à s'y rendre sur-le-champ. Saint-Rémy, croyant qu'on l'abuse, se lève avec humeur et se rend à la porte de secours, où en effet il reconnaît le roi.

— Que vient faire Sa Majesté à une pareille heure, lui dit-il avec étonnement, et que puis-je faire pour son service?

— Je vous ordonne de m'ouvrir sur-le-champ les portes de la citadelle, vous saurez ensuite ce que je veux de vous.

— Avez-vous un ordre du roi? répond Saint-Rémy avec fermeté.

— Ne suis-je pas le roi? s'écria Victor-Amédée avec colère.

— Je ne reconnais pour mon roi que Charles-Emmanuel, votre fils; obéir à tout autre serait manquer à mon devoir, je ne puis donc vous ouvrir.

Là-dessus, Saint-Rémy salue respectueusement le vieux roi, ferme la porte et se retire.

Victor-Amédée se voit donc contraint de retourner à Moncalieri le cœur plein de honte et de rage. La marquise l'attendait avec la plus vive anxiété. Le prince se jeta en rentrant sur un canapé, où il passa plus d'une heure sans que la marquise pût

lui arracher un seul mot; ce ne fut qu'à grand'peine qu'elle le décida à se mettre au lit.

Que faisait de son côté le marquis del Borgo pendant cette même nuit? De retour à Turin, il s'était rendu au palais de Charles-Emmanuel. Sur un mot d'avis, celui-ci s'était levé et avait fait venir son ministre, qui lui rendit compte de la scène qui venait de se passer à Moncalieri entre son père et lui. Charles-Emmanuel, après avoir attentivement écouté del Borgo, lui répondit d'un air de parfaite contrition que, s'il avait accepté la couronne, ce n'était que du consentement de son père et de son peuple; que, son père lui retirant son consentement, il était disposé à y renoncer, mais qu'il ne pouvait le faire sans consulter ses sujets, que représentait son conseil d'État. Là-dessus, il ordonna à del Borgo de faire assembler à l'instant même le conseil, et de garder le silence sur ce qui venait de se passer.

Une heure après, le conseil, composé des ministres, de l'archevêque de Turin, des présidents du sénat et des grands officiers de la couronne, était réuni au palais. Charles-Emmanuel s'y présenta, exposa avec résignation quelles étaient les nouvelles intentions de son père. Il termina en ajoutant qu'il était prêt à se soumettre à ses volontés si tel était l'avis de son conseil.

Une assemblée de dignitaires de l'État que l'on consulte en pareille circonstance a sa réponse toute dictée. Charles-Emmanuel était roi et devait rester roi; il ne pouvait se démettre de sa couronne sans manquer aux engagements qu'il avait contractés vis-à-vis de ses sujets. L'archevêque de Turin, ennemi personnel du vieux roi, insinua charitablement que le prince n'était pas libre, qu'il était sous le joug d'une personne ambitieuse qui sans doute lui avait dicté sa conduite, et que cette personne n'était autre que la marquise de Spino.

Le conseil étant d'accord, on délibérait sur le parti à prendre pour concilier ce que l'on appelait les intérêts de l'État avec le respect dû au père du roi, quand un officier, envoyé par le baron de Saint-Rémy, se présenta au palais et rendit compte de la tentative que venait de faire Victor-Amédée auprès du gouverneur de la citadelle. Il n'y avait plus à balancer; le conseil décida, séance tenante, qu'on s'assurerait de la personne du roi Victor-Amédée, de celle de la marquise de Spino et de leurs complices, le salut de l'État légitimant ce que cette mesure pouvait avoir de rigoureux. On blâma néanmoins, et avec raison, le roi Charles-Emmanuel de n'avoir pas tenté quelque démarche directe vis-à-vis de son père avant de recourir à ces pénibles extrémités; cette démarche n'était possible que dans

le cas où Charles-Emmanuel n'eût pas pris d'engagements lors de son arrivée au trône; s'il évita son père, s'il ne craignit pas de passer pour un fils dénaturé, ce n'est pas à sa grande timidité, mais plutôt à la crainte de s'exposer aux reproches qu'il méritait, qu'il faut attribuer cette détermination.

Vingt officiers, choisis parmi les plus dévoués au roi Charles-Emmanuel, et un escadron de dragons de sa garde furent chargés d'opérer sur-le-champ l'arrestation du roi Victor-Amédée et de la marquise son épouse. Ils arrivèrent au château de Moncalieri vers les trois heures du matin. L'affaire, comme on voit, avait été conduite avec vigueur. Victor-Amédée, qui avait entendu le bruit des chevaux, s'était barricadé dans sa chambre à coucher. Des soldats, les uns armés de baïonnettes, les autres portant des flambeaux, traversent les appartements du château et se présentent à la porte de la chambre du roi. Sur son refus de l'ouvrir, ils l'enfoncent à coups de hache et se précipitent dans la chambre, qui se remplit de gens armés. Victor-Amédée était couché avec la marquise de Spino. Un officier supérieur s'approcha du lit et lui signifia l'ordre de son fils. Victor-Amédée ne daigna pas lui répondre; mais, s'adressant aux soldats :

— Que venez-vous faire? leur dit-il; avez-vous

oublié le sang que j'ai versé pour le service de l'État en combattant à votre tête?

Les soldats hésitaient: des officiers, plus dévoués, se saisissent du prince et veulent le tirer du lit. celui-ci s'attache au cou de sa femme et la tient étroitement embrassée. Alors des soldats saisissent également la marquise, l'arrachent des bras de son époux et l'entraînent dans une chambre voisine, la chemise en lambeaux et dans un état de nudité presque complet. Victor-Amédée, resté seul, ne résista plus. Il se laissa habiller comme un enfant et porter dans une voiture qu'on tenait prête. Comme il passait devant la garde d'honneur qu'on lui avait donnée l'avant-veille, et qui était composée de soldats du régiment de la couronne :

— Vous avez bien fait votre devoir! leur dit-il.

Quand il fut placé dans la voiture qu'entouraient les dragons, leur colonel voulut y monter avec lui. Ce colonel était un soldat parvenu. Victor-Amédée le repoussa avec indignation.

— Sachez, lui dit-il, que, dans quelque abaissement que soit tombé votre roi, vous n'êtes pas digne de vous asseoir à côté de lui.

On le conduisit dans le château de Rivoli, dont les fenêtres avaient été garnies de barreaux de fer. La marquise de Spino fut conduite, de son côté, dans la forteresse de Céva, où l'on n'enfer-

mait d'ordinaire que des femmes de mauvaise vie.

Le vieux roi, séparé de sa femme, s'abandonna au désespoir le plus affreux. Il ne sortait d'un morne abattement que pour se livrer à des actes d'une démence furieuse, frappant ceux qui l'approchaient, brisant ses meubles et tous les objets qui lui tombaient sous la main. Il alla même jusqu'à attenter à ses jours, de sorte qu'on fut obligé de lui rendre la marquise, à qui l'on fit jurer auparavant de ne pas faire connaître au prince qu'elle eût été détenue dans le fort de Céva, la menaçant de mort en cas d'indiscrétion; puis on transféra de nouveau Victor-Amédée dans le château de Moncalieri, où il ne vécut que quelques mois, entouré d'espions et gardé à vue. Au moment de mourir, il demanda à voir son fils; ses conseillers eurent assez d'empire sur les volontés de ce prince pour empêcher une entrevue dont ils redoutaient les suites. Victor-Amédée mourut le 30 octobre 1732, âgé de soixante-quatre ans, dans le château de Moncalieri, délaissé par ses amis et maudissant son fils.

XVIII

DE TURIN A NOVARE

Quatre heures venaient de sonner aux cent dix églises de Turin, et les premiers rayons du soleil levant illuminaient la bizarre étoile de la coupole de Saint-Jean-Baptiste, lorsque j'arrivai dans la grande cour des messageries Bonafoux. Notre lourd équipage était prêt, et le postillon enfourchait son cheval gris de fer : je n'eus que le temps de me précipiter dans le coupé de la diligence. Un gros conducteur, coiffé d'une peau d'ours entière, et que je reconnus pour Français aux interjections énergiques dont il entremêlait, dans son impatience, son italien du Piémont, ferma brusquement la portière derrière moi; le postillon fit claquer son fouet, et nous partîmes.

Un aimable voyageur a dit qu'il avait pour habitude d'être toujours en retard, étant sûr de cette façon de ne jamais attendre. Je suis tout à fait de son avis. Que je m'éloigne à regret ou que j'aie hâte de m'enfuir, je ne veux pas avoir le temps de me reconnaître, et je trouve mortelles les minutes qui précèdent un départ. Aujourd'hui j'étais satisfait. Déjà nous avions franchi les portes de Turin et nous cheminions sur la route de Verceil, qu'à peine savais-je comment j'étais parti. Quand ce premier moment d'étourdissement fut passé, je jetai un regard autour de moi, et je vis que je n'étais pas seul. Dans l'autre coin du coupé, sous un manteau à grands carreaux verts et noirs surmonté d'un voile qui enveloppait hermétiquement un petite capote de paille d'Italie, je distinguai des formes humaines, ou plutôt l'apparence de formes féminines : j'avais une compagne de voyage.

Avouerai-je qu'aussitôt je relevai machinalement de la main droite les plis de ma cravate, tandis que de la main gauche je lissai ma chevelure, que la précipitation du départ avait pu mettre en désordre? Ce mouvement d'involontaire coquetterie fut tout à fait fugitif; il fit place à la curiosité. Quelle pouvait être cette femme qui voyageait ainsi seule?

Appuyée contre le panneau de la voiture, placé

à ma droite, la tête à demi tournée du côté de la portière, elle restait immobile et paraissait dormir. Dormait-elle réellement? je ne le pensai pas. Était-elle jeune? je le présumais. Était-elle jolie? je souhaitais qu'elle le fût; mais le mystère, ou plutôt le manteau qui l'enveloppait ne permettait à aucun regard de résoudre d'une manière satisfaisante ces intéressantes questions. Ce manteau trahissait une origine ultramontaine, et par sa forme, et par sa couleur. Si l'inconnue n'était pas Italienne, quel était donc son pays? Était-elle Française? venait-elle de la Suisse ou de la Savoie? où allait-elle? Ces questions toutefois n'étaient que secondaires, et, dans cet interrogatoire mental, je revenais toujours à ces deux points principaux, qui, décidés affirmativement, pouvaient seuls donner de l'intérêt à tout le reste : est-elle jeune? est-elle jolie?

De Turin à Settimo, je fis tout pour le savoir. Tantôt je baissais brusquement une glace pour réveiller la dormeuse si son sommeil n'était pas simulé; mais sa parfaite immobilité eut bientôt levé tous mes doutes : elle ne dormait pas. Je me penchai alors par la glace ouverte, comme pour mieux examiner le pays, mais en réalité pour déplacer mon point de vue trop oblique. Toutes ces tentatives étaient vaines, le sanctuaire où l'inconnue se

renfermait restait impénétrable. On ne se réveillait pas, on ne faisait pas le moindre mouvement, et mon regard ne pouvait pénétrer au delà du manteau et de la capote : une tortue est moins bien cachée sous sa carapace à carreaux d'écaille que ne l'était l'inconnue sous son manteau. L'impatience cependant commençait à me gagner, quand tout à coup le fouet du postillon fit silence; le bruit et le mouvement de la voiture cessèrent : nous étions arrêtés au milieu de la grande rue de Settimo.

Ces lourdes voitures ne s'arrêtent pas si brusquement sans qu'il en résulte quelque violente secousse. Cette fois, le temps d'arrêt fut si prompt, que ma mystérieuse compagne, obéissant malgré elle à l'impulsion donnée, fut arrachée de sa place et rudement lancée en avant. Je me précipitai pour la retenir ou la relever, mais déjà elle s'était replacée dans son coin tout d'une pièce. Bien plus, le désordre causé par ce subit déplacement n'avait pas fait à son enveloppe une brèche assez large pour donner passage à un regard. Seulement, une jolie boucle de cheveux s'était échappée de dessous la capote, et, se glissant entre le voile et le manteau, s'était gracieusement déroulée sur son épaule. Ces cheveux étaient d'un blond magnifique; une femme de la première jeunesse pouvait seule les avoir de cette beauté, et les Anglaises portent d'or-

dinaire les boucles de cette longueur : ma compagne était donc jeune et Anglaise.

Telles étaient mes conjectures, et peut-être eût-il fallu attendre longtemps encore pour savoir si elles étaient fondées si un hasard heureux ne fût venu à mon aide.

Jusqu'alors nous avions marché vers le nord, ayant le soleil de côté; mais, en approchant de Chivasso, la route fait un coude et tourne à l'est. Le ciel était d'une admirable pureté; le soleil montait lentement sur l'horizon, et ses rayons, qui jusqu'alors avaient glissé obliquement sur les glaces du coupé, tombèrent à plomb sur nous et nous accablèrent sous leur pluie de feu. On pense bien qu'en pareille circonstance un manteau devenait superflu; aussi, après quelques mouvements lents et gracieux, pareils à ceux que fait la couleuvre que dégourdit un rayon de soleil, je vis le manteau s'entr'ouvrir, fort peu d'abord, puis davantage; de jolies mains écartèrent le voile, et, sans tourner encore le visage de mon côté, on se pencha en avant comme pour baisser des stores qui malheureusement n'existaient pas. J'avais prévu ce mouvement et préparé un foulard, qui, en quelques secondes, fut attaché et mit obstacle à l'entrée des rayons. Ma prévenance fut récompensée : le manteau fut tout à fait rejeté en arrière, et le voile fut écarté;

puis on se tourna avec quelque hésitation encore vers moi, et la plus charmante figure, portée par le cou le plus souple, le plus long, le plus anglais que j'eusse jamais admiré, s'inclina lentement de mon côté, tandis que de jolies lèvres murmuraient avec une dignité pleine de grâce un délicat *I thank you*.

On m'était obligé, on m'avait vu; je pouvais donc me regarder comme présenté. Je me gardai bien toutefois d'abuser de mes avantages : je ne voulais rien devoir à la contrainte; j'aimai mieux laisser naître la conversation que la provoquer ou l'imposer. Je me contentai de rendre le plus respectueusement du monde le salut que l'on m'avait adressé, et nous retombâmes dans le silence. On me sut gré de ma discrétion, car le voile resta levé et le sommeil simulé cessa; je ne tardai même pas à m'apercevoir que j'étais à mon tour l'objet d'un examen fort attentif. Quel en fut le résultat? je l'ignore. Toutefois la glace était rompue, et, sur ces entrefaites, le mouvement de la voiture ayant détaché le foulard, comme je le replaçais de mon mieux, l'aimable inconnue profita de l'occasion, et, prenant la parole :

— La chaleur est bien forte, me dit-elle.

— Oh! oui, très-forte; et, si quelque souffle de vent du nord ne nous arrive pas des montagnes, je

crains que dans peu d'heures elle ne devienne insupportable.

— En effet, le voisinage de ces belles montagnes de neige que nous apercevons derrière ces collines, ajouta-t-elle en me montrant les Alpes, devrait rafraîchir l'air.

La conversation était engagée; nous en parcourûmes le cercle obligé. Le chapitre *du temps* nous conduisit sans grand effort de transition à celui *du paysage*. Si ma compagne ne parlait pas un français des plus purs, du moins il était fort intelligible. L'article, le pronom et l'adjectif ne s'accordaient qu'accidentellement avec le substantif, mais, à mon avis du moins, ces petites irrégularités donnent au langage quelque chose d'insolite et de piquant. Changer le genre des mots, c'est comme si l'on changeait le sexe des personnes; c'est prêter à la conversation quelque chose de l'originalité et de l'imprévu d'un bal costumé.

De l'aspect du pays nous passâmes aux usages et aux mœurs de ses habitants, que ma compagne jugea en Anglaise, c'est-à-dire sévèrement. Peu à peu, tout en nous occupant des coutumes et des habitudes italiennes, nous arrivâmes, par voie de comparaison, à parler, elle de l'Angleterre, moi de la France. Ma jolie compagne avait tous les préjugés de son pays; ces préjugés sont nombreux, et souvent

de la nature la plus singulière. Aussi, malgré les précautions vraiment anglaises dont elle enveloppait sa pensée, il me sembla qu'elle avait à peu près aussi mauvaise opinion de nous autres Français que de ces Italiens sur le compte desquels elle s'exprimait, tout à l'heure, avec un mépris des plus sincères. Elle venait de traverser la France, et, de Calais au pont de Beauvoisin, elle n'avait trouvé qu'à blâmer : nos auberges étaient de vraies étables; les villages anglais valaient mieux que nos villes; Londres n'eût pas voulu de Paris pour un quartier, et de Lyon pour un faubourg. Je connaissais ces habitudes nationales d'exagération, et je me contentai de sourire d'un air de doute, ne me laissant aller à contredire que par degrés, pour animer la conversation et rendre la belle étrangère plus communicative encore. On n'est jamais meilleurs amis qu'après avoir querellé un peu. Aussi, lorsque nous arrivâmes à Brandisso, après nous être dit réciproquement quelques bonnes vérités bien nationales, l'*entente la plus cordiale* s'était-elle établie entre nous. Ceci soit dit sans parler français.

Nous nous arrêtâmes dans ce village, où nous attendait un maigre déjeuner. La réunion fut très-silencieuse. Une famille italienne occupait l'intérieur de la voiture. Tous les membres, hommes et femmes, étaient en grand deuil, et paraissaient pro-

fondément affligés. Aucun d'eux n'ouvrit la bouche. Un commis voyageur provençal essaya seul, à trois reprises, d'engager la conversation; mais, personne ne lui répondant, il se lassa du monologue et se tut.

Ma compagne de voyage parut fort sensible à l'attention que j'avais eue de ne pas lui adresser la parole devant ces étrangers, et, lorsque nous remontâmes en voiture, elle était presque arrivée à la confiance. Quelque paradoxale que cette observation puisse paraître, je dois dire ici que le caractère anglais offre parfois de singulières analogies avec le caractère italien. L'extrême méfiance s'y allie à l'extrême confiance. L'inconnue de tout à l'heure, à laquelle vous venez d'être présenté, passe, en quelques instants, de la réserve la plus absolue à la plus complète familiarité. J'ai eu souvent occasion de le remarquer, les Italiennes sont Anglaises, moins la hauteur et moins la pudeur. Du côté de l'Anglaise, ce sont les mêmes épanchements, moins intimes sans doute, mais tout aussi imprévus. Si les Anglaises ne s'expriment pas comme les Italiennes, elles sentent comme elles, et leur altière pudeur doit donner à leur amour un charme infini. Les Françaises n'ont ni cette réserve ni cet abandon; elles sont plus aimables sans doute, mais elles savent moins aimer.

Ma compagne ne savait pas encore mon nom, que déjà elle m'avait raconté son petit roman. Elle était fille unique. Son père, d'une constitution délicate, avait quitté l'Angleterre pour se rendre en Italie, où il espérait rétablir sa santé altérée. En partant, il l'avait laissée dans une famille à Londres. Elle y vivait fort retirée depuis plusieurs mois quand elle avait appris que son père était tombé gravement malade à Florence, et se trouvait dans l'isolement le plus complet. Aussitôt, ne tenant compte d'aucune observation, miss V... s'était jetée dans le premier paquebot qui partit pour Boulogne, n'ayant pour compagne qu'une vieille servante. Depuis quinze jours, elle courait les grands chemins de la France, de la Savoie et de l'Italie. Elle avait laissé à Lyon sa compagne morte de fatigue, et elle avait traversé les Alpes seule. A Turin, elle avait visité en passant un banquier, correspondant de sa famille, et avait su par lui que son père était hors de danger. Aussi était-elle plus tranquille. — « Je reverrai donc ce bon père dans quatre jours, » me disait-elle; et cette pensée la rendait toute joyeuse. Au calme et à la sérénité de son esprit, et à la singulière perfection de toute sa tenue, on aurait pu croire qu'elle n'était en route que de la veille. Une Française qui se rend de Paris à Versailles paraît certainement plus préoccupée et plus fatiguée. Les

Anglais sont vraiment faits pour vivre sur les grands chemins; c'est un peuple nomade.

Ma compagne achevait ses confidences comme nous arrivions à Chivasso, jolie ville qui a une belle place et un vieux château sur lequel nous ne pûmes jeter qu'un bien rapide coup d'œil. En montrant à miss V... une vieille tour encore debout au milieu des pans de murs ruinés d'une ancienne forteresse, je lui racontai comment ce donjon avait été autrefois, en 1307, la demeure d'un petit tyran, le marquis Gioanni, qui, malgré ce titre de tyran, était tellement chéri de son peuple, que, pour rendre hommage à sa mémoire et témoigner de leur attachement, ses sujets n'imaginèrent rien moins que de manger le médecin coupable de l'avoir ou fait ou laissé mourir. Ce malheureux docteur, qui avait nom Manuel de Verceil, avait cependant employé tous les moyens que fournissait la science vers 1300 pour guérir le marquis Gioanni, dont la maladie était incurable. Le prince mourut. Le jour de ses funérailles, l'infortuné Manuel, au lieu de rester prudemment au logis, eut la folle pensée d'accompagner son malade à *sa dernière demeure*. Le peuple crut sans doute voir de l'ironie dans une semblable démarche, car, saisi d'une fureur subite, il se précipita sur le médecin et mit en lambeaux ses vêtements; quand les vêtements furent lacérés, il s'at-

taqua aux membres qu'ils recouvraient. Vingt hommes s'attachent à chaque bras et à chaque jambe comme autant d'animaux furieux, et en un clin d'œil le malheureux Manuel est mis en pièces. Puis on dépèce ses membres; chacun veut avoir un lambeau de chair. Un des courtisans du marquis a l'affreuse idée de porter ce lambeau à sa bouche et de l'avaler; tous les autres en font autant; le peuple les imite; en un instant le cadavre est dévoré.

Voilà de belles funérailles pour un prince que l'on représente comme le meilleur et le plus vertueux des hommes! Parfois les hommes sont fous.

Après une courte halte à la sortie de la ville, nous repartîmes. De Chivasso à San Germano, notre conversation avec miss V... continua sur le même pied d'agréable intimité. L'étude de ce caractère naïf, plein de laisser aller, et pourtant digne et réservé dans l'occasion, m'intéressait singulièrement.

Tout à coup, à la sortie de Capriasco, nous aperçûmes les campaniles des églises de Verceil, qui se détachaient sur la sombre verdure de la plaine comme une broderie d'argent. Ma compagne me demanda quelle était cette jolie ville blanche qui paraissait aussi neuve que si elle eût été bâtie de la veille. Je lui répondis de mon mieux, me gardant bien, toutefois, d'entrer dans aucun détail sur sa prétendue origine; le sujet eût été par trop *choquant*, et, d'ail-

leurs, messieurs les étymologistes, qui ne voient dans Verceil, *Vercellæ*, qu'une contraction du nom primitif *Veneris cellæ*, sont-ils bien dans le vrai? « Ces mots, dit gravement Denina, laisseraient supposer que du temps des Romains cette ville renfermait un grand nombre de petits logements pour les prêtresses de Vénus. » Or rien ne vient à l'appui d'une pareille conjecture. Quel caprice eût d'ailleurs engagé ces aimables prêtresses à s'établir aux confins de l'Italie, loin des capitales où le culte de la facile déesse est surtout en honneur?

Verceil, florissante sous les empereurs, et saccagée par les barbares, comme nous l'apprend saint Jérôme dans une de ses lettres, ne reprit sa première splendeur qu'à l'époque de la domination des Lombards. Sous les empereurs carlovingiens et leurs successeurs, Saxons ou Franconiens, son importance s'accrut en même temps que sa population. République durant la seconde partie du moyen âge, Verceil subit de fréquentes révolutions fomentées par deux familles puissantes et rivales, les Avogadri et les Tizzoni, en lutte perpétuelle pour le pouvoir. Affaiblie par de continuelles dissensions, cette ville devint facilement la proie des Visconti, les puissants seigneurs de Milan. Un de ces princes, Philippe-Marie Visconti, échangea au commencement du quinzième siècle, par un singulier con-

trat, Verceil et sa province contre la main de la fille d'Amédée VIII, premier duc de Savoie. Depuis cette époque, cette ville a toujours appartenu à la Savoie.

Si l'on en croyait les médisances de leurs voisins de Milan et de Turin, les Vercellais n'auraient guère l'esprit plus vif que les bons habitants de Bergame, ces Béotiens de l'Italie. Verceil, assurent-ils, aurait fourni plus de saints au calendrier et de braves militaires aux armées piémontaises que de lettrés ou de savants aux académies. Nous n'avons pu nous assurer du plus ou moins de fondement de ces impertinentes assertions.

La cathédrale, dédiée à saint Eusèbe, est la plus remarquable des églises de Verceil; elle est fort ancienne et a un *pronaos* à la manière des temples grecs. Sa façade, en partie moderne, est surchargée d'ornements. L'intérieur est riche et curieux. On y conserve un exemplaire manuscrit des Évangiles, qu'on attribue à saint Marc, et qui est d'une très-haute antiquité. — Les fidèles n'approchent qu'avec respect de la vénérable relique, et en baisent à genoux la précieuse couverture, nous dit Millin, dont le revirement de 1815 avait fait un catholique très-fervent. Autrefois cet Évangile était attaché avec un ruban scellé du sceau de l'évêque, qui seul pouvait accorder la permission de l'ouvrir.

Aujourd'hui, si vous donnez une *lire* au bedeau, il vous laissera feuilleter à loisir le précieux volume. Le texte du manuscrit est latin; saint Marc l'eût probablement écrit en grec. Les ornements de la couverture étaient déjà usés du temps de Bérenger, qui, vers la fin du douzième siècle, la doubla de lames d'argent ornées de figures et de fleurs que Bianchini de Vérone a fait graver. Les lettres sont majuscules. L'écriture est disposée en deux colonnes sur un parchemin très-blanc et très-fin.

On montre dans la même église une statue miraculeuse de la Vierge qui a une large tache noire sur une des joues. C'est la marque du soufflet qu'un juif lui donna, nous racontent les dévots, qui ajoutent pieusement que le méchant juif fut brûlé.

Verceil est une ville de reliques : on y montre encore un baptistère antique avec deux siéges, celui du parrain et celui du filleul; des ossements de martyrs et de saints; mais la plus singulière de toutes ces reliques, c'est le *sacro cingolo*, la ceinture sacrée. Le *sacro cingolo* me valut, de la part du bedeau *cicerone*, une jolie histoire que je ne sais trop comment raconter, et que je me gardai bien surtout de traduire à ma compagne.

Le *sacro cingolo* est un petit présent que le bon Dieu fit à saint Thomas, son serviteur, et voici à quelle occasion. Saint Thomas, dans sa jeunesse, se

sentant porté à la vie claustrale, voulut quitter ses frères qui l'aimaient, pour se jeter dans un couvent. Ces jeunes gens, d'un naturel dissipé, s'efforcèrent de le détourner de ses projets. Leurs raisonnements se trouvant sans succès, ils eurent recours à un moyen d'ordinaire plus efficace, à la tentation. Un jour que Thomas était seul dans leur maison, ils amenèrent une jeune fille, aussi libre et aussi folâtre que jolie, et l'enfermèrent avec leur frère, qui était fort bien tourné de sa personne, et qui ne déplaisait pas à sa compagne. Celle-ci, restée seule avec le jeune Thomas, usa d'abord de tous ces petits moyens de séduction qu'une femme qui aime sait si bien employer. Mais Thomas, homme saint avant tout, fermait les yeux et se bouchait les oreilles. Voyant l'inutilité de ses agaceries, la compagne de Thomas, piquée au jeu, en vint à des tentatives plus hardies, joignant le geste à la parole; mais la sainteté de Thomas était toujours aussi calme et résistait froidement aux plus lascives entreprises. Alors l'impudique jeune fille, que le feu du démon sans doute embrasait, ne se contraignit plus. Cette fois l'attaque fut si directe, que le saint homme chancelait et peut-être allait succomber, quand tout à coup, soutenu par une force surnaturelle, c'est le mot, il saisit un tison dans le foyer et s'avança résolûment vers la jeune fille

demi-nue. Celle-ci, on le pense bien, n'attendit pas de pied ferme une galanterie de cette espèce; elle vit qu'il n'y avait rien à espérer avec un pareil homme et s'enfuit. Mais, ô prodige! au moment où Thomas victorieux se jetait à genoux pour rendre grâce au ciel de la force qu'il lui avait prêtée, il sentit sur ses reins une ceinture qu'une main invisible, celle de son ange gardien sans doute, venait d'y attacher un peu tardivement peut-être. Grâce à cette ceinture, Thomas resta pur désormais, sans effort et sans combats.

La ceinture de saint Thomas a trois pieds de long; elle est large comme une paille à l'endroit qui enceint le corps : les bouts, où sont quinze nœuds, en l'honneur des quinze mystères du rosaire, sont plus amples. Les confrères de la *milice angélique*, si répandus en Italie, portent des ceintures pareilles au *sacro cingolo;* mais on prétend que, bien que munis de ces ceintures, le diable ne perd rien avec eux.

C'est dans l'église Saint-Cristoforo de Verceil que l'on voit les plus belles fresques de Gaudenzio Ferrari. Elles représentent l'histoire de la Vierge, le crucifiement, etc. Ce sont les meilleurs ouvrages de ce grand artiste, que Léonard de Vinci eût avoué pour son élève, et que la haute Italie appelle son Raphaël.

Le pays qui s'étend de Verceil à Novare est cou-

vert de vastes rizières. Ces rizières, coupées d'innombrables canaux et journellement inondées, comme l'exige la culture du riz, sont impraticables aux cavaliers; aussi servent-elles de refuge aux malfaiteurs et aux bandits, qui savent bien que les carabiniers ne peuvent les rejoindre là. Quand un homme a commis un meurtre ou un vol, il se jette dans la rizière, se juchant la nuit sur quelque vieux saule, ou s'établissant sur un tertre entouré d'eau, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion favorable de gagner les Alpes de la Suisse italienne. A l'époque où nous traversâmes le Novarais, le bruit courait que plusieurs de ces bandits s'étaient réfugiés dans les vastes marais de l'Agogna; le matin même, au déjeuner, le peu de paroles prononcées l'avaient été à leur occasion. Tandis que les carabiniers examinaient nos passeports, le commis voyageur avait raconté l'histoire de voyageurs arrêtés l'avant-veille par ces brigands, et quelques paroles du commandant de la brigade avaient confirmé ce récit. Ce fut entre Verceil et Novare que nous rencontrâmes les premières plaines de verdure que forme le riz, encore jeune à cette époque de l'année. Ces plaines s'étendent, des deux côtés de l'espèce de digue que suit la route, comme de vastes steppes au milieu desquels se groupent quelques bouquets de saules

ou d'osiers. Nul village, nulle habitation, n'apparaissent dans ces solitudes, d'où le mauvais air a chassé l'homme.

Tandis que nous traversions ce désert, le cœur de ma jolie compagne, qui sans doute se rappelait quelqu'un des romans d'Anne Radcliffe, battait plus fort que de coutume, et ses regards erraient, avec une inquiétude qu'elle cherchait peu à dissimuler, des deux côtés de la route. Tout à coup son œil s'arrête sur un point noir et à peine distinct, qui semblait se mouvoir à l'extrémité de la plaine, et elle se rapproche de moi, involontairement sans doute, avec l'idée toutefois de demander protection à son chevalier en cas de déloyale agression. Où je ne voyais qu'un point elle voyait un homme armé d'un fusil, et son œil ne la trompait pas. L'apparition de ce point noir fut bientôt suivie de celle d'un second, puis d'un troisième, puis d'un quatrième. Tous semblaient sortir d'un grand fossé ou de derrière les bouquets d'osiers qui coupaient la plaine, et se dirigeaient évidemment vers la partie de la rizière que nous devions traverser; leurs intentions à cet égard ne laissaient aucun doute. Ma compagne les avait sans doute pénétrées, car elle pâlit beaucoup, et je jugeai, à l'altération de sa voix, que son cœur devait battre bien fort.

Cependant les inconnus se rapprochaient; je com-

mençais à distinguer parfaitement les canons de fusil luisant au soleil, et je trouvais l'allure de ces étrangers assez suspecte et la manœuvre qu'ils paraissaient opérer vraiment singulière. Ils formaient un demi-cercle de quelques centaines de pas d'étendue, et marchaient rapidement vers la route, comme pour nous couper le chemin et nous envelopper. Je risquais tout au plus de perdre une mince valise; aussi, dans la perspective d'une rencontre, la curiosité l'emportait-elle sur l'inquiétude; mais la terreur de ma jolie compagne, qui, de toutes façons, avait plus à perdre, croissait d'instants en instants. Que faire cependant pour la rassurer? Le postillon avait sans nul doute aperçu ces hommes, et cependant il poussait ses chevaux en avant. Le conducteur était muet sur son impériale. Depuis notre départ de Verceil, le plus profond silence régnait dans l'intérieur de la voiture; le commis voyageur lui-même se taisait: la chaleur du jour avait sans doute assoupi ses compagnons. Chaque minute qui s'écoulait rendait la crise plus imminente. Armés chacun d'un grand fusil, les inconnus se rapprochaient, et nous semblions courir vers eux. Bientôt ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas d'un petit pont de bois que nous devions traverser. Là, ils firent halte et semblèrent se concerter et préparer leurs armes. De son côté,

le postillon se mit à siffler, regardant ces inconnus d'un air sournois et poussant vivement ses chevaux dans leur direction.

— Postillon! quels sont ces hommes? m'écriai-je en baissant la glace du coupé.

Le postillon ne répondit pas et fouetta toujours.

— Arrêtez! arrêtez, postillon! cria avec autorité ma compagne en se jetant vivement de mon côté et m'enlaçant presque de ses bras.

Dans ce moment, j'oubliai les voleurs.

L'explosion d'un fusil, qui fit tressaillir miss V... et que suivit un cri perçant: « Il est mort! il est mort! » mit fin à ma distraction. Au même instant, la voiture s'arrêta, et des applaudissements mêlés d'éclats de rire partirent de l'impériale.

— Bien tiré, ma foi! bien tiré! s'écriait le gros conducteur; en tombant, il a presque décoiffé Giacomo (c'était le postillon).

Je tournai les yeux vers un point de la route où courait un de nos bandits supposés, et là je vis à terre un beau canard qui voletait dans les convulsions de l'agonie.

— Ah! *duck! duck!* s'écria ma compagne, qui venait de relever la tête et qui se replaçait rapidement et avec une certaine honte dans le coin de la voiture, le plus loin possible de son compagnon.

— C'est un beau coup de fusil! s'écria le com-

mis voyageur; un superbe canard sauvage, ma foi!

— Nous le suivions depuis deux heures, reprit l'un des chasseurs; nous l'avions vu s'abattre près du pont.

Alors je compris leur manœuvre.

— Combien le canard? demandai-je.

— Deux *lires*, signor.

— C'est bien; apportez.

Je donnai les deux lires, et je fis hommage du *duck* à miss V... qui riait maintenant de sa peur.

— Avouez que vous-même vous n'étiez pas fort rassuré, et que votre cœur a battu un peu, me dit-elle en rougissant.

— Oh! oui! lui répondis-je avec un soupir; pendant un instant, mon cœur a battu bien fort!

Miss V... ne parut pas comprendre ces paroles, les dernières que je lui adressai. Dans ce moment, en effet, nous entrions à Novare. Je devais m'arrêter dans cette ville, tandis que miss V... partait le soir même pour Milan. Nous échangeâmes un adieu bien cordial en nous serrant fraternellement la main. Jamais depuis je ne l'ai revue.

XIX

NOVARE

Novare est une vieille ville fortement assise sur une éminence, dernier renflement du dernier contre-fort des Alpes. Sale, déserte, habitée par une population pauvre, cette ville a bien l'aspect espagnol. L'herbe croît sur les places et dans les rues solitaires, que décorent de vastes palais et de riches églises. Du sommet de ses remparts, la vue s'étend sur une grande partie du Piémont et de la Lombardie. L'horizon est borné, du côté du nord, par la magnifique ceinture des Alpes. Novare est célèbre par maints siéges et maints combats qui eurent lieu à l'époque des grandes guerres de l'Italie entre les Français, les Suisses, les Italiens et les Espagnols. Ses portes s'ouvrirent bien des fois devant leurs

armées victorieuses ou vaincues qui venaient chercher, derrière ses murailles, un point d'appui ou un refuge. C'est là que se consomma cette trahison des Suisses qui porta une atteinte mortelle à leur réputation de loyauté; c'est là qu'ils livrèrent aux Français leur infortuné général, Louis le Maure, qui les avait pris à sa solde, et qui s'échappait, caché dans leurs rangs; ils l'avaient lâchement vendu, et ils retournèrent dans leurs montagnes se partager le prix du sang. Le vieux château domine encore la vieille cité comme un tyran féodal; ses meurtrières, percées dans de larges murailles brunes, ressemblent à autant d'yeux vigilants ouverts sur la ville. En avant du château s'étend une place d'armes spacieuse où manœuvraient, le soir de mon arrivée, des recrues piémontaises dont j'ai admiré l'intelligence, l'air martial et la belle taille. Le théâtre Neuf est bâti à l'un des bouts de cette place; cet édifice ne déparerait pas une ville plus considérable. La place du Château, consacrée d'ordinaire aux exercices militaires, est délaissée par les promeneurs, qui se donnent rendez-vous sur une autre belle place entourée de portiques dont j'ai oublié le nom; c'est là que se réunissent tous les soirs les fumeurs, les buveurs de café : en un mot, tous les oisifs de la ville.

Quand j'eus fait un assez mauvais dîner à l'hôtel

du Poisson d'or, je me fis conduire au Dôme, qui me parut décoré avec plus de richesse que de goût. De nombreux tableaux tapissent les murailles et les voûtes; les plus remarquables sont encore de Gaudenzio Ferrari. Dans le nombre je distinguai une toile de grande dimension, où le peintre avait représenté des saints en extase, la tête ceinte d'auréoles d'or, et portant des vêtements brochés d'or. Cette peinture n'est que singulière. Les tableaux de la chapelle de Saint-Joseph, du même peintre, mais surtout son *Massacre des Innocents*, sont d'une exécution plus naïve et plus châtiée. Ces ouvrages de Gaudenzio Ferrari sont cependant de sa seconde manière. Ils n'ont ni la précision ni le grand style de la belle *Descente de Croix* de la galerie royale de Turin. Les *Sibylles* et le *Dieu créateur* de Bernardino Lanino, que l'on voit également au Dôme, doivent être aussi classés au nombre des productions les plus remarquables de l'école lombarde. Bernardino Lanino est un digne successeur de Luini, de Salaï et de Léonard de Vinci, un digne émule de Gaudenzio Ferrari.

L'église de Saint-Gaudenzio rivalise avec le Dôme par la variété de ses ornements et de ses peintures. Sa coupole, qu'Étienne Legnani a décorée de ses compositions, est un des meilleurs ouvrages du dix-septième siècle. La décadence se fait moins sentir



dans ces vastes productions des peintres lombards que dans celles des successeurs des Carrache. C'est dans la sacristie de l'église de Saint-Gaudenzio que l'on voit le fameux *Saint Jérôme* du Guerchin, qui fit le voyage de Paris, mais qui, dès l'année 1807, grâce aux sollicitations du ministre Prina, fut restitué à ses anciens possesseurs. Cet habile et infortuné ministre était originaire de Novare. On m'a montré la vaste habitation (*palazzo*) qu'il possédait dans cette ville. C'est là qu'il allait se retirer, lorsqu'il fut arrêté par la populace milanaise et massacré par elle à coups de parapluies, sans qu'elle sût pourquoi, peut-être seulement parce que dans ces temps de troubles la populace a besoin de tuer.

La soirée était magnifique, sa fraîcheur conviait à la promenade. Je montai sur le rempart de la ville, et, quand j'eus parcouru la moitié de la circonférence, je m'assis sur un des talus de l'escarpe qui faisait face aux Alpes de la Suisse italienne. Le soleil était déjà couché pour la plaine; le sommet du Monte-Rosa brillait seul à l'horizon comme un brasier. Ces plaines souvent inondées, ces rizières coupées de canaux et voisines de grands lacs, sont couvertes le soir d'une brume violâtre qui ajoute singulièrement à l'effet et à l'harmonie du paysage. A peine pouvais-je distinguer un arbre ou une maison à un quart de lieue dans la vallée, et j'aper-

cevais à l'horizon, à plus de vingt lieues en ligne directe, ces sommets du Monte-Rosa, qui se découpaient sur le bleu-lilas du ciel avec une admirable netteté. Je pouvais compter chacun des pétales de la rose gigantesque. Mais bientôt l'ombre de la plaine atteignit les hautes pentes de la montagne; je vis ses sommets passer du rouge cerise au rose pâle, et prendre ensuite la couleur cendrée du fer refroidi; l'ombre monta encore, et tout s'éteignit.

Tandis qu'à l'aide des dernières lueurs du crépuscule j'achevais une rapide esquisse de ce beau paysage, j'entendis plusieurs voix italiennes qui s'entretenaient derrière moi avec vivacité. Je me retournai, et je vis monseigneur de Novare en redingote brune et en bas violets. Le prélat, en compagnie de quelques abbés de bonne mine, faisait sa promenade du soir et s'était arrêté derrière moi, regardant sans façon le dessin par-dessus l'épaule du dessinateur. Il me salua et entama avec moi, en français, une conversation où il se montra homme de goût. Je vantai ses églises, les peintures de Bernardino Lanino et de Gaudenzio Ferrari qui les décorent, et, au bout d'un quart d'heure, je vis que j'étais tout à fait dans ses bonnes grâces; je crois même qu'en se retirant il me donna sa bénédiction. La nuit était profonde quand je quittai le rempart; les montagnes, la plaine, tout avait disparu.

Les rues de cette ville, qui n'est pas peuplée en proportion de son étendue, étaient désertes. Je rentrai à l'hôtel du Poisson d'or, fort content de cette journée, qui avait commencé par un tête-à-tête, et qui venait de finir par une bénédiction. Je fus moins satisfait de la nuit. Si les rues de Novare sont désertes, en revanche les lits de ses auberges sont prodigieusement habités.

En avant de Novare, à la gauche de la route de cette ville à Vespolate, et sur le chemin de Mortara, on rencontre un petit hameau bâti au sommet d'une éminence de laquelle on domine la ville. Ce hameau s'appelle la *Bicocca*, et il est certes bien nommé. C'est là que, le 22 mars 1849, se livra une suite de combats acharnés entre les Piémontais et les Autrichiens. La prise définitive de ce point décida la perte de la bataille de Novare. Les Piémontais se battirent bien, mais pour une cause que beaucoup d'entre eux n'approuvaient pas ou ne comprenaient pas, tandis que l'ascendant moral et la confiance étaient du côté des Autrichiens. Les Piémontais comptaient environ dans leurs rangs cinquante mille hommes et cent onze canons; les Autrichiens étaient un peu plus nombreux.

Le roi Charles-Albert montra ce jour-là son héroïsme accoutumé et ce courage chevaleresque propre à la maison de Savoie. Il chercha du moins,



par son exemple, à inspirer à son armée la confiance qu'il ne partageait pas. Monté sur un magnifique cheval noir, on le vit tout le jour se porter en avant des lignes ou stationner sur les hauteurs de la *Bicocca*, au milieu du feu.

A diverses reprises il fut sur le point d'être enveloppé par l'ennemi. Une première fois, il fallut que le régiment de Gênes-cavalerie fît une vigoureuse charge pour le dégager. Une seconde fois, une colonne hongroise ramena si vivement les tirailleurs piémontais, que le roi, placé avec son état-major en arrière d'un bâtiment par delà la *Bicocca*, se trouva tout à fait à découvert. La tête de la colonne, composée d'une cinquantaine de tirailleurs hongrois, en voyant tous ces uniformes de généraux, hésita. L'escorte du roi, soutenue par le duc de Gênes, chargea avec fureur; les plus avancés des Hongrois furent sabrés ou pris : cette tête de colonne fut enlevée, et la position de la Bicoque occupée de nouveau.

Si les deux fils du roi, le duc de Savoie (le roi actuel) et le duc de Gênes, combattaient à ses côtés, les colonnes d'attaque des Autrichiens étaient d'autre part conduites par l'archiduc Albert.

La chute du général Perrone, frappé d'une balle à la tête, et la mort du général Passalaqua, frappé comme il menait ses troupes à la charge, mirent de



l'hésitation parmi les Piémontais, déjà épuisés par leur longue et héroïque résistance. Toutes les brigades de l'ennemi tentèrent un suprême et dernier effort, et la position de la Bicoque fut enfin emportée.

Il était six heures du soir quand l'armée piémontaise battit en retraite et se retira vers la ville, lentement, et, comme son roi, faisant toujours face à l'ennemi. La nuit seule mit fin au combat, et c'est dans cette nuit que le roi Charles-Albert, pensant que son fils, le duc de Savoie, pourrait traiter plus avantageusement avec les vainqueurs, prit le parti d'abdiquer.

Ce dernier jour de son règne fut peut-être le plus glorieux de sa vie. On sait que ce prince, après avoir signé son abdication, quitta la nuit même son armée; et un des combattants de Novare, qui porte noblement un grand nom, et qui servait à cette époque la cause de l'indépendance italienne, sans épouser les passions politiques des partis, nous a laissé le récit intéressant de la dernière aventure qui arriva à ce monarque infortuné la nuit même de son abdication, comme il se retirait vers Turin. Nous craindrions d'affaiblir l'intérêt de son récit en le résumant ou en l'écourtant; nous le laisserons donc parler.

« Le soir même de la bataille, les Autrichiens,

campés dans les environs de Novare, avaient interrompu les communications entre cette place et Vercelli, et avaient établi sur la route deux pièces d'artillerie, braquées dans la direction de la ville. Un fort piquet d'infanterie veillait près de la batterie, et une sentinelle avancée observait la route. Vers minuit, un bruit de roues se fait entendre dans le lointain; on avertit le capitaine des gardes que des pièces d'artillerie piémontaises semblent se diriger de ce côté. Aussitôt il fait allumer les mèches, ordonne de charger à mitraille et de tirer dès qu'on sera à bonne portée. Cependant le bruit devient plus distinct; les soldats apprêtent leurs armes; les canonniers, immobiles, sont à leur poste. Enfin, au détour de la route, on voit poindre une lumière qui s'avance rapidement.

« — Mon capitaine, dit le sergent d'artillerie, ce n'est point de l'artillerie; c'est une voiture.

« On regarde attentivement, et, en effet, on distingue bientôt une voiture attelée de quatre chevaux de poste qui roule à fond de train sur la chaussée. Aussitôt le capitaine suspend son premier ordre et s'avance avec une patrouille, arrête le postillon, s'approche de la portière et demande le nom du voyageur.

« — Je suis le comte de Barge, répond celui-ci, qui était seul dans la voiture; je suis colonel pié-



montais; j'ai donné ma démission après la bataille, et je retourne à Turin.

« — Monsieur le comte, vous m'excuserez, mais je ne puis vous laisser passer ainsi; il faut que vous me suiviez chez le général : il est ici, à quelques centaines de pas.

« — Comme vous voudrez, monsieur; je suis à vos ordres.

« Et la voiture, escortée de quelques hussards, se dirige vers le petit château servant, pour le moment, de quartier général au comte de Thurm.

« L'officier monte, et prévient le général qu'un comte de Barge, se disant colonel piémontais, vient d'être arrêté, se rendant à Turin, et qu'il attend en bas dans la voiture.

« — Qu'on le fasse monter, dit le colonel, et qu'on fasse venir le sergent de *bersaglière* que nous avons fait prisonnier. Si ce soldat le reconnaît, vous le laisserez passer; sinon, vous le retiendrez prisonnier. Qu'on m'avertisse en tout cas de ce qui se sera passé.

« En effet, le comte de Barge monte dans l'antichambre, et le *bersaglière* est mis en sa présence.

« — Reconnaissez-vous le comte de Barge, colonel piémontais?

« — Non, je ne connais pas ce nom-là dans l'armée.

« — Regardez bien.

« Le *bersaglière* s'approche, regarde fixement le voyageur, et reste interdit. Le comte lui fait un signe du regard.

« — Ah ! oui, certes, je le reconnais bien! Monsieur le comte de Barge, s'écrie le *bersaglière;* parbleu ! il était près du roi pendant toute la bataille !

« Le comte lui fait un geste de la main; le *bersaglière* s'éloigne, et le voyageur, s'avançant vers la porte, dit à l'officier :

« — Je suppose, monsieur, que rien ne s'oppose plus à mon départ?

« — Pardon, colonel; mais M. le général de Thurm me charge de vous prier de prendre une tasse de thé avec lui.

« Le comte accepte, entre chez le général, qui, après des excuses polies sur les rigueurs auxquelles la guerre le condamne, entame la conversation. On parle de la bataille; le comte rappelle tout ce qui s'est fait dans le camp piémontais; le général raconte tout ce qui s'est passé du côté des Autrichiens, puis ajoute :

« — Pardonnez-moi, monsieur le comte, mais je m'étonne qu'un homme aussi distingué que vous me semblez l'être soit si peu avancé dans l'armée.

« — Que voulez-vous? Je n'ai jamais été heureux : je n'ai pu réussir ! Aussi, après la bataille,

voyant la carrière militaire désormais sans avenir pour moi, j'ai donné ma démission du grade que j'occupais.

« La conversation se prolonge quelque temps sur ce ton; puis le comte de Barge prend congé du général autrichien, qui le reconduit jusqu'à sa voiture. En remontant l'escalier, le général de Thurm, s'adressant à ses aides de camp, leur dit :

« — Le comte de Barge est vraiment un homme entraînant par son esprit et ses bonnes manières; je ne l'aurais pas cru un militaire : il me faisait plutôt l'effet d'un diplomate; qu'en dites-vous?

« — Nous sommes de votre avis, général; mais voici le *bersaglière;* il pourra peut-être nous dire l'emploi qu'occupait ce colonel à la cour de Turin. Eh! l'ami, quel est ce comte de Barge qui vient de nous quitter?

« — Le comte de Barge, messieurs, c'est le roi Charles-Albert.

« — Le roi!

« — Messieurs, reprend le comte de Thurm après quelques instants de silence, Dieu protége l'Autriche! Que n'eût pas dit le monde, si, par une fatale méprise, la batterie eût fait feu sur cette voiture et que ce malheureux prince eût été frappé, comme cela paraissait inévitable! On aurait dit qu'ennemis aussi implacables que perfides, nous

avions assassiné le roi Charles-Albert dans un lâche guet-apens. Remercions Dieu de nous avoir épargné ce malheur, et félicitons-nous d'avoir pu voir et apprécier de si près notre héroïque adversaire[1] ! »

[1] M. de Dino, *Campagne de Piémont en* 1849 (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1849.)

XX

LA DOUANE LOMBARDE — LES IRRIGATIONS LA MORTE

Le soir, en me quittant, mon hôte m'avait promis pour le lendemain un excellentissime équipage qui me conduirait à Milan *postalement.* Le soleil rougissait à peine la croix de Saint-Gaudenzio, que j'étais debout et prêt à partir.

— La *carossa* est prête, me dit mon hôte d'un air joyeux.

Je le suivis avec empressement dans la grande cour de l'hôtel. Le carrosse était prêt en effet, et il avait été bientôt mis en état; il se composait d'une façon de tabouret à dos cintré posé sur deux brancards et porté par deux grandes roues. Une personne seule pouvait se placer sur ce siége roulant, assez justement nommé *sédiole.*

— Et le cocher? et mes bagages? dis-je à l'hôte quand je me fus installé dans la chaise.

— Soyez tranquille, *caro signore*, tout trouvera sa place.

En effet, au moyen de cordes et de paillassons, malles, cartons et caisses furent attachés sur une espèce de tablette à l'arrière de l'équipage. Un grand garçon brun, au collier de barbe du plus beau noir, et que Léopold Robert eût choisi pour un de ses modèles, se jucha sur le brancard, le fouet à la main; la porte s'ouvrit à deux battants, et nous partîmes.

Par une belle et radieuse matinée, cette façon de courir les grands chemins a son charme; on jouit complétement du paysage; on savoure la fraîcheur de cet air vif qu'on fend rapidement. Mais, quand le soleil a quitté l'horizon et monte au zénith, que les ombres se raccourcissent, que les cigales chantent avec rage et qu'un ciel aride vous couvre de son dais de feu, le ravissement cesse, l'immobilité à laquelle on est condamné devient un intolérable supplice : on se ferait volontiers attacher sous la sédiole pour trouver un peu d'ombre. Si je ne recourus pas à cette dure extrémité, c'est que Cristoforo, mon groom, était plein de ressources. Ma détresse lui fit pitié; il me remit le fouet et les rênes; il détacha mon grand parasol de peintre, se jucha sur

les caisses à l'arrière-train, et déploya l'immense taffetas sur ma tête : de cette façon, la sédiole fut transformée en une sorte de tente à deux roues. Ce fut dans cet équipage que nous traversâmes le Tessin et que nous arrivâmes en vue de la petite ville de Bufalore.

— Voici la maison de la douane, me dit mon cocher en me montrant de grands hangars et en me regardant d'un air singulier; le seigneur français a un bien gros bagage.

— C'est possible, mais je n'ai rien de prohibé.

— N'importe, on va tout visiter; ce sera l'affaire de deux petites heures.

— Comment, deux petites heures! nous n'arriverons donc à Milan qu'à la nuit?

— Oh! alors, il faudrait faire un petit cadeau à ces braves gens, me dit-il en me montrant les douaniers, qui nous attendaient au beau milieu du chemin.

— Ils ne le recevront pas.

— Ils ne refusent jamais un écu.

— Quoi! moyennant un écu je passerai sans être visité?

— Je vous le promets.

— Va donc pour un écu!

— C'est dit.

Et mon cocher fouetta son cheval, qui s'arrêta

tout essoufflé à quelques pas du bâtiment de la douane.

Je ne voulais rien perdre de la petite comédie de séduction qui allait se jouer entre mon cocher et les douaniers; je résolus de ne pas quitter la sédiole, où j'étais aux premières loges. A peine venions-nous de nous arrêter, que deux douaniers et un brigadier s'avancèrent vers la sédiole.

— Monsieur n'a rien de prohibé? me demanda ce dernier.

— Absolument rien.

— C'est ce que nous allons voir.

Il fit signe à ses deux employés, qui commencèrent aussitôt à dénouer et à détacher les paillassons qui couvraient les malles et les caisses. Le cocher s'approcha d'eux en sifflant. Je suivais de l'œil chacun de ses mouvements, m'imaginant que la façon d'employer la clef d'or devait être des plus mystérieuses. Les choses se passèrent sans tant de précautions. Mon cocher, en faisant un grand effort pour soulever une caisse, laissa tomber un écu, qui résonna sur le pavé. Le brigadier et ses acolytes entendirent le son et lorgnèrent l'écu, que le cocher ramassa. L'empressement qu'ils avaient mis à détacher toutes les cordes cessa comme par enchantement.

— *Fa caldo*, dit l'un d'eux.

— *Caldissimo*, repartit le cocher.

Le brigadier vint à moi, chapeau bas.

— Son *Excellence* a sans doute un passe-port?

— Le voici.

Et je le lui remis. Il le prit et rentra dans la maison de douane, sans plus s'occuper de mon bagage et de ses subalternes. Ceux-ci n'attendaient que sa retraite. L'un d'eux s'approcha discrètement du cocher; je vis l'écu passer de la main du tentateur dans celle de l'excellent employé. L'argent empoché, celui-ci fit un signe que son compagnon comprit à merveille, et tous deux, se remettant à l'ouvrage, replacèrent les bagages sur la tablette et rattachèrent les cordes et les paillassons : la visite était achevée.

Dans ce moment, le brigadier revenait, et me remit mon passe-port.

— Vous avez tout vu? le seigneur français n'a rien de défendu? dit-il à ses compagnons.

— Rien, Excellence.

— C'est bien.

Il fit un signe au cocher, et nous repartîmes.

La douane de Bufalore ne nous avait pas retenus plus d'un quart d'heure, et, quelques années auparavant, j'avais dû m'arrêter trois grandes heures à Sesto-Calende pour la visite d'une seule valise; il

est vrai qu'alors je croyais à la vertu de la douane lombarde.

La route de Bufalore à Milan était coupée, au delà de la bourgade de Magenta, pour un grand travail de réparation; nous avons dû prendre des chemins de traverse et rejoindre le chemin d'Abbiate-Grasso, qui longe le *Naviglio grande.* Toute cette partie du Milanais est d'une admirable fertilité, et doit toutes ses richesses à l'irrigation.

L'irrigation ailleurs est une industrie; ici, c'est à la fois une science et un art. A l'aide des moyens les plus simples, elle a transformé en un des pays les plus fertiles du monde la plaine inculte et marécageuse où se déversaient toutes les eaux des Alpes. Le sol que les Hollandais ont disputé à l'Océan au moyen de digues, les habitants de la Haute-Italie l'ont reconquis sur les torrents, dont ils ont réglé le cours et qu'ils ont transformés en canaux.

Vers le milieu du douzième siècle, les religieux de l'abbaye de Chiaravale, voisine de Milan et récemment fondée par saint Bernard, eurent l'idée de répandre sur des terrains stériles qui leur appartenaient les eaux du *Vettabia*, cet émissaire du canal intérieur de Milan qu'alimentaient l'Olone, le Seveso et le Nirone, et dont les eaux se partageaient entre les fontaines et les égouts de la ville : de riches moissons, des herbages magnifiques, couvri-

rent aussitôt les terrains arrosés. Ces religieux avaient montré à la population intelligente de cette partie de l'Italie tout le parti qu'elle pouvait tirer des eaux. L'exemple ne pouvait manquer d'être suivi; les Milanais reproduisirent, en la reportant sur une plus grande échelle, une expérience que le succès avait couronnée : le grand canal du Tessin, ou *Naviglio grande*, fut creusé.

La nature avait, il est vrai, tout préparé pour assurer la réussite de ces grandes entreprises. De vastes lacs, situés au pied des Alpes, modèrent la violence des torrents qui descendent de ces montagnes, épurent leurs eaux siliceuses, et servent de réservoirs supérieurs à ces vastes terrains d'alluvion qui s'étendent, sous une douce inclinaison et sans contre-pentes, des derniers contre-forts des Alpes aux rives du Pô.

Cette plaine, dont l'étendue est de plus de cent cinquante mille hectares, comprend les territoires de Milan, Pavie et Lodi. Les facilités naturelles que cette partie de l'Italie présente à l'irrigation ont fait comparer le Milanais à une nouvelle Égypte. Le Nil de la contrée, ce sont les canaux qui distribuent journellement, et avec une régularité toute mathématique, les eaux du Tessin, de l'Oglio, du Serio et de l'Adda, ces émissaires des lacs supérieurs. Quelques-uns de ces canaux, le *Naviglio*

grande, le *Langosco* et le *Sforcesca*, par exemple, régulateurs du Tessin, ne distribuent pas moins de douze cents mètres cubes d'eau par seconde. L'Adda, moins régulier, mais non moins riche, verse dans les grands canaux dérivés de sa rive droite un volume d'eau supérieur peut-être à celui que fournit le Tessin.

Quand le grand canal du Tessin fut ouvert, à la fin du douzième siècle, il ne s'appliquait qu'à l'irrigation; plus tard, en 1447, on le rendit navigable, et c'est alors qu'il reçut le nom de *Naviglio grande*. Léonard de Vinci, aussi habile ingénieur que grand artiste, apporta de nombreuses améliorations à ce canal déjà existant; il ne le créa pas, comme on l'a souvent répété.

La prise d'eau du *Naviglio grande* est à Tornavento, non loin de la jolie ville d'Ollegio; sa longueur est de cinquante kilomètres; sa largeur varie de vingt à cinquante mètres, sa profondeur, de un mètre trente centimètres à quatre mètres; sa portée est de mille soixante-quinze onces d'eau. Cent vingt bouches, qui donnent naissance à un pareil nombre de canaux, servent à la distribution de ses eaux, qui arrosent trente-deux mille hectares de terrain.

L'impulsion une fois donnée, les résultats furent immenses, et les créations du même genre se multi-

plièrent. Au commencement du quatorzième siècle, en 1320, le canal de la Muzza fut dérivé de la rive droite de l'Adda à Cassano. Ce canal, qui n'est que de simple irrigation, est le plus considérable des canaux de la Lombardie après le *Naviglio grande*. Sa longueur est de cinquante-huit kilomètres, sa largeur moyenne de trente-cinq mètres; sa portée d'eau est de quatorze cent quatre-vingt-trois onces, qu'il répand dans les prairies de Milan et de Lodi, où il dessert cinquante-sept mille quatre hectares de terrain. Le croira-t-on? la location d'eau nécessaire à l'arrosage d'un hectare de terrain n'est que de un franc par an.

On peut aisément se figurer quelles richesses des travaux de ce genre apportent dans un pays, en corrigeant l'absence ou l'excès d'humidité du sol. On a remarqué, avec justesse, que la plupart de ces grands ouvrages ont été entrepris à la suite des croisades. Les populations chrétiennes de l'Occident auraient donc rapporté de l'Orient les connaissances en mathématiques et en hydraulique nécessaires à l'exécution de ces belles entreprises. Une chose également digne de remarque, c'est que les noms des hardis ingénieurs qui, vers la fin du douzième siècle et le commencement du treizième, ouvrirent ces canaux, n'aient pas été conservés[1].

[1] Le résumé suivant, que nous empruntons au beau travail de M. Na-

Leurs œuvres sont restées, et leurs noms sont oubliés, comme ceux des grands architectes qui, aux mêmes époques, élevèrent ces vastes basiliques dont se glorifie l'art chrétien.

Nous avions rejoint la grande route de Milan à

dault de Buffon sur les irrigations, peut donner une idée de l'importance de ces canaux de l'Italie supérieure, qui, par le seul fait des arrosages, et indépendamment des services rendus à la navigation et à l'industrie, créent annuellement une valeur de plus de trente-sept millions de francs.

SUPERFICIES ARROSÉES.	DANS LE MILANAIS.	
	En été.	En hiver.
Canal du Tessin.	31,500 hectares.	660 hectares.
— de Bereguardo.	3,900 —	84 —
— de Pavie.	3,600 —	160 —
— de la Muzza.	56,300 —	750 —
— de la Martesana. . . .	22,000 —	456 —
Canaux secondaires, dérivés de l'Adda, du Lambro, de l'Oloniste.	2,280 —	260 —
Irrigations du Haut-Milanais. .	2,000 —	80 —
Eaux de sources employées, soit directement, soit dans les canaux déjà existants. . . .	13,600 —	480 —
Colatures.	11,000 —	
Irrigations du Milanais. .	146,180 hectares.	3,430 hectares.
	DANS LES AUTRES PROVINCES.	
Provinces de Bergame, Crema et Crémone.	62,000 hectares.	900 hectares.
Province de Brescia.	62,800 —	700 —
Provinces de Mantoue et de Vérone.	44,100 —	
Ensemble.	168,900 hectares.	1,600 hectares.
Total pour la Lombardie.	315,080 hectares.	5,030 hectares.

Gagiano. Là, Cristoforo a pris le ton d'un suppliant. Son *cavallo* n'en pouvait plus; il me conjurait de lui laisser faire la *colazione* chez un brave aubergiste de sa connaissance. Tandis qu'il me parlait, j'apercevais la dentelle d'ivoire du dôme de Milan, qui brillait à travers le feuillage sombre des arbres qui bordent les canaux de la plaine : je jugeai que nous n'étions plus qu'à trois ou quatre milles de la ville; j'étais donc certain d'y arriver avant la nuit. Je consentis à faire halte à Gagiano. Cristoforo me conduisit à la porte d'une petite auberge située à la sortie du bourg, où nous nous arrêtâmes. Aussitôt une femme vint à nous.

— Soyez les bienvenus, nous dit-elle d'une voix douce.

— Ah! c'est vous, la *Morte*, repartit Cristoforo; et Girolamo? il n'est donc pas à la maison?

— Girolamo est à Milan.

Cristoforo parut contrarié; l'absence de son ami le condamnait sans doute à une sobriété inaccoutumée. Il prit néanmoins son parti, fit servir une botte de fourrage à son cheval et demanda un *fiasco* de vin, que la *Morte* s'empressa de lui apporter. La *Morte* était une belle jeune femme à l'ovale plein, aux formes peut-être un peu proéminentes, une de ces *blanches aux yeux noirs*, vrai type de la race lombarde. De grandes épingles d'argent à la tête

en façon de cuiller, telles que les portent les femmes du lac Majeur, retenaient les tresses abondantes de sa noire et magnifique chevelure; son costume différait peu d'ailleurs de celui des autres femmes de la campagne. La *Morte* faisait son service de maîtresse d'auberge avec un calme qui n'excluait pas l'empressement. Elle ne provoquait pas la conversation, répondait plus volontiers par un sourire que par une parole, et, quand elle souriait, son visage prenait une expression de douceur et de grâce recueillie qui me rappelait le charmant portrait de la Joconde et qui aurait pu inspirer un autre Léonard de Vinci. Quand je montai dans la sédiole et qu'après avoir payé la dépense je pris congé d'elle, elle me salua par un *grazia della compagnia* qui allait droit au cœur.

Tandis que nous roulions vers Milan, en suivant la belle route qui longe le *Naviglio grande :*

— C'est une brave femme que la *Morte*, me dit Cristoforo.

— Elle a un gracieux visage.

— Et un grand cœur, *signor;* quand elle aime, elle aime bien. *Non e una oca.*

Une oie, à Milan, c'est une femme qui ne sait pas aimer.

— Qu'a-t-elle donc fait de si héroïque?

— Elle aimait un jeune homme de Banicola; et,

comme son père ne lui permettait pas de l'épouser, elle a été chercher son mari au fond d'un puits.

— Je ne te comprends pas; dans ce pays-ci, les amoureux vivent-ils donc au fond des puits?

— Ils n'y vivent pas, mais ils savent parfois s'y jeter; c'est ce qui est arrivé à la *Morte*. Son père lui ayant déclaré un jour qu'elle n'épouserait jamais Girolamo, la *Morte*, avec l'air doux que vous lui avez vu, prit sa course à travers le village, se dirigea vers le puits qui se trouve au milieu de la place, monta sur la margelle, fit le signe de la croix, et se jeta bravement dans le trou. Comme elle tombait, elle sentit la corde qui pendait dans le puits; le Christ lui vint sans doute en aide, car elle put la saisir; de sorte qu'elle arriva au fond du puits vivante encore, mais elle n'avait plus ni peau ni chair sur les mains : la corde le long de laquelle elle avait glissé avait tout rongé jusqu'à l'os. Comme on l'avait crue morte, quoiqu'elle fût vivante, quand on la retira du fond du puits, on l'a depuis appelée la *Morte*. Vous comprenez qu'après cela il a bien fallu que le père lui permît d'épouser Girolamo; et il a bien fait, car Girolamo et sa femme, qui se sont faits aubergistes, ne peuvent manquer de faire fortune. Tout le monde les aime; les *gens* ne veulent boire que de leur vin; les *cavalli* ne veulent manger que de leur avoine, ajouta Cristoforo en riant et

en battant des mains, fort satisfait sans doute du trait d'esprit par lequel il venait de terminer son récit.

Dans ce moment, nous arrivions aux barrières de Milan.

XXI

MILAN AUJOURD'HUI — MILAN IL Y A TROIS SIÈCLES

Je trouve dans une lettre inédite que Denon, de spirituelle mémoire, adressait le 16 janvier 1812 au ministre de l'intérieur, le passage suivant :

« Monseigneur, en revenant de Rome, j'ai traversé le royaume d'Italie et vu Milan, que les soins de Son Altesse Impériale embellissent chaque jour. Déjà la façade du Dôme est terminée; l'arc triomphal où débouche la superbe route du Simplon s'élève, celui de Marengo s'avance rapidement. Ces monuments, construits en granit et en marbre, attesteront la magnificence de l'Empereur, et leur durée servira de fastes pour transmettre à la postérité le souvenir des glorieuses batailles dont la Lombardie a été le théâtre, et des bienfaits que Sa

Majesté a répandus sur la ville de Milan, témoin de ses premiers triomphes.

« J'ai de même visité la poste nouvelle, la superbe promenade des remparts, le cirque, la Zecca, et le musée de Bréra, déjà magnifique par la réunion que le prince y a faite de la belle collection de Zampieri, et des tableaux provenant des monastères supprimés. »

Aujourd'hui ces embellissements, commencés par le premier Empire, et si longtemps suspendus, sont enfin achevés; et, grâce à la prédilection dont l'empereur Napoléon a toujours entouré cette ville, théâtre de son premier triomphe, c'est la plus magnifique des cités de l'Italie du Nord. Elle ne peut rivaliser avec Rome à un certain point de vue. Sa magnificence est plus actuelle et moins austère. Si le règne du premier Empereur se fût prolongé, Rome eût sans doute été moins négligée, et le héros qui, par une singularité fort grande, ne l'a jamais visitée (il attendait sans doute, pour y faire son entrée, le moment où il devait placer sur sa tête la couronne de l'empire d'Occident), eût voulu la rendre égale, au point de vue du développement moderne, à la capitale de l'Italie du Nord; mais ce moment n'est pas venu.

L'arrivée à Milan par la route du Nord ne manque pas de majesté. Les premiers monuments qui

frappent les yeux sont l'arc de triomphe de la Paix ou du Simplon, et la villa Bonaparte. Ce palais, bâti vers la fin du dernier siècle par le prince Belgiojoso, a pris le nom de Bonaparte, parce qu'il fut donné par la municipalité de Milan au général, qui venait de triompher de l'Autriche. Ce fut depuis une des résidences favorites du prince Eugène. Une grande caserne a remplacé l'ancien château fort de Milan. Sa place d'armes est fort vaste, et nécessairement très-nue.

Pour jouir de l'aspect de Milan et de ses environs, il faut de toute nécessité monter sur une tour ou au sommet d'un édifice. Rien de moins accidenté, en effet, que le site occupé par cette ville, qu'il eût été si facile de placer à l'extrémité de l'un des plus beaux lacs du monde, et qui, pendant tant d'années, manqua d'eau, et n'a pas encore aujourd'hui de rivière navigable.

L'hôtel où je logeais, bien que des meilleurs de Milan, a déjà tous les inconvénients des hôtels italiens. Les chambres y sont vastes, mais puantes, et les lits d'une propreté douteuse. Que sera-ce donc quand nous serons à Vérone ou à Venise?

Le lendemain de mon arrivée, j'ai pris un domestique de place. C'est un monsieur en habit noir, poudré et à queue, qui m'a rappelé le *cicerone* Ficoroni du président des Brosses, et qui, comme

lui, vous débite d'un même dactyle tout ce qu'il sait ou ne sait pas sur chaque objet.

Le bonhomme nous conduit d'abord à la poste. On me met entre les mains toute la correspondance non retirée de la quinzaine. Cette confiance italienne m'a touché. De la poste je cours au Dôme, pressé que je suis de jouir de la vue de cette septième merveille du monde. L'aspect de la façade est grand et bizarre. Cette immense dentelle de marbre qui se découpe sur le bleu du ciel a quelque chose de tout à fait saisissant. Cependant en y regardant d'un peu près, ce mélange d'architecture gothique de toutes les époques prête fort à la critique, et l'application du marbre au style gothique paraît plus bizarre qu'agréable.

Commencé vers la fin du quatorzième siècle[1], nous ne savons trop si cet édifice est achevé. Une partie de l'abside du chevet de l'église est encore échafaudée, et, derrière une palissade, on aperçoit de gros blocs de marbre blanc que les maçons sont en train de tailler et d'équarrir. Je me figure que dans cent ans on travaillera encore à cette cathédrale, surtout si l'on tient à conserver en bon état et au complet de leurs membres l'armée de statues qui la décore. On en a mis partout : sur la façade,

[1] 1385.

sur les côtés, à l'arrière de l'édifice, sur chacune des saillies, et à l'extrémité de chacune des aiguilles. On m'assure qu'on en peut compter six mille.

L'intérieur de l'édifice est plus religieux et moins gai que l'extérieur. Le marbre y a pris des teintes brunes et saumonées. Le fond de la voûte est peint et figure un semblant de dentelles en relief. En général, cette abondance de sculptures toutes en marbre, placées à l'intérieur et à l'extérieur du monument, finit par inspirer la fatigue et le dégoût. La plupart représentent des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament ou des saints : elles n'ont ni style ni caractère, et semblent une marchandise de pacotille.

En montant sur les combles du Dôme, je me trouve également poursuivi par cette légion de statues. On en a niché dans chaque enfoncement et planté sur chaque aiguille : ce sont des martyrs, des anges, des apôtres. Quelques-unes tiennent à la main des paratonnerres en guise de lances. Celles-là du moins ont une raison d'être quelconque.

La pyramide qui forme le sommet de l'aiguille, en filigrane de marbre blanc du clocher, est surmontée d'une grande statue de la Vierge qui semble toute d'or. On y monte par un escalier tournant, à chaque angle duquel on découvre de nouveaux et

magnifiques aspects sur toute la plaine de la Lombardie. A l'horizon se dressent les Alpes vers le nord. Leur dentelure d'albâtre se découpe sur le bleu-lapis du ciel avec une netteté inimaginable. Au sud et à l'ouest on aperçoit l'Apennin. Ses sommets semblent roux et cendrés. La plaine qui s'étend entre ces montagnes a l'aspect d'une vaste mer de verdure, diaprée çà et là par des points blancs qui figurent autant de villes et de villages. Les aiguilles de marbre, les toits blancs du Dôme, et l'armée de statues dont nous avons parlé tout à l'heure, forment le premier plan du tableau. Mon cicerone se livre à des descriptions dithyrambiques qui lassent bientôt ma patience, d'autant plus qu'il les entremêle de fréquents appels à ma bourse. Pour monter sur le Dôme, une lire; pour voir les deux grosses cloches qui sonnent par le mouvement du battant sans que la cloche remue, une lire; en redescendant, pour voir la châsse de saint Charles Borromée, deux lires. On nous conduit ensuite derrière l'autel, où l'on montre une espèce d'écorché qui a le nom de saint Bartholoméo. Une dame anglaise, que l'on avait fait asseoir sur une chaise pour mieux jouir des beaux muscles du saint, se lève précipitamment en s'écriant : *For shame!*

En résumé, ce mélange de style gothique et de marbre qui forme le Dôme de Milan me plaît mé-

diocrement. J'aime mieux le sombre et franc gothique de nos cathédrales. Toutes ces statues, faites sur un patron semblable, sont trop propres, trop soigneusement exécutées. Nos saints à demi barbares, mais aux poses naïves et naturelles, me plaisent beaucoup plus. Je vois là un art complet et original : à Milan, je ne vois qu'une parodie moderne du gothique d'autrefois.

En sortant du dôme, je me suis rendu au couvent des Dominicains, où est le fameux tableau de Léonard de Vinci représentant la cène. Ce tableau occupe tout un des côtés d'une salle au rez-de-chaussée. J'ai mesuré seize grands pas pour la longueur[1]. Je ne l'ai pas trouvé en aussi mauvais état que je le pensais, et je n'ai pas vu les trous de balle que l'on raconte avoir été faits par des prisonniers de guerre que gardaient les soldats du sixième régiment des hussards français, qui se seraient amusés à tirer à la cible sur les têtes du Christ et des apôtres. Je crois les uns et les autres fort capables de cette gentillesse. Si le mal a existé, il a été fort convenablement réparé. Sur la porte de la salle où est placé ce tableau, une inscription latine rappelle que le prince Eugène l'a sauvé d'une entière destruction. Comment les Autrichiens n'ont-ils pas brisé ce marbre?

[1] Dix mètres de longueur sur cinq de hauteur.

On allait faire, pour le roi de Piémont, une copie de cette peinture, qui a beaucoup souffert, mais qui n'est ni si noire ni si effacée qu'on le prétend. Elle m'a paru toujours admirable, surtout au point de vue de la composition. La couleur n'a jamais dû être brillante : le ciel a cependant une merveilleuse transparence. L'outremer a repoussé dans les vêtements, et s'est comme précipité par places; mais peut-être sont-ce là des retouches.

La peinture à fresque de Giovani Montorfano qui fait face au tableau de Léonard de Vinci, qui ne fut commandé que pour lui servir de pendant, et qui porte la date de 1495, est beaucoup mieux conservée. Elle représente un crucifiement, ou plutôt un attroupement de saints personnages qui font d'effroyables grimaces, qui portent les vêtements, armures, robes à petits plis et bonnets du quinzième siècle, et dont les bras et les jambes sont cassés.

On terminait, lorsque je passai à Milan, une copie en mosaïque du tableau de la Cène de Léonard de Vinci, que Raphaéli, mosaïste romain qu'il ne faut pas confondre avec Raphaël, avait commencé il y a nombre d'années. Malheureusement cette copie, au lieu d'être exécutée d'après l'original, n'était que la copie d'une copie fort lourde de Bossi. Ce ne sera donc pas le tableau de Léonard de Vinci qui vivra pour la postérité.

Du couvent des Dominicains, je me suis rendu à l'église Saint-Ambroise, où j'ai vu baptiser par immersion, selon le *rit ambrosien*. C'est dans cette église que les empereurs recevaient la couronne de fer. J'y ai vu une fort belle chapelle en mosaïque et de grandes richesses en marbre et en porphyre. On y montre un serpent de bronze que mon guide m'a assuré être celui que les Hébreux adoraient dans le désert.

Santa Vittoria, que j'ai visitée ensuite, m'a paru plus riche encore : ce ne sont que marbres et que dorures du haut en bas de l'église. L'aspect est gai, mais n'a rien de religieux. Les peintures sont extrêmement faibles.

J'ai terminé cette promenade par une course à Saint-Laurent. C'est une église d'une architecture singulière. Elle dessine un octogone dont quatre côtés, en forme d'hémicycle, alternent avec les autres côtés, en ligne droite. Deux ordres de colonnes soutiennent la coupole.

A quelques pas de Saint-Laurent, on voit seize magnifiques colonnes antiques qui faisaient partie des thermes d'Hercule, construits par Maximien Hercule, collègue de Dioclétien. C'est le seul monument de ce genre qui soit resté debout à Milan.

Quelques savants veulent que cette colonnade soit antérieure à Maximien et de la plus belle épo-

que de l'art romain. Toujours est-il que les Milanais ont fort peu de respect pour ces débris de la vénérable antiquité. On vendait sous ces colonnes du poisson et des pommes de terre.

Mon cicerone m'attendait le lendemain de grand matin dans le vestibule de l'hôtel. Nous avons commencé la journée par une course au grand hôpital, *Spedale Maggiore*. Cet établissement est fort bien nommé. J'ai rarement vu des salles plus vastes et mieux aérées. Mais ce spectacle des douleurs humaines est toujours navrant. Je me suis hâté de quitter ces vastes dortoirs pour me rendre à la Monnaie, qui possède une collection de médailles antiques italiennes des plus remarquables.

J'ai ensuite visité la bibliothèque Ambrosienne, où l'on nous montra de fort beaux manuscrits, dont quelques-uns portent la lettre N sur une belle couverture en maroquin vert. Ce sont ceux qui, en 1796, firent le voyage de Paris. Le plus remarquable de ces manuscrits est écrit sur papyrus : c'est une traduction des antiquités de Joseph par Rufin : il date, à ce que l'on prétend, du quatrième siècle. Cette bibliothèque, peu importante pour le nombre d'ouvrages, n'a de valeur que par ses manuscrits précieux.

On y a réuni quelques objets d'art, des statues, un buste de Bossi, par Canova, plusieurs tableaux

du Titien, dont un, représentant une adoration des mages, est d'une fort belle couleur; j'ai surtout remarqué un cheval blanc d'une finesse et d'une transparence de couleur vraiment admirables. Deux portraits de Léonard de Vinci font partie de cette collection : le portrait d'homme est un chef-d'œuvre; une main est nue, l'autre est gantée : c'est excellent d'étude, mais peut-être y a-t-il un peu de sécheresse dans le contour du visage.

Un admirable carton, de l'école d'Athènes, a été placé au fond de la galerie : ce simple dessin écrase tout ce qui l'environne. Il a cinq mètres de longueur sur quatre de hauteur. Je ne dois plus mentionner après cela que deux tableaux de Bernardo Luini, dont l'un est peut-être le chef-d'œuvre du maître.

Le conservateur, qui me montrait le musée ambrosien et qui me prenait, je ne sais à quel propos, pour un Anglais, gémissait amèrement sur la perte de son Giorgion, que ces diables de Français, disait-il, avaient gardé à Paris : j'ai fait de vains efforts pour le consoler.

En sortant de la bibliothèque Ambrosienne, je me rendis au Palais, où une exposition de peintures modernes avait lieu. Il s'agissait de quatre tableaux qui venaient de remporter le prix de l'école des beaux-arts de Milan. Un seul, le plus mauvais,

avait quelque originalité. Tout le reste était de la peinture raisonnable. Je retrouvai les torses, les airs de tête, et le coloris des tableaux de l'école de David. Si ce sont là les morceaux d'élite des concours annuels, ils donnent une assez triste idée de l'originalité de l'école lombarde contemporaine.

Les promenades du jardin public et des remparts sont fort belles, mais un peu monotones. Le *foro Bonaparte* n'a que bien-froidement remplacé l'ancien palais des Sforce et des Visconti, et l'étendue du Champ de Mars ne me console pas de la perte des vieux édifices qu'il a fallu raser.

L'arène rappelle les amphithéâtres antiques. Elle est destinée aux courses et aux naumachies. Les dix rangs de gradins qui l'entourent peuvent contenir trente mille spectateurs. Cette construction a l'aspect d'un monument romain, mais n'en a pas la solidité : car ces blocs de granit, placés d'hier, commencent déjà à se disjoindre. Le pulvinar est la partie la plus remarquable de l'arène. Il est décoré de huit belles colonnes de granit rose, d'ordre corinthien, surmontées de beaux chapiteaux. Quatre de ces colonnes seraient, dit-on, antiques. Les chars romains et le char de triomphe, que l'on montre dans les magasins de l'arène, ne sont que de pauvres machines de théâtre en bois peint et doré. J'en dirai presque autant de tout le monument. Que

tout cela est misérable et mesquin à côté des anciens! Nous ne travaillons que pour des années, ils travaillaient pour des siècles.

Indépendamment de l'arc du Simplon ou de la Paix, on voit, à la porte Ticinense, un second arc de triomphe moderne. On en voit un autre à la porte Neuve, avec d'assez beaux bas-reliefs.

A la suite de cette description sommaire de la ville actuelle, on lira peut-être avec intérêt quelques extraits du journal d'un de nos confrères d'autrefois, qui, comme nous le faisons aujourd'hui, explorait, il y a environ trois siècles, la capitale de la Lombardie. On verra que la grande ville, la grande église, le tombeau d'argent, la châsse précieuse, et le beau serpent d'airain étaient dès lors ce qu'ils sont encore aujourd'hui, et qu'ils trouvaient déjà des admirateurs enthousiastes : on pourra supputer ensuite le nombre de fois que le pauvre *touriste* en *us* du seizième siècle a été copié par tous ceux qui ont repassé sur ses traces. Ce calcul est assez plaisant, et prouve fort en faveur de la patience humaine.

Notre voyageur, qui avait nom Stephanus Vinandus Pighius, accompagnait, comme mentor, le prince Charles de Clèves, aimable jeune homme qui, dans l'année 1575, parcourait l'Europe pour se former l'esprit et le cœur, et qui se laissa mou-

rir à Rome de la petite vérole : c'est du moins ce que j'ai pu comprendre en parcourant les effrayantes consultations des docteurs Petronius et Mercatus, qui, j'imagine, du moins d'après leur dire, firent essai sur le pauvre patient de toutes les drogues connues de leur temps (et le catalogue en était déjà fort joli). Le malade ne leur résista pas plus que la maladie; après quinze jours d'atroces souffrances et d'atroces médecines, « il rendit à la terre l'enveloppe que la terre lui avait prêtée, » nous dit Pighius, « et à Dieu l'âme qu'il avait reçue de Dieu, » phrase ayant cours de temps immémorial, comme on voit. Cette mort inopinée valut à cet infortuné voyageur, que Pighius appelle le *prince de la jeunesse*, une belle suite de vers élégiaques latins de la part de tout ce qu'il y avait de beaux esprits à Rome. Le bon Pighius nous a conservé toute cette poésie, plus les procès-verbaux de la maladie, du traitement et de l'autopsie du prince, et l'énumération des prodiges qui annoncèrent sa mort, comme il est ordinaire quand il s'agit du trépas d'un homme illustre :

Cum cecidit fato consul uterque pari.

L'excellent homme nous raconte même un rêve qu'il eut à cette occasion, et pousse le scrupule jusqu'à nous retracer dans une petite vignette en bois

un de ces prodiges dont lui-même fut témoin. On voit dans cette naïve représentation une espèce de serpent de feu dont la tête touche au ciel, et la queue à la terre, le tout ressemblant furieusement à un éclair.

Mais laissons là le prince de Clèves et les prodiges, et revenons à Milan.

« Les voyageurs entrèrent dans l'église principale, vulgairement appelée le *Dôme*, nous dit Pighius, que je traduis littéralement. Cette auguste basilique est d'une telle richesse, d'une si grande étendue, et a été si merveilleusement travaillée qu'il n'y a pas de temple dans aucune ville de la chrétienté qui puisse lui être comparé, soit que vous considériez la magnificence et les proportions gigantesques de son architecture, soit que vous calculiez l'inestimable prix des matériaux qui sont entrés dans sa construction. Si de tous côtés, à l'extérieur comme à l'intérieur, les plaques de marbre dont ses murailles ont été revêtues ajoutent à sa splendeur, il est aussi décoré dans toutes ses parties d'une incroyable quantité de statues en marbre de Paros, ouvrages d'artistes habiles. Il faudrait des jours entiers au visiteur pour examiner avec quelque détail des chefs-d'œuvre si variés. On montra ensuite au prince Charles les rares et précieuses offrandes que renfermait la sacristie, les

vases donnés par des archevêques, des vicomtes et des ducs, et des vêtements tissus d'or et d'argent, et brodés de pierreries et de perles du plus grand prix. On lui fit voir enfin les reliques des saints renfermés dans des châsses d'un travail et d'une valeur inestimables. Ils montèrent, après cela, au sommet d'une tour élevée et extrêmement ornée. Ils pouvaient, de sa plate-forme inférieure, contempler au-dessous d'eux le plan de la ville et des faubourgs, et juger de l'aspect et de la richesse de la contrée qui s'étendait au loin à l'entour.

« Le prince Charles et sa suite furent émerveillés de la magnificence et de l'immensité du paysage. Ce n'était plus une ville, mais un pays tout entier qu'ils croyaient voir sous leurs pieds. Milan, en effet, a été bâtie dans une heureuse situation, entre le cours de plusieurs fleuves, de sorte qu'outre les fruits qu'elle tire en si grande abondance de la campagne voisine, cette ville peut facilement se procurer chez ses voisins de la Gaule Cisalpine, ou même au sein des Alpes, une foule d'objets d'utilité ou d'agrément. Ses faubourgs ont l'étendue de grandes villes, et ainsi que le corps de la place, ils sont entourés de fossés pleins d'eau....

« Les voyageurs se rendirent ensuite dans l'église de Saint-Ambroise. Là, on leur montra les reliques de plusieurs saints. Charles ayant demandé

ce que signifiait un serpent d'airain placé sur une colonne de marbre, on lui raconta qu'autrefois Théodose avait donné ce serpent en présent à la ville de Milan, en même temps qu'un des clous avec lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ avait été attaché sur la croix. Le clou avait été conservé dans l'église de Sainte-Thécla; quant à ce simulacre de serpent, c'était le même qu'autrefois, dans le désert, Moïse avait fabriqué pour les Hébreux. »

Dans leur court séjour dans la ville de Milan, on fêta beaucoup les illustres voyageurs, et des divertissements de tous genres, musique, danses, jeux et exercices militaires, leur furent offerts.

A défaut des ballets de *Vigano* et de petits automates de *Girolamo*, dont les analogues n'existaient sans doute pas encore, on donna au prince un spectacle dont maître Pighius nous a laissé une description fort détaillée. On pourrait douter, d'après ces récits, que, depuis lors, l'art de la danse ait fait de grands progrès. En effet, après avoir lu le passage suivant, je commence à croire que les *artistes* du seizième siècle auraient pu en remontrer pour la grâce, la souplesse et la légèreté, à nos sylphides les plus renommées. Elles étaient certes supérieures à ces maussades ballerines de par delà les Alpes, qui se démènent si grotesquement sur les planches de la *Fenice* ou du théâtre de la Scala.

Voyez plutôt avec quel enthousiasme le respectable pédagogue, ecclésiastique de son métier, célèbre leurs prouesses.

« Après le repas, dit-il, deux jeunes filles, dont l'aînée était à peine âgée de douze ans, furent introduites dans la salle : toutes deux étaient parfaitement belles. Elles portaient, sous leurs longues robes de soie, de légers pantalons de lin, et leurs blondes chevelures étaient retenues par des filets à mailles d'or. La harpe et le luth ayant fait entendre leurs accords, elles commencèrent leurs danses et leurs gracieux exercices, en observant la mesure que marquaient les instruments. Peu à peu, leurs gestes devinrent plus voluptueux, leurs mouvements plus rapides. A l'instar des anciennes *gaditanes*, elles obéirent aux vives modulations de la musique, et, à mesure que ces modulations devinrent plus accélérées, elles commencèrent à tourner sur elles-mêmes avec une incroyable rapidité et à bondir avec une légèreté merveilleuse. Leur souplesse était telle, que les princes et les étrangers témoins de leurs évolutions, et qui n'avaient jamais assisté à de pareils divertissements, demeuraient immobiles d'admiration et ne pouvaient se rassasier d'un si charmant spectacle. »

XXII

MILAN — LE MUSÉE BRERA — UN MALENTENDU

J'ai passé plusieurs longues journées dans le musée public de Milan. Je ne décrirai toutefois que quelques-uns des principaux tableaux de cet établissement, ceux dont le mérite m'a le plus frappé. Je ne suis pas l'ordre du catalogue, j'obéis à mes impressions : j'écris à mesure que je vois.

Le premier tableau qui m'a arrêté est un *Portrait d'évêque*, de Jules Romain. La couleur des vêtements est d'une grande vigueur; l'ombre et la lumière sont ménagées avec une science toute vénitienne : l'or est lumineux et semble réel : c'est bien une chape d'évêque. L'école romaine, ce jour-là, a fait une excursion sur les domaines de Venise.

Saint Pierre et saint Paul, du Guide, sont un de ses meilleurs ouvrages. La main de saint Pierre, en raccourci, est d'une vérité incroyable. Le coloris est grave et superbe. Ce tableau est bien supérieur à tout ce que nous possédons du Guide au musée du Louvre.

Un *Enlèvement de Proserpine*, de l'Albane, m'a un peu raccommodé avec ce maître; il réussit mieux dans ses tableaux de petite dimension que dans ses grandes machines.

Je me rappelle deux enfants, dans un grand tableau du Dominiquin, dont le sujet m'échappe; ils se couvrent avec la mitre d'un évêque. L'idée est ingénieuse et exprimée avec beaucoup de grâce. Ce n'est plus la sévérité ni la gravité de coloris du Dominiquin : c'est la vivacité, la finesse et la transparence du Titien.

Gambozzi, dans une *Adoration des mages*, reproduit un étrange effet de lumière émanant de l'Enfant Jésus. Cette peinture est dure et éclatante à la fois. Ce doit être un élève ou un imitateur de Raphaël.

Le tableau de la *Naissance de Moïse*, du Giorgion, est un des bons ouvrages de ce maître. Les costumes sont d'une grande richesse de couleur : l'effet est obtenu par des contrastes.

Une tête de *Moine mourant*, de Diégo Velasquez,

m'arrête tout à coup. L'expression sardonique du mourant est effrayante de vérité.

Je ne dois pas oublier une *Tête de vieillard*, du Titien. La couleur est peut-être un peu rousse et grise; on reconnaît toutefois la main du maître. La barbe relevée, et dont on distingue chaque poil, semble hors du tableau.

Une *Prédication*, de Vittore Carpaccio, ressemble à un tableau du même maître que nous avons au musée du Louvre. Ce sont les mêmes fonds avec constructions de pierres blanches, toits roses et terrasses sur lesquels s'enlèvent en vigueur des personnages aux riches costumes orientaux. Dans un autre tableau du même artiste, je me rappelle un prêtre magnifiquement costumé et placé au haut d'un escalier d'où il donne la bénédiction. C'est un morceau d'une très-belle couleur.

La *Vierge*, de Schidone, est un tableau coquet. L'enfant est charmant, et il y a un effet de lumière frisante qui est fort bien rendu.

Un des tableaux capitaux du musée de Bréra, c'est le *Mariage de la Vierge*, de Raphaël. Ce tableau, de la jeunesse du grand artiste et de sa première manière, est trop connu pour que nous le décrivions. Quoique blonde, la couleur est extrêmement solide et brillante. Chaque ton est entier : cependant le tableau ne manque pas d'harmonie,

vu surtout à une certaine distance. De près, la sécheresse est plus apparente. Les contours, dessinés en noir, se montrent trop nettement. Certaines figures, comme par exemple l'homme cassant la verge sur son genou, paraissent découpées à l'emporte pièce. Il y a cependant dans ce tableau un sentiment de jeunesse et de naïveté qui séduit. Il m'a rappelé ces belles fresques de Pinturichio qui ornent la sacristie de la cathédrale de Sienne, et dont Raphaël exécuta les cartons, à peu près vers le même temps.

Le musée Bréra ne possède pas moins que quatre tableaux de Paul Véronèse. Parmi eux, j'ai remarqué un *Festin*, qui rappelle en partie le tableau des *Noces de Cana*, qui est au musée du Louvre.

Plusieurs des anciens maîtres de l'école vénitienne sont aussi représentés dans cette collection. Gentile Bellini y a un de ses plus grands ouvrages, la *Prédication de saint Marc*. Cette toile, qui a environ vingt pieds de long, est meublée d'un grand nombre de figures, dont la dimension est de deux tiers de nature. Elle rappelle, avec plus de naïveté, la composition de Carpaccio et le tableau du musée de Paris, dont nous parlions tout à l'heure. Il y a aussi du même maître un grand tableau de l'église *Sainte-Sophie*, à Constantinople, qui est fort curieux.

Un des tableaux les plus singuliers de cette collection représente plusieurs saints, figurés dans trois grands compartiments, divisés par deux colonnes en relief. Costumes, composition, expression, tout est d'une naïveté et d'une vérité extraordinaires. Mais cet amour de la vérité a conduit le peintre à l'absurde. C'est ainsi que, non-seulement il a étudié chaque détail, comme de véritables trompe-l'œil, mais que souvent, au lieu de peindre l'objet qui doit entrer dans sa composition, il l'y a matériellement placé. Ainsi, par exemple, les broderies d'or sont en or véritable : les clefs de saint Pierre sont de véritables clefs; la crosse de son bâton est aussi en relief ; enfin, le manche d'un poignard, planté dans le cœur d'un des saints personnages du tableau, est un vrai manche de poignard. A côté de ces objets réels, il en est d'autres qui ne sont qu'imités, mais d'une manière vraiment extraordinaire. Tel est un gradin d'agate, placé au bas de la toile; il faut y toucher pour s'assurer que ce n'est pas de la pierre.

Avant de quitter le musée Bréra, nous indiquerons encore un *Christ*, du Tintoret, effrayant de couleur, d'imagination pittoresque et de vérité. La main gauche surtout et les pieds que les clous ont traversés et meurtris font mal à voir.

Les fresques de Bernardo Luini et de Gaudenzio

Ferrari ne doivent pas être non plus oubliées. Celle qui est divisée en trois parties est un tableau de maître. Il y a dans un des coins du tableau un nain tenant un sabre, d'une facture et d'une couleur étonnantes; on dirait un fragment d'un tableau du Giorgion.

Nous terminions notre revue de la collection Brera, et, tout en examinant de nouveau quelques-uns de ses tableaux les plus remarquables, nous nous rapprochions de la porte, quand une circonstance inattendue est venue brusquement interrompre notre visite. La consigne veut que l'on n'entre dans les galeries du musée que la tête nue. Or l'ami qui m'accompagnait dans cette promenade avait, au moment de sortir, remis son chapeau. Désireux de jeter un dernier coup d'œil sur un tableau placé non loin de la porte, il rentra ayant le chapeau sur la tête : un factionnaire hongrois, qui se trouvait à peu de distance, l'apostropha assez brusquement en allemand, lui enjoignant sans doute de se décoiffer. Mon ami n'entend pas l'allemand, et, tout en écoutant le factionnaire, il gardait son chapeau. Le Hongrois, sans dire un mot, s'approche et le décoiffe avec sa baïonnette. Mon ami, qui a près de six pieds de haut, qui est fort peu patient, et dont les nerfs d'acier étaient singulièrement agacés, s'avance froidement vers

le Hongrois, prend d'un seul temps le bonnet à poil qui le coiffait et le met tranquillement sous son bras, lui montrant de la main qu'il avait libre le chapeau qui gisait à terre, avec un regard qui lui disait : — « Ramassez-le, rendez-le-moi, ou vous n'aurez pas votre bonnet. »

Le Hongrois, furieux, articula un effroyable jurement, abaissa sa baïonnette, et faisait mine de vouloir se précipiter sur mon ami, qui restait immobile et dont sans doute le sang-froid le fascinait, quand le *cicerone*, à la longue queue, et plusieurs des nombreux assistants qui nous entouraient se jetèrent bravement entre les adversaires. En quelques secondes, sans que je puisse dire comment l'échange s'était fait, l'un avait son chapeau, l'autre son bonnet, et notre ami, sur l'invitation de quelques-uns des promeneurs, se retirait plus vivement peut-être qu'il ne l'eût fait de son plein gré, tandis que le reste des assistants, le cicerone en tête, s'efforçaient de retenir le Hongrois qui s'agitait comme un furieux, tempêtait et voulait poursuivre son homme.

Pendant ce temps, nous avions gagné la rue. Tout en gourmandant, comme je devais le faire, étant alors de sang-froid, mon trop imprudent ami, auquel sa grande jeunesse pouvait seule servir d'excuse, nous avions lestement repris le chemin de

l'hôtel. Nous fûmes bientôt rejoints par le cicerone, dont la poudre, par suite de son extrême agitation, avait enfariné le visage. Un personnage officieux, qui ne voulut pas nous quitter et pour lequel il montrait une grande déférence, l'accompagnait. Ces deux messieurs nous suivirent jusque sous le vestibule de l'hôtel, et je ne m'en occupai plus.

Vers le soir, comme nous nous rendions à la promenade de la porte Orientale, je vis l'officieux du matin, en compagnie d'un autre personnage, porteur d'un habit extrêmement râpé, mais propre. Tous deux tenaient à la main d'énormes gourdins et nous suivaient à distance. Toutefois, comme ils mettaient une véritable discrétion dans leurs observations, nous ne nous en préoccupâmes pas davantage. Nous passâmes la soirée dans le cirque de Guerra : c'est un Franconi milanais qui, dans ses exercices équestres, joint une grande adresse à une grande fougue. La chaleur était extrême : nous prîmes force sorbets et granati, et vers le milieu de la nuit nous regagnâmes notre gîte.

Deux ombres noires nous suivaient à une certaine distance. Nous nous arrêtâmes et nous reconnûmes les deux personnages aux gros bâtons. Décidément ils ne nous avaient pas perdus de vue. Ils nous accompagnèrent jusqu'au logis, se tenant toujours à une distance extrêmement respectueuse.

Rentrés à l'hôtel, l'intérêt que ces messieurs prenaient à nos actions nous donna à réfléchir. J'allai trouver l'hôte et je lui demandai s'il n'était pas possible d'avoir une calezzine sur-le-champ. Nous désirions, lui dis-je, profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous rendre à Pavie. L'hôte ouvrit d'énormes yeux et se gratta l'oreille; il était évidemment fort troublé : mais bientôt, se remettant :

— *Signori*, dit-il, et vos passe-ports?

Nos passe-ports, en effet, avaient été déposés à la police; nous étions pris : ce qui ne nous empêcha pas de nous coucher et de dormir aussi profondément que voulurent bien nous le permettre les aimables parasites qui peuplent les lits de Milan.

Le lendemain, nous étions debout de grand matin. Nos malles étaient faites, et notre domestique de place s'était rendu à la police pour retirer nos passe-ports, quand un monsieur, porteur d'une lettre avec un énorme timbre, arriva à l'hôtel d'un pas fort dégagé, et demanda mon ami auquel il remit sa missive. C'était une invitation en règle pour se rendre immédiatement chez Son Excellence le chef de la police de Milan. Il n'y avait pas à hésiter, ni à délibérer; mon ami prit son chapeau, se dirigea vers le bureau de la police, où nécessairement je l'accompagnai. Le porteur de la lettre nous ser-

vait de guide, et peut-être aussi de quelque chose de mieux.

On nous introduisit dans le cabinet d'attente du commissaire, et là, avant que mon ami pût être reçu par Son Excellence, nous vîmes l'aiguille des minutes de la pendule faire plus de deux fois le tour du cadran. Enfin, mon ami fut introduit, et se trouva en présence d'un personnage extrêmement poli, mais dont les manières et le langage ne manquaient pas d'une certaine solennité. Ce monsieur le pria fort poliment de s'asseoir, et, sans prononcer une seule parole qui eût trait à l'événement de la veille, commença un interrogatoire en règle : — Quand mon ami avait-il quitté Paris? — Pourquoi s'était-il rendu en Italie? — Que venait-il faire à Milan? — Où comptait-il se rendre ensuite? — Était-il marié? — Avait-il des compagnons de voyage? — Connaissait-il quelque personne à Milan? Mon ami répondit laconiquement à toutes ces questions, et néanmoins d'une manière fort naturelle et fort suffisante : — Il avait quitté Paris depuis environ deux mois. Il n'avait pas le bonheur d'être marié. Son intention était de passer quelques jours encore à Milan, et de se rendre ensuite à Venise. Il voyageait, comme Candide, pour se former l'esprit et le cœur. Il aimait beaucoup les arts : c'est ce qui l'avait conduit en Italie. Son temps se

passait à visiter les galeries et les monuments, et à dessiner et à peindre tant bien que mal tout ce qui lui paraissait mériter de l'être. L'Italien parut à peu près satisfait de ces réponses, et prit fort attentivement connaissance du contenu d'un billet qu'on lui avait remis au moment où il commençait son interrogatoire. Puis, hochant la tête d'une manière significative, et prenant la parole avec une certaine décision :

— Tout ce que vous venez de m'apprendre est fort bien, dit-il à mon ami; mais il faut que ce soir vous ayez quitté Milan, et demain les États de Sa Majesté l'Empereur, et cela par le chemin le plus direct.

Mon ami voulut répliquer; mais Son Excellence, hochant la tête de nouveau, se contenta de lui dire :

— Tout est inutile; vous ne pouvez pour le moment prolonger votre séjour dans les États de Sa Majesté l'Empereur. Faites ce que je viens de vous dire.

Puis, conduisant mon compagnon vers la porte, il le salua et prit congé de lui avec une politesse d'autant plus grande, qu'il se rappelait sans doute que la veille celui-ci avait donné la mesure de sa décision et de sa fermeté.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait partir. Pour

rester bon gré mal gré dans les États de Sa Majesté l'Empereur, et occuper sa bonne ville de Milan, il faut s'appeler Eugène Bonaparte, et avoir cinquante mille hommes sur le Tessin ou sur l'Adda.

De retour à l'hôtel, nous trouvâmes nos malles rangées avec un ordre parfait. Toutes les lettres et papiers avaient été déployés et classés dans leur ordre de date avec un soin tout particulier. On avait pu s'assurer que mon aimable ami avait le cœur extrêmement sensible, et qu'il était fort regretté à Paris; mais on n'avait découvert rien de plus. Il n'avait eu nul souci, comme notre compatriote Andryane, de garnir les doubles-fonds de sa malle de correspondances secrètes, en un mot, de se faire le commis voyageur du carbonarisme et de la révolution.

Il fallait forcément changer notre itinéraire, et renoncer pour l'instant à voir Venise et l'Adriatique. Sur ces entrefaites, un personnage tout à fait courtois, qui parlait même un peu français, nous remit nos passe-ports, et puis, s'adressant personnellement à mon ami, lui dit qu'il avait ordre de l'accompagner jusqu'à Pavie, et de ne lui faire ses adieux que sur l'extrême rive du Tessin.

La calezzine que nous avions demandée la veille était prête. Je ne pouvais laisser partir mon ami seul, car de toute nécessité nous sommes insépara-

bles. Nous montâmes donc dans la voiture, notre compagnon s'installa lestement sur le siége, et : Fouette, cocher!

XXIII

BINASCO — PAVIE

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Binasco, à peu près à deux heures de Milan. Toute cette partie de la route côtoie le Naviglio-Grande. Binasco est un de ces jolis bourgs, comme on en voit par centaines dans cette belle plaine de la Lombardie. Ses maisons sont blanches, son église blanche. Des eaux vives coulent à travers des champs de maïs et de vigne en berceaux : tout y est gai, tout y est gracieux, tout y est vivant : la poussière seule de la route gâte un peu ce petit paradis terrestre.

Notre compagnon de voyage montrait une parfaite discrétion : ce qui nous donna l'idée saugrenue, mais politique, de l'inviter à partager notre déjeuner. Nous ne pouvions manquer de le mettre,

de cette façon, dans nos intérêts, le vin d'Asti aidant. Au dessert, en effet, et comme on nous servait des cerises et du parmesan qui ressemblait à du rochefort, notre homme était tout à fait apprivoisé et d'un communicatif charmant.

Nous le fîmes jaser : il adorait les Français, pour l'instant du moins, et ce n'était qu'à son corps défendant qu'il avait consenti à nous accompagner, malgré nous peut-être. Mais, hélas ! il fallait bien gagner sa pauvre vie. Il était charmé de nous trouver de si bonne composition, et tout en disant cela, il vidait son verre coup sur coup. Quand nous nous levâmes de table et que nous remontâmes dans la calezzine, je crois que nous l'eussions tout aussi aisément conduit à Milan qu'à Pavie. Mais nous respections beaucoup trop l'autorité et les injonctions du délégué de Sa Majesté Impériale, qui tient les clefs du Spielberg et du château de Mantoue, pour nous permettre une telle incartade.

Nour prîmes donc le chemin de Pavie, où nous arrivâmes en moins de deux heures. Cette ville, située dans une plaine d'une grande fertilité et sur les bords du Tessin, ne paraît pas peuplée en raison de son étendue. Elle se pique d'une très-haute antiquité. Milan n'était encore qu'une plaine inculte que Pavie était déjà une grande ville, disent ses habitants. De hautes tours carrées en briques, qui

s'élèvent de distance en distance, lui donnent un aspect vénérable. Une de ces tours servit de prison à Boëce. La grande place de la ville est entourée d'un vaste portique. Milan n'a pas de place qui lui soit comparable. La plupart de ses rues sont larges et tirées au cordeau. L'une d'elles, la principale, traverse la ville dans toute sa longueur et aboutit à un grand pont tout revêtu de marbre, sur lequel on passe le Tessin. Ce pont est couvert, et sert de promenade aux habitants qui viennent là prendre le frais.

Pavie a quelques beaux édifices et, dans le nombre, l'église Saint-Pierre, où, dit-on, le corps de saint Augustin fut déposé, la cathédrale et les palais Brambrilla et Scalpa. Sa citadelle, si forte autrefois, est aujourd'hui presque ruinée.

Nous étions descendus à l'hôtel de la *Croix-Blanche*, et nous comptions y passer la nuit. Notre compagnon de voyage, dont l'estomac ne conservait plus qu'un souvenir éloigné de son déjeuner du matin, commençait à prendre un air inquiet, et, nous montrant la rive droite du Tessin, il nous disait que si nous comptions ce jour-là aller coucher à Voghera ou à Tortone, nous n'avions pas de temps à perdre. Nous comprenions parfaitement ses insinuations délicates, mais nous faisions la sourde oreille. En, effet nous avions formé en chemin un

projet, que nous tenions à mettre à exécution : c'était de ne pas quitter le royaume Lombard, sans avoir visité la fameuse chartreuse de Pavie. Or, pour cela, il nous fallait une grande journée, et cette journée ne pouvait être que celle du lendemain.

Il fallait donc ou séduire notre compagnon, ou nous mettre complétement en insurrection contre le gouvernement impérial, ce qui, sur la rive du Tessin où nous nous trouvions encore, pouvait avoir ses inconvénients. Toutefois le temps pressait, et il fallait agir. Notre plan de campagne fut donc bientôt arrêté. Nous appelâmes notre hôte de la *Croix-Blanche*, et, en présence de notre compagnon de voyage, nous lui commandâmes de nous tenir prêt un excellentissime dîner pour le retour de la promenade, et de ne pas oublier les vins d'Asti et d'Alexandrie. Nous demandâmes ensuite à notre compagnon s'il n'aurait pas la complaisance de nous faire connaître les curiosités de la ville. La perspective d'un bon dîner avait tout aussitôt modifié sa manière d'être. Il n'eut garde de nous refuser et se transforma en un excellent *cicerone*, charge que ces messieurs cumulent assez souvent avec leurs fonctions officielles. Grâce à sa complaisance, nous vîmes en détail l'église Saint-Pierre, bâtiment gothique d'une certaine puissance, mais

où nous ne pûmes, il est vrai, trouver le tombeau de saint Augustin. Dans la cathédrale, il nous fit remarquer une espèce de crochet en fer, ajusté au bout d'un long manche que l'on appelle la lance de Roland.

Notre compagnon était disposé à nous montrer encore bien des choses, mais il était tard, et le dîner nous appelait. Il fit honneur au vin d'Asti, blanc et rouge, qu'il paraissait surtout apprécier, et retrouva sa belle humeur et sa langue. Je notai dans la soirée quelques-uns des singuliers récits que cet amusant personnage nous avait faits, et qui trouveraient mieux place à la suite des nouvelles les plus vives de Boccace que dans ce volume.

Notre homme, au moment où nous nous levions de table, nous demanda si ne voulions pas faire une promenade dans la ville, qu'il pourrait, disait-il, nous faire connaître *très au complet*. La manière dont il avait accentué ces derniers mots ne pouvait nous laisser de doute sur la nature de sa proposition, tout à fait en harmonie avec ses récits drolatiques. Nous le remerciâmes si vertement de ses bons offices, qu'il parut tout déconcerté. Nos Excellences ne savaient pas ce qu'elles refusaient, balbutia-t-il, et ne connaissaient sans doute pas la réputation de la joyeuse ville de Pavie. Nous finîmes par l'envoyer promener, ce qu'il fit en se

mettant à la disposition de Nos Excellences pour le lendemain.

L'Université de Pavie est l'une des plus célèbres de l'Italie : on pourrait former une longue liste des hommes qu'elle a donnés aux lettres et aux sciences. Aujourd'hui encore elle est très-fréquentée; on y compte douze à quinze cents élèves. Ce soir, les cafés de la *Strada Nuova* et le théâtre étaient pleins d'étudiants, qui paraissaient beaucoup plus occupés du charmant talent de la Fenella que de Baldus ou d'Alciat. Ces jeunes gens, dont le costume est beaucoup plus négligé que celui des étudiants français, et qui portent une chevelure énorme et fort peu peignée, sont pleins de feu et comprennent du premier coup les moindres nuances de la passion. Tour à tour silencieux ou applaudissant avec rage, ils sont tout entiers au drame, à leurs impressions, et ne paraissent s'inquiéter ni du voisin, ni de l'effet produit par leur bruyant enthousiasme. Le parterre de l'Odéon, quelquefois si turbulent, surtout lorsqu'il s'agit de jouer un tour à un acteur qui déplaît ou à un inspecteur de police qui a voulu faire de l'autorité, paraît calme et comme occupé par des jeunes gens sages et rangés, à côté de ce parterre italien. On me raconte que, dans certaines soirées, ces étudiants, spectateurs passionnés, ont rappelé

jusqu'à trente fois une actrice qui leur avait plu par sa manière d'exprimer un trait de sentiment. Celle-ci, en se retirant et en les saluant, leur criait, comme Voltaire aux Parisiens : « Vous me ferez mourir de plaisir ! »

Il serait curieux de comparer nos étudiants de Pavie à ceux des colléges d'Oxford ou des universités de Gœttingue ou d'Iéna. Nos Italiens n'ont certes ni l'orgueil et l'affectation du jeune lord anglais, ni la mysticité rêveuse ou le fanatisme politique de l'étudiant allemand, ni l'insouciance et la gaieté du Français. Passionnés et farouches, leur originalité est bien tranchée.

Les professeurs de cette université ont toujours été de premier ordre. On a compté parmi eux Volta, Tamburini, Scarpa, Moretti, Zandrini, Bordoni, Prina. Il faut, pour suivre les cours, présenter un diplôme d'instruction humanitaire. Les trois grandes branches de l'enseignement qui y est donné répondent à nos Facultés de droit, des sciences et des lettres.

La bibliothèque de l'Université compte environ cinquante ou soixante mille volumes. Elle nous a paru très-fréquentée par les jeunes étudiants.

XXIV

LA CHARTREUSE DE PAVIE

Le lendemain, de bon matin, notre voiture était prête; et, au lieu de tourner vers Voghera ou Tortone, nous commandâmes au cocher, au grand ébahissement de notre officieux compagnon, de nous conduire à la *Certosa*, ou Chartreuse de Pavie, où nous voulions aller faire ce jour-là nos dévotions. L'hôte, sur notre ordre, apportait au même instant des provisions de bouche et un certain nombre de bouteilles de cet irrésistible vin d'Asti. Nous voulions passer la journée à la Chartreuse, et on nous assurait que nous ne trouverions aucune ressource, ni dans le monastère, ni dans ses environs. La vue des bouteilles produisit son effet infaillible:

notre homme reprit sa place sur le siége, près du cocher, et nous partîmes.

Le monastère de la Chartreuse a été construit à environ une lieue et demie de Pavie, non loin du chemin de Milan. Ses cloîtres, son église, ses bâtiments de service, couvrent autant de terrain qu'une petite ville. Le village le plus voisin de cet édifice, et qui n'est qu'un hameau, s'appelle Torre del' Magnano.

Cet édifice, vraiment magnifique, a été construit sous l'inspiration d'un remords et comme pour racheter un crime. Jean-Galéas Visconti, comte de Virtù, s'étant rendu maître de Milan par surprise, renferma son oncle, son beau-père, Barnabo Visconti, et sa famille, dans le château de Trezzo, où tous moururent du poison. A cette époque, lorsqu'il s'agissait de s'emparer du pouvoir, on avait peu de souci de la vie d'autrui, mais on était bon croyant. Jean-Galéas Visconti, que la perspective de l'enfer privait de tout repos, ne trouva moyen, pour tranquilliser sa conscience, que de fonder un pieux monument qui serait dédié à la Vierge. C'est alors que furent commencées, dans l'année 1396, ces vastes constructions, qui furent continuées pendant plus de trois siècles, et à l'embellissement desquelles chaque époque eut à cœur d'apporter son goût, ses trésors et le concours de ses artistes les plus émi-

nents. Aussi la Chartreuse de Pavie est-elle comme une sorte de spécimen curieux de la marche et des progrès des beaux-arts dans la Lombardie, du quatorzième au dix-huitième siècle. Le nom de l'architecte qui mit le premier la main à l'œuvre est en quelque sorte inconnu; les uns l'appellent Henrico de Guamadia, les autres, Zamadia, et présument que c'est le même homme qui jeta les fondements de la cathédrale de Milan, à peu près vers la même époque (onze ans auparavant). On suppose encore qu'il était originaire de l'Allemagne, et alors son nom serait probablement Henri de Gmunden. D'autres veulent que ce soit Marco da Campione qui ait dressé les plans de l'édifice. Or Marco da Campione est mort six ans avant que la première pierre de la Chartreuse fût posée. Ce qui est certain, c'est qu'Ambrogio de Fossano, surnommé Borgognone, à la fois grand peintre et grand architecte, comme la plupart des artistes de la Renaissance, dessina la coquette et somptueuse façade de cet édifice, et qu'elle fut commencée sous sa direction, en 1473. Ambrogio aurait aussi, à ce qu'il paraît, dirigé et suivi l'exécution des peintures qui décorent certaines parties de l'intérieur de l'édifice.

Le style de cette façade est tout à fait dans le goût de la Renaissance. Sa description demanderait un volume, et les marbres, les sculptures et les dé-

tails d'ornementation ont été répandus dans cette partie de l'édifice avec une telle profusion, qu'il serait presque impossible de la rendre compréhensible. Disons seulement qu'au centre elle présente un portique richement décoré, dont la voûte est soutenue par quatre colonnes d'ordre corinthien.

Au-dessus du portique s'élève une espèce de triforium d'ordre toscan surmonté d'un fronton. Au-dessous de ce fronton, sur la frise, on lit la dédicace suivante de l'édifice :

MARIÆ VIRGINI, MATRI, FILIÆ, SPONSÆ DEI.

Un second triforium, placé au-dessus du fronton, complète cette partie centrale de l'édifice par une sorte de corniche rectiligne qui couronne un attique roman, de sorte que l'édifice ne paraît pas avoir été achevé. A droite et à gauche du portique, et formant des divisions à peu près égales, s'élèvent quatre énormes piliers en saillie; chacun de ces piliers est décoré dans sa hauteur par sept niches, dans chacune desquelles des statues sont placées. Enfin, aux extrémités de la façade, deux tours carrées, ornées chacune d'un grand nombre de niches et de statues, et surmontées de clochetons d'une rare élégance, terminent la décoration de cette partie de l'édifice. Telles sont du moins ses lignes et divisions principales. Mais ce que nous ne pouvons

décrire, ce sont ces nombreux bas-reliefs et ces ornements de toute espèce que le sculpteur a prodigués sur cette façade, ces médaillons variés, au nombre de soixante-dix, et ces innombrables statues, toutes en marbre et d'un travail bien supérieur aux sculptures de la cathédrale de Milan.

Parmi les bas-reliefs du portique, nous avons remarqué ceux qui représentent la fondation de l'ordre, et qui sont attribués au Gobbo, et les funérailles de Jean-Galéas Visconti. Ce sont deux morceaux d'un travail exquis. Les médaillons de la base de l'édifice, également d'un fort beau travail, représentent les bustes des personnages de l'antiquité profane et sacrée, saints, héros, empereurs, apôtres, le tout entremêlé d'armes et de trophées.

En arrière de la façade s'étend le corps de l'édifice, disposé en forme de croix latine. Au point de réunion des branches de la croix, trois ordres de colonnes superposées soutiennent trois portiques et forment une espèce de tour octogone dont la partie supérieure, ou l'attique en retrait, supporte une coupole à pans, également de forme octogone. Chacune des extrémités des branches de la croix est terminée par une sorte d'élégante façade flanquée à chaque angle d'énormes piliers, ou plutôt de tours que couronnent des clochetons. Au centre de la façade, s'élève un troisième clocheton à peu

près semblable à ceux des angles, mais beaucoup plus élevé et d'une grande légèreté. Les nombreux contre-forts placés à l'extérieur de l'édifice portent chacun un édicule ou clocheton à trois étages d'une forme différente. Enfin, tout l'ensemble du monument repose sur une immense plate-forme qui a aussi la forme d'une croix latine, et à laquelle on arrive par trois degrés.

Tout autour de l'église règne un portique entourant une vaste enceinte, et qui sépare l'édifice des terrains extérieurs. C'est là qu'étaient placées autrefois les cellules des chartreux.

Les matériaux employés dans la construction de l'église sont de différentes natures, et cela selon les diverses époques où on les a mis en usage. L'extérieur du transsept, le dôme et les contre forts, en un mot tout le corps de l'église est construit avec des espèces de briques assemblées avec cette perfection qui appartient aux monuments de la Lombardie de la même époque. La façade tout entière est revêtue de marbre, et tellement garnie d'ornements et de sculptures, qu'on ne peut rencontrer cinq pieds carrés de surface unie. Les toits de l'édifice avaient été couverts en plomb, ce qui avait coûté des sommes énormes. En 1797, par ordre du Directoire, ces plombs furent enlevés et mis en vente, et produisirent, à ce que l'on assure, une

somme de plus de trois millions de francs. L'importance de cette somme ne justifie pas un tel acte de vandalisme.

Cet édifice n'est cependant ni aussi abandonné ni aussi détérioré qu'on l'a souvent dit. Il eût mieux valu, sans aucun doute, laisser aux chartreux leurs domaines, qui produisaient un million de revenu, et le soin de l'entretenir. Supprimés par Joseph II, ils furent obligés, en 1782, de quitter ce monastère, où ils étaient établis depuis quatre siècles. Divers ordres leur succédèrent depuis, mais tous étaient pauvres et sans revenus suffisants pour subvenir aux frais d'entretien d'un édifice aussi vaste. En 1810, la Chartreuse de Pavie fût délaissée de nouveau. Le gouvernement autrichien, après sa réinstallation, s'est empressé d'apporter remède à une dégradation imminente. Les revenus des terres qui avaient appartenu au monastère, et qui montaient à environ cinq cent mille francs, sont employés non-seulement aux réparations, mais même à compléter la décoration de l'édifice. Des pavés de mosaïque, des détails d'ornementation, ont pu être réparés et renouvelés au moyen de ces ressources.

L'intérieur de l'église de la Chartreuse offre un curieux mélange des styles des diverses époques. Il est loin d'avoir l'effet sombre et grandiose de l'intérieur de la cathédrale de Milan. Les voûtes supé-

rieures sont ogivales et reposent sur des piliers d'un style composite qui participe à la fois du gothique et du byzantin. Les voûtes des chapelles latérales sont romanes, ou plutôt renouvelées du style roman, à l'époque de la Renaissance. Du reste, cet amalgame ne présente rien de désagréable, et semble avoir été dissimulé avec un certain art. Ajoutons que cette église offre un spécimen à peu près unique de la peinture appliquée à l'ensemble de la décoration des édifices religieux. Les voûtes, en effet, dont le fond est de couleur bleue, sont ornées d'une foule de dessins et de gaufrures les plus variées. Telle partie de ces voûtes présente des caissons et des rosaces aux couleurs jaunes et vertes, telle autre des croix, telle autre des étoiles. Le tout est entremêlé de médaillons représentant les bustes de divers personnages, apôtres, anges et prophètes. Les murs et les colonnes ont reçu, soit du temps, soit artificiellement, une teinte dorée qui les met en harmonie avec ces voûtes si richement diaprées. Ces peintures flattent l'œil, mais n'ajoutent certainement pas à la grandeur de l'édifice. Elles ont été surtout prodiguées dans les parties de la croix. Les chambranles du bas sont décorés de peintures qui simulent des marbres de couleur. Les piliers qui réunissent ces chambranles à la première frise, ainsi que l'encadrement des fenêtres,

sont ornés d'arabesques. Sur cette frise, dont le fond est orange, sont dessinés des groupes de petits anges ou génies folâtrant autour de grands médaillons avec figures s'enlevant sur un fond lapis. Au-dessus de la frise et de la corniche sont disposés des tableaux demi-circulaires, flanqués, à droite et à gauche, de panneaux carrés également avec sujets. Enfin, au-dessus d'une seconde frise qui surmonte ces peintures, les voûtes ogivales offrent encore la plus riche ornementation peinte.

A l'extrémité de la nef et en avant de la coupole on a percé de riches portes en bronze qui la séparent des transsepts.

Une des grandes peintures de la croix représente la famille de Jean-Galéas Visconti agenouillée devant la Vierge, à laquelle Jean-Galéas offre un modèle du monument. Cette fresque est l'ouvrage du Bramantino[1]. C'est sans doute au même maître qu'il faut attribuer les saints placés de chaque côté du tableau cintré que nous venons d'indiquer, et les anges des voûtes supérieures, qui portent des écussons où sont mêlés les armes des Visconti et les attributs des chartreux. Dans la nef, huit statues colossales, représentant les quatre évangélistes et les docteurs de l'Église, ouvrage des meilleurs artistes

[1] C'est ainsi qu'on appelle le peintre Bartolommeo di Antonio Suardi, parce qu'il était pupille de Bramante. Il peignait vers 1513.

du seizième siècle, sont placées en avant des piliers qui séparent les chapelles latérales. Ces chapelles contiennent en outre un grand nombre de peintures de plus ou moins de mérite. L'une des plus curieuses, que l'on attribue à Ambrogio Fossani, représente la Vierge et l'enfant Jésus; c'est un tableau de style primitif. En effet, les habits sont rehaussés d'or, et les têtes, d'une grande naïveté et qui expriment assez délicatement la douleur, ont été copiées sur nature.

Dans l'une des chapelles, celle de Saint-Hugon, on voit un tableau à six compartiments, exécuté en 1496 par Macrino d'Alba, l'un des maîtres primitifs du Piémont.

La décoration du chœur est plus moderne; on attribue ses peintures, assez médiocres du reste, à Daniel de Crespi. Là, comme ailleurs, les marbres et les ornements de toute espèce on été surabondamment prodigués. Cette décoration, et particulièrement les incrustations de pierres dures et de marbres, furent exécutées par des ouvriers attachés au couvent. Leur plus grand mérite est de ne pas nuire à l'effet de l'ensemble.

Le tombeau de Jean-Galéas Visconti a été placé sous les voûtes de l'église. Ce fastueux monument, que Cristoforo Romano ne termina qu'en 1562, cent soixante ans après la mort de Jean-Galéas, est resté

vide. Dans cet intervalle, le corps de Jean-Galéas avait été déposé on ne sait où, et ne put plus être retrouvé. Quatre figures en demi-relief, de Louis le Maure et de Béatrix sa femme, placées en arrière du tombeau, sont attribuées au Gobbo, et sont fort remarquables.

Nous ne devons pas quitter la Chartreuse sans parler de la construction accessoire dite le vestibule, dont on attribue la décoration à Bernardo Luini et à ses élèves. Cet appendice, que les voyageurs négligent, et qui n'a, je crois, jamais été décrit, est un des plus jolis monuments que la Renaissance nous ait laissés; il est entièrement revêtu de peintures à l'intérieur et à l'extérieur. Hâtons-nous de le dire, ces peintures extérieures, bien que protégées par des toits extrêmement en saillie, sont dans un grand état de dégradation : exposées aux injures du temps, avant peu sans doute elles auront cessé d'exister. Cette décoration, comme toutes celles de la même époque, se compose d'un assemblage d'arabesques, de médaillons et de grandes parties peintes. Celle-ci est un modèle dans son genre; tout y a été combiné avec un goût extrême : l'exécution est presque parfaite. Mais, par la variété de son ornementation et des sujets qui la composent, elle échappe à la description.

La richesse et la grandeur des sacristies répondent

à celles de l'église. Les salles d'assemblée et la bibliothèque sont également remarquables, et les portiques du premier cloître, soutenus par des colonnes élégantes, et dont les plafonds sont peints en bleu et or, offrent, dans la chaleur du jour, une promenade fort agréable.

Le cimetière des chartreux est entouré d'un portique plus vaste encore que le premier. Les murs sont ornés de peintures à fresques assez médiocres. Les cellules des chartreux, disposées en arrière du toit qui couvre le portique, avaient vue sur le cimetière; de sorte que chacun de leurs habitants avait continuellement sous les yeux le champ de mort où reposait celui qui l'avait précédé dans sa cellule, et où lui-même devait être enterré.

C'est dans le voisinage de la Chartreuse de Pavie que se donna cette grande bataille où le roi François Ier fut fait prisonnier. On a dit à tort que c'était dans le couvent que le monarque avait été conduit après l'action : ce fut dans le château de Mirabelle, à une lieue de la Chartreuse et de la ville de Pavie, qu'il passa la première nuit de sa captivité. C'est de là sans doute qu'il a écrit cette fameuse lettre que l'on a traduite par ces mots : *Tout est perdu, fors l'honneur!*

La bravoure et la bonne mine de ce monarque paraissent avoir frappé l'imagination des Italiens.

On se rappelle, en effet, le fameux passage de l'Arioste :

> Videte il meglio de la nobiltade
> Di tutta Francia a la campagna estinto, etc.
>
> Cant. xxxiii, ott. 52 [1].

L'année suivante, Lautrec, pour venger son roi, prit la ville de Pavie et la saccagea.

[1] Voir encore Dubellay, 1525.

XXV

DE PAVIE A GÊNES

Comme depuis notre départ de Milan, la chaleur était excessive, nous avons pensé qu'il serait plus agréable de voyager de très-grand matin. Au petit jour, notre équipage était à la porte de l'hôtel.

Notre cicerone d'occasion était déjà debout, et je dois dire que, lorsqu'il nous a vus prendre la route de Gênes, bien décidés cette fois à quitter le territoire lombard, son œil a paru exprimer un regret sincère.

Le sol, aux environs de Pavie, et entre le Tessin et le Pô, est extrêmement bas. C'est le rendez-vous de tous les cours d'eau et canaux qui descendent des Alpes. Aussi est-il fréquemment dévasté par les

inondations qui souvent recouvrent la route que nous parcourons.

A peu de distance de Pavie, nous avons traversé un de ces torrents qui roulait à pleins bords. C'est, à ce qu'il paraît, une dérivation du Tessin qui s'appelle le Gravelone. C'est l'extrême limite du royaume lombard-vénitien. Nous sommes maintenant dans les États du roi de Sardaigne, ce dont mon inséparable ami se félicite tacitement. Ce n'est qu'à deux lieues de Pavie que l'on atteint le Pô. On le traverse à un village appelé Porto di Rea. Ce pays n'a pas la même apparence de fertilité que les plaines que nous venons de traverser. Il est évident que les eaux du fleuve doivent souvent le ravager. A trois lieues au delà du Pô, on rencontre la bourgade de Voghera.

Tortone, à quatre lieues environ de Voghera, est une petite ville fortifiée qui a souvent fait parler d'elle. C'est une des premières places que l'on assiége, dans ces guerres d'Italie qui se renouvellent deux ou trois fois tous les siècles. Cette ville se trouve en effet sur le grand chemin du nord au midi. C'est un des boulevards de la haute Italie; mais il est à croire qu'à l'avenir Alexandrie se chargera de sa besogne.

Nous commençons à apercevoir les montagnes, et, jusqu'à Novi, le pays devient de plus en plus ac-

cidenté. Cette ville est située au pied de l'Apennin, dans une position à la fois très-riante et très-forte. C'est là que se livra, en 1799, cette terrible bataille entre les Français, d'une part, et les Russes et les Autrichiens, de l'autre. On sait que la mort du général Joubert donna aux alliés une victoire chèrement disputée par Moreau.

La contrée qui s'étend depuis Pavie jusqu'à cette ville produit les soies les plus abondantes et les plus belles de toute l'Italie. La soie blanche est surtout sans égale; elle est fort recherchée par les marchands de toutes les nations. Ce commerce de la soie a donné une grande célébrité aux soieries de Novi. Mais ce qui a surtout fait la grande réputation de cette petite ville, c'est sa situation au pied de l'un des derniers contre-forts de l'Apennin, vers le nord. Les riches Génois y avaient construit de belles maisons où ils venaient passer la fin de l'été et l'automne pour y prendre le frais. Cette situation établit en effet une différence de plusieurs degrés entre la température de cette ville et celle des environs de Gênes. Aujourd'hui, la différence doit être peu sensible, car nous avons près de 30 degrés de chaleur à l'ombre. Il est vrai que le vent vient du sud-est et nous arrive après avoir caressé toute la péninsule italienne. Que doit-ce être de l'autre côté de l'Apennin et sur la rivière de Gênes? Les proprié-

taires de ces maisons de plaisance de Novi étaient autrefois les Doria, les Balbi, les Durazzo, les Spinola et les Negroni. J'ignore si ceux de leurs descendants qui existent ont hérité de ces domaines transapennins.

La haute montagne qui domine Novi, du côté de l'est, et qui la sépare de la bourgade de Borgogna, située près de son sommet, est peut-être aussi une des causes du climat tempéré dont jouit cette ville. Vers le soir, la montagne s'est embrumée : de gros nuages, couleur de cuivre, se sont groupés autour de son sommet, et bientôt un des plus terribles orages que j'aie jamais vus a éclaté. Les éclairs et les détonations de la foudre se succédaient sans interruption. Plus d'une fois l'éclair a serpenté à travers les mûriers et les oliviers qui couvraient le flanc de la montagne. Puis nous entendions d'effroyables détonations. Bientôt une grêle des plus serrées, et dont les grains avaient quelquefois la grosseur d'une noix, est tombée et a dévasté tous les environs de la ville. Des hommes et des animaux sont rentrés assez gravement blessés. Le lendemain, quand nous avons quitté Novi de grand matin et que nous nous sommes engagés dans le défilé que suit la route de Gênes, le pays jusqu'à Gavi ne présentait plus qu'une scène de désolation. Le maïs, qui croît au fond des vallées, était haché et comme en lambeaux.

Les arbres étaient entièrement dépouillés de leurs feuilles; leurs rameaux déchiquetés couvraient la route; les vitres des maisons, qui s'étaient trouvées dans le courant du vent, étaient brisées, et les toitures même paraissaient fort gravement endommagées. Le petit torrent qui coule au fond du ravin roulait à pleins bords et avait passé, dans la nuit, par-dessus quelques-uns des ponts que nous traversions. A Gavi, toute la population était consternée, et s'occupait à réparer le désastre tant bien que mal.

Tandis que nous déjeunions, un complaisant est venu s'attacher à nous. Il voulait nous conduire au château qui domine la bourgade, et qui, nous assurait-il, n'a jamais été pris. Nous nous sommes peu souciés de lui donner l'escalade. Nous avons remercié notre homme, qui, en nous quittant, nous a si piteusement tendu la main, que nous n'avons pu nous dispenser d'y déposer une demi-lire, heureux de pouvoir nous débarrasser à si bon marché de la corvée qu'il voulait nous imposer.

De Gavi à Voltaggio, les rampes de la montagne deviennent de plus en plus escarpées, et le pays plus aride. Ce n'est qu'au fond des ravins et sur ces terres-pleins un peu abrités qu'on aperçoit encore quelques arbres. Bientôt même toute végétation disparaît. On n'aperçoit plus, dans toutes les direc-

tions, que des roches d'un gris brun, en décomposition, revêtues par places d'un rude et maigre gazon, et dont la nature schisteuse donne aux formes du paysage quelque chose d'arrondi et d'indéterminé.

Les rares habitations que nous rencontrons aux approches du col et vers le point le plus élevé de la montagne sont construites et couvertes avec les débris de ce même schiste, et ont l'aspect le plus misérable. Mais, une fois le col dépassé, et en descendant vers Campo-Marone, l'aspect change tout à coup, et l'on jouit d'une admirable vue de la vallée de Polcevera, qui s'étend de cette bourgade à la mer, dont la ligne bleue ferme l'horizon. On ne peut voir Gênes; mais les forts qui défendent cette ville couronnent le sommet de toutes les hauteurs que l'on a sous ses pieds. Quant à la vallée de la Polcevera, sa réputation nous a paru singulièrement surfaite. Le fonds est ravagé par un torrent dont le lit se déplace sans cesse. Les croupes des montagnes sont plus sauvages et plus arides que jamais. Seulement, de distance en distance, on aperçoit quelques maisons génoises entourées de maigres oliviers ou de noirs cyprès. D'interminables murailles coupent en tous sens le pays, et s'étagent l'une sur l'autre pour retenir le terrain. Plus on s'approche de Gênes, plus, il est vrai, ces habitations deviennent

nombreuses, et plus la végétation acquiert de vigueur et d'importance. Mais c'est surtout à l'art que la vallée de la Polcevera doit sa parure et son renom.

XXVI

GÊNES — LE PORT — LES GRANDS ÉTABLISSEMENTS

Nous sommes arrivés à Gênes à cinq heures du soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil, et nous sommes entrés par le grand chemin qui passe au pied de la Lanterne. De ce point et à cette heure, le coup d'œil de la ville était magnifique. Au premier plan du tableau, la Lanterne, les forts et une partie de la jetée étaient dans l'ombre. La ville, les montagnes contre lesquelles elle s'appuie, et le port si bien meublé de vaisseaux, étincelaient de la lumière du couchant.

La Lanterne, au pied de laquelle nous sommes passés, est une tour élevée, singulièrement svelte, et qui a fait partie de la forteresse que Louis XII avait construite pour commander et défendre tout

à la fois le port de Gênes. Nous avons traversé le faubourg et la promenade de Saint-Pierre-d'Arena, qui longe le port à l'occident, et nous avons pénétré dans la ville par une rue étroite et sombre. Quelle pauvreté ! quelle obscurité ! quel changement à vue à côté du tableau des Mille et une Nuits de tout à l'heure !

Nous nous sommes arrêtés sur une petite place, en face de l'hôtel d'York. Cette fois encore, nous sommes devenus la proie des *facchini*, dont, sous prétexte de privilége ou de *compagnie*, la police tolère toutes le friponneries. L'hôtel d'York, malgré son nom anglais, est à peine suffisant, et ne brille ni par la propreté ni par le comfort. Nous y trouvons de tristes appartements, et une chère plus triste encore. Mais nos hôtes font preuve de bonne volonté et sont fort complaisants. C'est donc une sorte de compensation.

J'ai passé ma soirée dans les rues de Gênes, ou sur ses quais. Je ne connais pas de ville où l'on soit plus promptement harassé. Il faut toujours monter et descendre, et, par une soirée étouffante, c'est bien le métier le plus fatigant et dont on se lasse le plus volontiers.

L'orage de la veille semblait nous poursuivre. Il s'est toutefois arrêté sur les montagnes, en arrière de Gênes, où le tonnerre a grondé pendant la nuit.

Mais ce matin, dès les six heures, le ciel avait repris toute l'implacable sérénité de la veille, et, le long des parapets blancs des quais, le soleil nous dévorait.

J'ai pris une petite barque couverte, et je me suis fait conduire au large pour mieux juger de l'aspect de la ville, ce que j'ai fait en nageant de la Lanterne au môle. Le vieux batelier à barbe blanche qui me conduisait se souciait peu de sortir du port, et me contait de terribles histoires de requins et autres poissons goulus. Mais il n'est pas possible de se baigner dans le port, où flottent de tous côtés les immondices qui sont déversés quotidiennement par les quelques centaines de navires rangés sur plusieurs lignes parallèles, en arrière du môle.

A un mille en mer, l'eau, parfaitement calme, était d'une admirable transparence. Dans quelques endroits, je voyais apparaître sous mes pieds des roches des couleurs les plus variées, et de grands poissons plats, pareils à des raies, passaient rapidement au-dessous de moi, se jouant dans les profondeurs de l'eau. Du reste, nul courant et pas l'apparence du plus petit requin.

Mon bâtelier m'a conduit à l'extrémité d'un des faubourgs de Gênes, sur la route de la Spezia. De ce point, la vue de la ville offre la contre-partie de celle que nous avions hier dans la soirée. La tour

de la Lanterne forme le centre du tableau, et le port découpe autour d'elle un arc d'une grande élégance. Comme je traversais le port pour rentrer à l'hôtel, il y régnait une extrême activité. Tyr et Sidon, leurs mille navires et leurs forêts de mâts, me sont venus dans la mémoire : c'est le même mouvement, à une autre extrémité de la Méditerranée, qui se reproduit après des siècles. Ce port a environ deux mille mètres de diamètre, et la ville, qui, de tous côtés, le domine et forme un vaste amphithéâtre, a environ un kilomètre et demi de profondeur sur cinq kilomètres de largeur. Les deux môles en forme de cornes qui ferment le port s'appellent, l'un, celui qui longe Saint-Pierre-d'Arena, à l'occident, le Molo-Nuovo; l'autre, du côté de la Spezia, le Molo-Vecchio. La distance entre les deux môles, où se trouve l'ouverture du port, a environ sept cents mètres de largeur. C'est là un des grands inconvénients du port de Gênes, surtout quand souffle le terrible vent du sud-ouest, qu'on appelle ici le *Lebeccio*. Les tempêtes venues de ce côté y ont quelquefois tout bouleversé. Les vagues que ce vent soulève passent par-dessus les môles, et s'engouffrent dans le port, où leur violent remous cause de nombreuses avaries aux navires, et en a souvent même coulé quelques-uns jusque dans l'arrière-port.

Quant à l'intérieur de la ville, nous n'hésitons

pas à dire qu'on l'a beaucoup trop vantée. Certains palais y sont magnifiques, et leurs vestibules, leurs cours et leurs escaliers sont de toute beauté. Mais plusieurs de ces prétendus palais ne sont que de fort belles maisons, construites le long de rues tellement étroites, qu'on a peine à y circuler et à juger de leur effet.

A proprement parler, cette ville n'a que trois ou quatre rues, toutes les autres n'étant que des ruelles où trois personnes ont peine à passer de front. Aux environs du port et dans les quartiers commerçants de la ville, l'air que l'on respire dans ces ruelles est vraiment infect, et j'ai peine à comprendre comment leurs habitants peuvent vivre dans cette atmosphère infectée par l'odeur de l'huile rance, du fromage, de poisson pourri, et de pire encore.

Les trois plus belles rues de Gênes, la rue Balbi, la Strada Nova et la Strada Nuova-Nuova, n'ont pas la largeur de la rue Saint-Honoré; ce sont à peu près les seules voies carossables. La dernière de ces rues n'existait pas il y a soixante ans; il était par conséquent impossible de se rendre en voiture d'une extrémité à l'autre de la ville. On l'a combinée de façon à réunir les deux autres grandes voies avec la place de l'Annonciade.

Le grand luxe des palais de Gênes consiste surtout dans la matière dont ils sont bâtis. Ce sont des

marbres blancs tirés de ces montagnes si pittoresques qui, de Carrare à la Spezia, longent la Méditerranée. Ces marbres sont de la plus grande beauté; on les a prodigués dans la construction de quelques-uns de ces édifices, dont ils forment même les gros murs. Au reste, ces carrières sont inépuisables; on pourrait, avec leurs produits, bâtir une ville qui s'étendrait de Gênes à Naples.

Avant de visiter les palais, j'ai voulu jeter un coup d'œil sur quelques-uns des établissements publics, tels que la Bourse, la banque Saint-Georges, institution politique et commerçante qui ne manquait pas d'une certaine analogie avec la Compagnie des Indes, et qui, comme elle, posséda des États, entre autres l'île de Corse. La grande et belle salle de la banque Saint-Georges est ornée des statues de ses directeurs et des doges; quelques-unes de ces statues, les plus anciennes, présentent de curieuses études pour les costumes. Les inscriptions placées sur leurs socles font mention du fait qui décida leur érection, et ne sont souvent que de muets témoignages des immenses richesses des personnages qu'elles représentent. C'est ainsi que, sous la statue de Grillo, on lit qu'il légua une somme assez considérable pour exonérer le peuple de moitié de l'impôt sur le blé.

Indépendamment de ces statues, on voit un grif-

fon en marbre qui étreint dans ses serres un aigle et un renard, en marbre également; sous ce groupe on lit :

Griphus ut has angit,
Sic hostes Genua frangit.

Ce groupe fut érigé en mémoire des victoires de la république de Gênes sur l'empereur Frédéric et les Pisans.

Le revenu de la banque Saint-Georges était de dix millions et souvent elle dut faire face à des emprunts de dix-huit millions. Son crédit était immense. Cette banque, qui ne convenait peut-être qu'à un État populaire, fut définitivement détruite en 1815.

Indépendamment du groupe dont nous avons parlé tout à l'heure, plus d'un monument à Gênes rappelle la rivalité de cette république avec celle de Pise. C'est ainsi qu'au-dessus de la porte principale de la Douane on voit des fragments de la chaîne de fer qui fermait le principal port de Pise. Cette chaîne fut prise et rapportée par les Génois en 1290.

Comme monument caractéristique, il faut jeter encore un coup d'œil sur la loggia de' Banchi, dont le comble, d'une grande hardiesse, et formé de mâts de navires, a pris le nom de Bel Azardo. Dans l'arsenal, établi sur l'emplacement de l'ancien cou-

vent du Saint-Esprit, on montre une proue antique (*rostrum*), et un canon en cuir et en bois, enlevé sur les Vénitiens, au siége de Chiozza, en 1379, l'un des premiers dont on ait fait usage après l'invention de la poudre. Ce devait être une arme plus dangereuse peut-être pour ceux qui s'en servaient que pour l'ennemi. La proue ou *rostrum* est en fer et figure une hure de sanglier.

XXVII

GÊNES — LES PALAIS — LES COLLECTIONS

Le plus vaste des palais de Gênes est l'ancien palais des doges, ou siégent aujourd'hui le conseil et les administrations de la ville. C'est une construction toute moderne. Ce palais ne date en effet que de 1778 et fut bâti en remplacement de l'ancien palais, qu'un incendie venait de détruire. L'architecte Simon Cantone ne dut pas employer de bois dans cette construction. Toutes ces salles, même la plus grande, qui est vraiment immense, sont voûtées.

L'histoire de Gênes était peinte sur les murailles de la salle du grand conseil, détruite par un incendie : ce fut une véritable perte pour les arts. Les anciennes statues qui la décoraient avaient pu être

sauvées du feu. Elles furent brisées lors de la révolution de 1797. Sa décoration moderne est fort médiocre, et les peintures de Tagliafico ne nous dédommagent pas des peintures détruites.

Une des figures brisées en 1797 avait été érigée en l'honneur du maréchal de Richelieu, pour sa belle défense de Gênes[1]. Cette statue de Scafini était fort médiocre. André Doria, dont le simulacre est placé dans la cour du palais, devait quelque peu s'étonner de ce voisinage de Richelieu.

Le palais Durazzo, aujourd'hui le palais du roi, présente l'un des plus beaux types des palais génois. Les doubles et magnifiques escaliers de marbre blanc de Fontana, cette profusion de matières précieuses et de dorures qui revêtent les salles et les divers appartements, les belles peintures qui les décorent, étaient dignes d'un roi ou d'un de ces patriciens dont Gênes était si fière.

Le *Lavement des pieds*, de Paul Véronèse, que Lalande attribue par erreur à Rubens, est un des plus beaux tableaux de la collection du palais du roi. Comme couleur et grande ordonnance, c'est au-dessus de tout ce que j'ai vu de ce maître. La Madeleine est magnifique d'expression passionnée, mais

[1] Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Et Gênes défendue et Mahon emporté.

RHULIÈRES, les Disputes.

peut-être pas assez humble. Elle paraît en effet aussi disposée à réchauffer les pieds du Christ sur son sein nu qu'à les essuyer avec ces magnifiques cheveux blonds qu'elle déroule. On comprend l'espèce d'hésitation du Christ. Satan pourrait bien avoir pris cette figure et répandre sur ses pieds cette douce et abondante chevelure.

La tête de l'homme, au mantelet d'hermine, qui regarde ce spectacle, est sublime. L'expression est trouvée et le faire est admirable. Les vingt ou trente autres figures qui entrent dans la composition sont également fort belles. En examinant ce tableau de fort près, on ne comprend pas qu'on ait pu élever des doutes sur son authenticité.

Deux grands tableaux, d'une forte et solide couleur, dont l'un, attribué aussi à Paul Véronèse, représente Olinde et Sophronie, et l'autre, la tête de Méduse, m'ont donné une haute idée de Luca Giordano. La Sophronie surtout est ravissante. Que je plains ce pauvre jeune homme qui ne se trouve rapproché de cette adorable fille que pour souffrir et mourir avec elle !

> Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
> E il tergo al tergo, il volto ascoso al volto.
> G. II, 32.

Holbein, Albert Durer et Van Dyck ont aussi de

fort beaux tableaux dans cette collection; nous signalerons encore, parmi ces peintures des maîtres ultramontains, une *Judith* de l'Anglais Willings, qui paraît bien pâle et bien froide auprès de celle de Paul Véronèse, que nous décrirons tout à l'heure. Une curieuse maquette de ce dernier maître représente soit une Cène, soit les noces de Cana. Ce pourrait bien être la première pensée du tableau des *Noces de Cana* que nous avons au musée du Louvre; un tableau, représentant la Vertu et l'Amour, dont on ignore l'auteur, doit être du Giorgion. Je ne vois pas quel autre artiste que ce maître aurait pu exécuter cette belle femme, vêtue d'une robe noire et or; c'est le portrait de Catherine Durazzo. De Michel-Ange de Caravage, on voit un *Saint-Pierre reniant le Christ* et le *Christ mort*, qui ont toute la vigueur habituelle du maître.

Le buste de Vitellius, en granit, qui fait partie de cette collection, est l'un des plus magnifiques ouvrages que nous ait laissés l'antiquité. Comment un empereur qui n'a régné que quelques mois était-il assez heureux pour trouver un artiste qui pût, avec sa monstrueuse figure, improviser en quelque sorte un pareil chef-d'œuvre?

Le palais Brignolé, avec ses magnifiques portiques, peut rivaliser avec le palais du roi. Sa galerie est peut-être la plus magnifique de Gênes.

Dans la grande salle, nous avons remarqué plusieurs tableaux, et, dans le nombre, un *Enlèvement des Sabines*, de Valerio Castelli. Quelques-unes de ces femmes sont fort belles, et devaient tenter les Romains, qui, du reste, n'y vont pas de main morte. Une d'elles, placée sur le premier plan, a les plus magnifiques jambes du monde.

Les portraits des divers membres de la famille Brignolé, par Van Dyck, sont des meilleurs ouvrages de ce maître. Un de ces portraits, représentant une patricienne, est un véritable chef-d'œuvre. Ces riches vêtements, ces détails précieux et amples tout à la fois, en font une merveilleuse chose.

Le portrait équestre du marquis Antoine-Jules Brignolé, ambassadeur près de Philippe IV, ne laisse rien à désirer, comme expression ou comme couleur. L'homme agit et pense; le cheval noir sur lequel il est monté est de toute beauté.

Le *Prince d'Orange*, de Van Dyck, est encore un de ses bons ouvrages, et il se soutient auprès des deux tableaux dont nous venons de parler. Dans le portrait de sa nourrice, de ce même maître, quelle fraîcheur et quel éclat dans les chairs ! Cette figure est vraiment vivante.

Le *Caton*, du Guerchin, est un tableau d'un étonnant effet; mais cet effet, si éclatant, n'est-il pas

obtenu par de trop grands sacrifices? Cest un chef-d'œuvre de l'art en décadence.

Le *Christ chassant les vendeurs du temple*, attribué au même maître, ne me paraît pas un tableau original.

Le *Saint Sébastien*, du Guide, est un tableau d'une charmante couleur. Ce beau corps d'homme, si ruisselant de lumière, est peut-être un peu trop féminin : c'est un Antinoüs chrétien.

Un Andrea del Sarto nous semble une copie du tableau de la *Charité*, du musée du Louvre, ou tout au moins une répétition; autant que je puis me le rappeler, la femme et les deux enfants ont certainement un grand air de famille avec leurs analogues du musée français.

Nous signalerons encore une magnifique *Judith*, de Paul Véronèse. Jamais cet artiste n'a poussé plus loin la magie du coloris. Il a prodigué sur cette toile les blancs les plus éclatants, les bleus les plus vifs, et tout cela avec la plus parfaite harmonie. Judith tient dans ses mains la tête déjà coupée et s'apprête à la mettre dans un sac. La couleur vigoureuse de la négresse qui l'accompagne tranche vigoureusement avec la blanche et ravissante Judith. La belle femme! les beaux bras! Comment ces mains si mignonnes ont-elles eu assez de force pour couper cette tête? Le visage de Judith exprime

à la fois, et d'une manière fort heureuse, l'horreur et la fermeté. L'anatomie du cou coupé est effrayante et présente la plus sanglante image de la réalité. Le fond du tableau est sombre, et tout rempli cependant de charmants détails.

Indiquons encore le *Saint Marc*, du Guide, et une *Madone*, du Guerchin; le saint Jean de ce tableau est superbe; deux portraits de Van Dyck sublimes, surtout celui à la colonne en spirale; une copie du *Saint Jean* de Léonard de Vinci; un *Portrait d'une jeune fille*, vêtue d'une étoffe rayée, étonnante comme couleur et originalité, de Paul Véronèse; un magnifique *Portrait d'homme à barbe blanche*, un autre *Portrait de jeune homme avec fourrures*, du Titien; enfin un *Portrait d'homme aux manches rouges*, de Paris Bordone, offrent de précieux spécimens de l'école vénitienne.

Mentionnons, avant de clore la liste, un *Saint Jean-Baptiste*, de Rubens; une belle *Cléopâtre expirante*, du Guerchin. Le peintre a exprimé très-heureusement, et sans enlaidir son modèle, la nausée que cause le poison. Ce beau corps, si pâle, s'enlevant sur la blancheur du linge, présente un véritable tour de force. Les extrémités sont peut-être un peu violacées, mais il y a sans doute là une intention du peintre.

Au palais Serra, il y a des escaliers de marbre

d'une grande magnificence et bien tenus. C'est là que se trouve le fameux salon des Glaces, qui émerveillait les badauds du dernier siècle, et dont la décoration, à ce que l'on assure, coûta plus d'un million, tant en glaces qu'en dorures. Nos cafés de Paris ont copié ou *vulgarisé* ce luxe et à moins de frais. Dupaty, aujourd'hui, rencontrerait, sur le boulevard, plus d'un *salon du soleil*. Les peintures de ce palais sont loin de répondre à la richesse de cette décoration.

Il serait fastidieux de décrire tous ces palais qui bordent la Strada-Nuova. Nous nous contenterons de mentionner le palais Grimaldi, remarquable surtout par l'architecture de ses escaliers et de son vestibule; le palais Carega, construit sur un emplacement très-resserré, dont l'architecte Galéas Alessi a tiré le meilleur parti : on y voit une *Adoration des Mages*, de Paul Véronèse, et une *Hérodiade*, du Titien, qui doivent être comptées au nombre des meilleurs tableaux des collections de la ville de Gênes; le palais Grillo-Cataneo, où l'on montre quelques tableaux des maîtres les plus renommés, tels que Raphaël, Andrea del Sarto, Jean Bellin, Rubens et Paris Bordone. Nous pensons qu'à côté du *Saint Joseph* et du *Petit saint Jean adorant le Sauveur*, qu'on nous donne comme un Raphaël, il y aurait lieu de placer un point de doute. Le *Luther*

et sa belle maîtresse, de Paris Bordone, est un objet de scandale pour les visiteurs allemands et même anglais qui tiennent plus ou moins pour le protestantisme. Il est impossible cependant de voir une expression plus raisonnable et plus froide que celle avec laquelle ce gros moine caresse cette belle fille si richement parée; il lui pose la main sur l'épaule et la regarde d'un air si calme, si triste, que l'aimable Dorothée en paraît presque honteuse. Ce tableau est, du reste, d'une fort belle couleur.

Au palais Lercari-Impérial, on voit une belle décoration d'arabesques courants qui décorent la voûte de l'escalier. C'est l'ouvrage d'un peintre à fresques génois du dix-septième siècle, qui s'appelait Tadeo Carlone. Ce palais, ainsi que les palais Grimaldi et Carega, est de l'architecte Galéas Alessi.

Le palais Négroni a de belles peintures décoratives de Dominico Parodi. La salle qu'il a ornée est un des plus brillants modèles de la peinture monumentale des Italiens.

Le palais Doria, de l'architecture de Montorsoli, nous a paru fort abandonné. C'est cependant celui des palais génois qui occupe la plus magnifique situation. De ses vastes terrasses et de sa galerie couverte, qui n'a pas moins de cent mètres de longueur, on a une fort belle vue sur le port et la

Méditerranée. Un des jardins descend, d'un côté, jusqu'au rivage, et de l'autre escalade la montagne. La promenade y est fort pénible. Dans un des bassins de ces jardins on voit l'effigie en marbre d'André Doria, qui fit construire ce palais. Il est assez médiocrement représenté sous la figure du dieu des mers. L'amiral génois fut, en effet, pendant bien des années, comme la doublure ou le lieutenant du dieu Neptune; maître de la Méditerranée, dont il faisait la police avec ses propres galères, la terreur des Turcs et des Barbaresques. Une inscription, placée sur l'entablement des croisées, indique à quelle occasion André Doria, ami à la fois de l'empereur Charles-Quint et du roi François Ier, et amiral des flottes génoises, fit construire ce palais. Les décorations des vestibules, qui rappellent les loges du Vatican, et qui sont l'ouvrage de Perino del Vaga, l'un des plus chers élèves de Raphaël, sont dans un déplorable état. Ce ne sont pas, du reste, les seuls ouvrages de ce maître qui décorent le palais Doria.

Le palais de l'Université est digne des autres édifices de Gênes. Ses escaliers, ses vestibules, ses portiques, soutenus par de belles colonnes, sont en marbre blanc, et ont un éclat et un aspect de gaieté que comporte peu la sévérité d'un établissement de ce genre. La cour, entourée d'un double

rang de colonnes superposées, est d'une rare élégance.

Les salles placées au premier étage sont ornées de peintures des meilleurs artistes génois. Dans la grande salle, on voit quatre statues de Jean Bologne, représentant la Foi, l'Espérance, la Charité et la Justice. Les peintures à fresques sont d'André Carlone, l'un des meilleurs peintres génois. Dans le musée, assez pauvre, on voit des coquilles, des animaux de diverses espèces, et d'horribles momies qui datent de trois cents ans avant Jésus-Christ, nous a dit la jeune femme qui nous servait de cicerone. Tout cela est misérable, et cependant quelle source de richesses naturelles ne devrait-on pas trouver dans les faciles communications d'un grand port avec toutes les contrées du monde?

On voit encore, à la chapelle de l'Université, un tableau d'André Carlone, et une *Vierge* de l'Espagnolet. La tête est belle, bien que manquant de caractère. Ce tableau pourrait bien n'être qu'une copie du temps et réussie. Le *Saint Jean apparaissant à saint Ignace*, du même maître, est un tableau assez curieux. Saint Ignace est un beau brun, à barbe, moustaches et favoris noirs. Les yeux sont parlants, bien qu'à demi fermés.

Nous mentionnons encore des petites statues en bronze, et un bas-relief de Jean Bologne.

La bibliothèque contient environ cinquante mille volumes, et deux mille manuscrits. Le Quinte-Curce du quinzième siècle, avec miniatures représentant les actions d'Alexandre, et dédié à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, le grand patron des arts à son époque, est le plus intéressant au point de vue de l'art.

XXVIII

LA MAITRESSE MALGRÉ ELLE

J'ai trouvé dans l'une des bibliothèques de Gênes un récit manuscrit assez curieux de la domination et de la fugue étrange de cette belle comtesse de Verrue, qui fit tant de bruit au commencement du dernier siècle, et qui, après avoir assez tristement régné à la cour de Savoie, s'en alla vivre joyeusement et mourir assez philosophiquement à Paris. Ce petit récit, qui a pour titre : *La maîtresse malgré elle*, a dû être écrit par quelque personnage de la cour, un Bussy-Rabutin piémontais. Il est en italien assez peu correct, et a quelque chose de leste et de dégagé qui sent le grand seigneur et même un peu le philosophe. Nous nous contenterons d'en donner un extrait :

Le duc de Luynes, l'un des grands seigneurs

français les plus considérables, bien que la noblesse de sa famille ne fût pas de très-ancienne date, avait eu de ses différents mariages beaucoup d'enfants, et, dans le nombre, plusieurs filles.

Il les maria comme il put, soit à des seigneurs français, soit même à des seigneurs étrangers. L'une d'elles, la plus jeune, qui s'appelait Jeanne, était admirablement belle. Elle avait à peine quatorze ans quand on lui fit épouser le comte de Verrue, seigneur piémontais, fort jeune aussi, fort riche et fort beau.

La jeune comtesse avait infiniment d'esprit. Sa vertu était aussi grande que sa beauté. Elle était prodigieusement fière et vertueuse, peut-être plus encore par orgueil que par principes ou tempérament. On avait remarqué que dès son plus jeune âge il y avait chez elle quelque chose de volontaire et de dominant. En un mot, elle semblait faite pour gouverner.

La nouvelle mariée fut présentée à la cour par sa belle-mère, qui était dame d'honneur de madame de Savoie.

Le prince Victor-Amédée était jeune aussi, petit, bien fait, fort brave, et avait une physionomie vive et décidée, un cœur fort inflammable et un esprit tourné à la séduction. Il vit la jeune comtesse et la trouva tout à fait à son gré.

Quelle que fût la fierté de celle-ci, elle était femme et s'aperçut aussitôt de l'impression qu'elle avait produite. Son premier mouvement fut d'éviter la poursuite de M. de Savoie. Un jour même, le duc s'étant montré plus galant, lui ayant témoigné une confiance plus abandonnée que de coutume et s'étant même laissé aller à prononcer le mot d'amour, la comtesse s'en effraya. Elle aimait son mari : elle crut devoir le prévenir; elle avertit aussi sa belle-mère. Ceux-ci furent charmés de la confidence. Loin de témoigner aucune crainte à la jeune femme, ils la louèrent fort d'un pareil succès, et la raillèrent sur ses appréhensions.

La belle-mère de la comtesse était fort ambitieuse. A partir du jour de la confidence de sa bru, elle sembla s'attacher à la mener plus souvent que jamais à la cour. Le duc de Savoie crut naturellement sa passion partagée. Plus amoureux que jamais, il redoubla de soins, d'attentions, donna des fêtes, arrangeant toujours les choses de façon à montrer à la comtesse que c'était à elle seule que tous ces hommages s'adressaient. Celle-ci voyait tout, comprenait tout, sans cependant paraître rien voir.

Les soins et les entreprises du prince devenant de plus en plus directs, elle s'efforça d'éviter tout rapprochement, d'ajourner toute conversation,

d'échapper à toute confidence. Elle résolut même de ne plus se rendre à ces fêtes.

La vieille dame d'honneur traitait les craintes de sa belle-fille d'imaginations, ses scrupules de bégueulerie, sa réserve d'excès d'amour-propre. Elle endoctrina si bien le mari, que celui-ci signifia doucement, mais avec fermeté, à sa femme, qu'il voulait qu'elle continuât à paraître à la cour; que, le prince fût-il amoureux d'elle, son honneur devait l'empêcher d'en rien voir ou plutôt de laisser voir par une réserve exagérée qu'elle s'en aperçût; qu'enfin elle devait être aussi sûre d'elle que lui, son époux, l'était et le serait toujours.

Peu de jours après cette belle morale, le prince donna un magnifique carrousel dans les jardins du palais. La comtesse en fut la présidente et en quelque sorte la reine. Pendant tout le temps que durèrent les jeux, Victor-Amédée, placé à côté de celle qu'il aimait, lui peignit avec chaleur toute la vivacité de sa passion, et l'espoir qu'il avait qu'elle finirait par la partager. La comtesse fut ébranlée par ces protestations. Tant d'amour la touchait, et elle était peut-être un peu éblouie par une si noble conquête. Mais, sa fierté et sa vertu prenant le dessus, elle garda le silence, et, pendant le reste de la fête, parut plongée dans une profonde rêverie. Le soir, elle raconta tout à son mari et insista plus vi-

vement que jamais pour quitter Turin au plus tôt, autrement, disait-elle, elle ne pouvait plus répondre d'elle-même.

A la suite de cette confidence, le comte, loin de témoigner à sa femme toute l'admiration qu'elle méritait pour sa conduite sage et réservée, perdit complétement la tête. Il la traita de femme perdue, la rudoya, comme si elle eût été coupable, et, dominé par un inconcevable aveuglement, il répondit à la demande qu'elle lui faisait de nouveau de l'emmener loin de la cour qu'il entendait qu'elle y restât et qu'elle y vécût sans reproche. Le pauvre homme était probablement fou.

A la place de la comtesse de Verrue, toute autre eût cédé. Mais celle-ci était démesurément vertueuse. Voyant qu'elle ne pouvait vaincre l'obstination de son époux, elle employa des détours. Elle avala je ne sais quelle drogue et se rendit sérieusement malade. Les médecins furent consultés et ordonnèrent les eaux de Bourbonne. Alors elle écrivit secrètement à son père, le duc de Luynes, et lui donna rendez-vous à ces eaux, le suppliant de venir l'y trouver, lui disant que leur honneur à tous deux était attaché à cette entrevue.

Le comte de Verrue, ne pouvant quitter Turin, où les devoirs de sa place le retenaient, avait confié sa femme à un de ses oncles, qui devait l'accompa-

gner dans ce voyage. C'était un vieil abbé, rompu aux affaires, qui avait occupé à la cour plusieurs emplois secondaires, mais d'une certaine importance. Ce vieillard ne manquait pas d'esprit, mais surtout d'esprit d'intrigue : il était aussi dépravé qu'un abbé italien peut l'être quand il ne croit ni à Dieu ni au diable et qu'il n'écoute que ses appétits.

Le duc de Luynes, s'étant rencontré aux eaux de Bourbonne avec sa fille, écouta avec surprise et indignation le récit que celle-ci lui fit des entreprises du prince, de la stupidité de son mari et des conseils coupables de sa belle-mère. Il se décida à arranger les choses de façon que la comtesse vînt passer en France une ou deux années, espérant que, pendant ce temps-là, le prince l'oublierait ou s'attacherait d'un autre côté.

Le plus difficile était de résoudre l'opiniâtre comte à conduire sa femme à Paris. Le duc de Luynes crut ne pouvoir mieux faire que de mettre dans ses intérêts le vieil abbé Archangelo, qui avait amené la jeune femme aux eaux de Bourbonne, supposant que, comme prêtre, il devait nécessairement avoir horreur du vice.

L'abbé écouta cette confidence du père avec une indignation tout à fait chrétienne, entra dévotement dans ses vues, lui promit de le seconder de tous ses moyens, et, jusqu'au moment de son dé-

part, n'eut avec lui que des paroles saintes et mesurées. Mais voilà que, le soir même de ce départ, quand à peine le duc de Luynes a tourné les talons, ce vieil hypocrite, qui, lui aussi, était amoureux de sa nièce, et qui jusqu'alors avait dissimulé, va la trouver à son coucher. Prétextant des nouvelles de la dernière importance qu'il avait à lui communiquer, il l'engage à éloigner ses femmes. Quand il est seul avec elle, il laisse tomber le masque, lui dit qu'elle ne doit plus songer à partir, lui fait l'aveu de sa passion, et se met, avec toute l'onction possible, en devoir de la satisfaire. Une des femmes accourt aux cris de la jeune comtesse, qu'elle trouve tout éplorée entre les bras de l'abominable vieillard.

On se figure aisément jusqu'où durent aller l'indignation et le dégoût de la comtesse; elle chassa ignominieusement ce beau Céladon, et lui défendit de se présenter jamais devant elle.

Mais celui-ci l'aimait comme un vieux prêtre libertin, et, chez les animaux de cette espèce, l'amour rebuté tourne en bassesse et en frénésie. Usant de son autorité, il ramena la comtesse à Turin, raconta au comte de Verrue et à sa mère le complot du père et de la fille, et accusa cette dernière de folie et d'ingratitude à son égard.

Ces deux personnages, plus aveuglés que ja-

mais, se déchaînèrent bientôt contre l'infortunée comtesse, avec une telle violence, que celle-ci, poussée à bout par leurs mauvais traitements, céda enfin à l'amour du prince et se jeta dans ses bras.

Ce parti pris, l'oncle, le mari, la belle-mère, firent rage. Leur colère fut d'autant plus grande, qu'ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux seuls de la résolution de la comtesse.

Celle-ci dès lors ne voulut écouter aucune remontrance. Elle avait cédé à contre-cœur et fait violence à ses sentiments naturellement vertueux en se décidant à un pareil éclat. Comme, au fond, quelques torts qu'eût la famille de son mari, elle ne pouvait s'étourdir sur sa position et imposer silence aux reproches de sa conscience, chez elle une sorte de mauvaise humeur altière prit la place de la vertu. Elle dut faire une maîtresse assez peu agréable; et néanmoins, chose singulière! plus l'humeur de la comtesse devenait impérieuse et acariâtre, plus le prince s'attachait à elle. Il faut le dire, Jeanne n'était pas seulement extrêmement belle, elle avait encore infiniment d'esprit. Bientôt cependant cette intelligence hautaine et, comme nous l'avons dit, assez tournée à maîtriser, prit tout à fait le dessus. Elle se montra plus aimable pour le malheureux prince, et elle gouverna en véritable reine : grâces, faveurs, gouvernements, tout était dans ses

mains. Mais, toujours possédée par un certain fond d'humeur chagrine, elle se montrait singulièrement avare de bontés, et jusqu'à ses faveurs étaient tristes et refrognées. Aussi bien peu l'aimaient, beaucoup la craignaient, quelques-uns même la détestaient. Elle comptait surtout parmi les familiers du duc, son amant, nombre d'ennemis, dont quelques-uns l'étaient à toute outrance.

La comtesse dominait cependant toute la cour depuis plusieurs années, lorsqu'un jour, après avoir pris une limonade, elle ressentit d'horribles douleurs d'entrailles, que des vomissements ne tardèrent pas à suivre. Elle comprit sur-le-champ qu'elle était empoisonnée, et, sans hésiter, elle avala du contre-poison que le prince lui avait donné et qu'elle portait toujours sur elle. Cette drogue se trouva justement être la meilleure pour combattre l'effet du poison qu'elle avait pris. Elle guérit, mais elle resta longtemps souffrante, et se montra plus altière, et d'humeur plus sombre, plus tyrannique que jamais.

On ne put découvrir d'où ce coup était parti, non plus que l'auteur d'une machination plus cruelle encore et plus raffinée dont elle fut victime peu de temps après. On glissa dans sa garde-robe quelques linges qui avaient appartenu à une personne infectée de la petite vérole; la comtesse prit

la maladie, et ses ravages furent si violents dans cette constitution délicate et dont le poison avait déjà altéré la vigueur, que bientôt on désespéra de ses jours. Cependant, soit que ce poison eût purgé son corps des humeurs qui eussent pu rendre la maladie mortelle, soit que sa constitution fût à l'épreuve des plus terribles atteintes, après avoir eu le pied dans la tombe, elle en sortit tout à coup par un de ces miracles dont la nature seule a le secret. Pendant toute la durée du mal, et même au plus fort de la crise, le duc ne la quitta pas, et se montra pour elle l'amant le plus tendre, la garde la plus attentive.

Cependant sa beauté avait grandement souffert de cette terrible épreuve; mais ce prince, si variable dans sa politique, qui passa tour à tour du parti de la quadruple alliance à celui du roi Louis XIV, puis du parti de Louis XIV à celui des puissances coalisées, lors de la guerre de la succession d'Espagne, était constant dans ses amours comme un Italien; quand Jeanne fut guérie, il ne lui témoigna pas moins de passion qu'auparavant. Cet amour devint même d'autant plus ardent qu'il était plus concentré.

Le duc, en effet, à partir du moment de la maladie de la comtesse, perdit le goût de ces fêtes où elle ne pouvait plus paraître la plus belle; et,

soit prudence, soit misanthropie, cet homme, d'un caractère du reste fort bizarre, comme sa fin le prouva, la tint à l'étroit dans le palais, et presque aussi renfermée qu'il aimait à l'être lui-même. Jeanne n'avait jamais aimé le prince d'amour vrai; on a même douté que l'affection qu'elle lui portait allât jusqu'à l'amitié. On eut la preuve de son indifférence et de son manque de cœur dans l'événement qui, après une intimité d'environ quinze ans, mit fin à son règne et à cette aventure.

Cette vie retirée n'avait pas tardé à causer un profond ennui à la comtesse, et à lui paraître insupportable, ce qui n'eût pas eu lieu si elle eût partagé l'amour du prince. Elle était fort rangée, avare même, et le duc était généreux. Il l'accablait des cadeaux les plus précieux, lui payait une pension considérable, et lui faisait de gros présents d'argent. Depuis le commencement de son espèce de règne, elle avait donc beaucoup amassé. Elle médita un projet qui prouva que, soit du temps de sa haute vertu, soit plus tard, elle n'avait jamais eu un bon cœur : ce fut de s'enfuir, d'abandonner l'homme qui lui avait tout donné, qui, lors de sa maladie, et dans tant d'autres circonstances, s'était montré si tendre, si dévoué, et de se retirer en France. Son intention était d'y vivre moins grandement, sans doute, mais selon ses goûts et d'une

manière qui sentît moins le harem, comme elle le répétait plus tard.

Sa fuite résolue, le plan en fut combiné avec le plus grand secret. Le chevalier de Luynes, son frère, fut seul du complot. Elle rassembla ses diamants, son argent comptant, et, profitant d'une absence du prince, qui était allé visiter ses sujets de Chambéry, elle sortit furtivement du palais et s'enfuit par Nice, sans même laisser un billet, ni un mot d'adieu pour le pauvre duc, qui, en apprenant son départ, pensa mourir de douleur.

Arrivée à Paris, cette femme, qui pendant quinze ans avait en quelque sorte régné sur le Piémont, se retira dans un couvent et y vécut d'abord très-obscurément. Les Luynes et les Chevreuse, ses parents, avaient refusé de la voir. On l'accusait à la fois d'inconduite et d'ingratitude; mais peu à peu elle adoucit les plus rebelles, ouvrit sa maison, attira chez elle les beaux esprits de son temps. Les amis qu'elle sut se faire s'employèrent activement. Ils représentèrent sa fuite, qui témoignait seulement de son manque de cœur, comme une preuve de sa vertu sévère; quels qu'en fussent les avantages, elle avait voulu se retirer du désordre, n'importe à quel prix, disaient-ils; on ne pouvait condamner comme une criminelle celle qui, pour ne pas vivre dans le crime, avait préféré l'obscurité du vulgaire

au partage d'une couronne. Peu à peu on s'accoutuma à la voir, à la visiter. Elle se composa en quelque sorte une nouvelle cour à son goût, et plus agréable que ne l'avait été celle de Turin.

L'humeur de la comtesse avait changé du tout au tout; elle paraissait maintenant aussi facile et charmante qu'elle avait été chagrine autrefois. Aussi tous ceux qui l'avaient d'abord condamnée se pressèrent bientôt à ses fêtes, qu'elle savait royalement ordonner. Jeanne aimait les arts, les encourageait, et se forma une magnifique collection de beaux tableaux, de livres précieux et d'objets rares de toute espèce[1].

Elle parut dès lors avoir oublié son royal amant aussi complétement que si elle n'avait jamais rien eu de commun avec lui, et lui donna même plus d'un successeur. Cependant elle en avait eu deux enfants, qui, plus tard, furent reconnus, un fils qui mourut fort jeune, et une fille, qui épousa le prince de Carignan, son parent de la main gauche.

Il paraîtrait que la dernière période de la vie de la comtesse, qui autrefois avait fait si grande

[1] Cette collection fut vendue, après sa mort, en un grand nombre de vacations, qui commencèrent le 27 mars 1737, et qui produisirent une somme considérable.

M. Charles Blanc, dans le livre si intéressant qu'il a publié sous le titre de *Trésor de la curiosité*, nous a donné le catalogue détaillé et jusqu'alors inédit de cette vente.

parade de sa vertu, se serait passée dans la pratique la plus large de la philosophie d'Épicure, et qu'elle ne se serait refusé aucun des plaisirs que permet cette philosophie commode, plaisirs du corps et de l'esprit. Bien plus, elle voulut s'appeler *dame de volupté*, et on connaît l'épitaphe qu'elle-même se composa :

> Ci-gît dans une paix profonde
> Cette dame de volupté,
> Qui, pour plus grande sûreté,
> Fit son paradis en ce monde.

La comtesse de Verrue mourut le 18 novembre 1736; elle n'était plus jeune, comme on voit, et elle eût dû se montrer plus raisonnable; mais jusqu'à la fin il semblait qu'elle eût à cœur de réparer ce qu'elle appelait le *temps perdu*.

XXIX

GÊNES — LES ÉGLISES — L'HOPITAL

L'Annonciade est l'église la plus importante de Gênes après la cathédrale. Ce n'est cependant qu'une fondation particulière faite par la famille des Lomellini. Dix belles colonnes de marbre blanc veiné de rose soutiennent le vaisseau de l'église. La proportion est irréprochable comme la matière. Les voûtes sont peintes par les frères Carlone dans un style tout à fait décoratif, et d'une parfaite convenance avec l'ensemble de l'édifice. Dans l'une des chapelles, on voit de superbes colonnes en spirale qui peuvent rivaliser avec celles de la nef.

Parmi les tableaux qui décorent l'église, nous citerons seulement une *Cène* de Proccaccini, évidemment inspirée par le *Cénacle* de Léonard de Vinci;

un *Saint adorant la croix*, de Bernard Carlone, et un *Martyre de saint Clément*, de son frère Jean-Baptiste. Ce dernier tableau est d'une affreuse vérité. Il nous montre tout crûment le saint roué à la mode du dix-septième siècle.

C'est dans l'église de l'Annonciade que fut inhumé le brave duc de Boufflers, mort en 1747 dans la ville de Gênes, qu'il avait courageusement défendue.

La cathédrale dédiée à saint Laurent, vue à l'extérieur, a l'aspect d'un immense damier. Elle est revêtue en effet de marbre noir et blanc disposé par assises alternatives, et présentant un spectacle plus bizarre qu'agréable. Je me rappelle plusieurs colonnes torses d'un beau marbre qui entrent dans sa conctruction. Le plafond du chœur, peint par Tavarone, et représentant le *Martyre de saint Laurent*, est d'une remarquable originalité. Tout un peuple de figures se groupe dans cette composition! Le peintre a choisi le moment où saint Laurent est retourné sur son gril.

Dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, j'indiquerai six statues du sculpteur Mathieu Civitali, d'origine génoise. Son *Abraham* ne manque pas d'une certaine grandeur. L'autel est un magnifique ouvrage des sculpteurs Jacques et Guillaume della Porta. De belles colonnes de porphyre soutiennent

un dais or et noir. On voit dans la chapelle de la sainte Vierge un tableau de Baroche représentant un *Christ en croix*, avec la Vierge, saint Jean et la Madeleine, qui jouit d'une immense réputation, et qui n'est, après tout, qu'un tableau gracieusement maniéré comme la plupart des compositions de ce maître beaucoup trop vanté.

La Vierge en bronze du maître-autel doit être de quelque élève de Michel-Ange, à en juger du moins par son aspect de force et de grandeur. Toutefois les plis de la robe sont trop agités, trop furieux.

On conserve à Saint-Laurent cette fameuse coupe de forme hexagone de près de quinze pouces de diamètre, qu'on prétend être d'émeraude, et qu'on ne fait remonter à rien moins qu'au roi Salomon. Cette coupe, trouvée dans la ville de Césarée, fut donnée aux Génois par Beaudoin, roi de Jérusalem. Elle s'appelait le *Sacro catino*. On assure que la prétendue émeraude n'est que du verre. Toujours est-il que, lors du siége de Gênes, des juifs, qui doivent cependant y regarder d'assez près, avancèrent plusieurs millions sur ce gage.

Saint-Ambroise, église des jésuites, renferme une énorme quantité de marbres, de dorures et d'ornements de toute espèce. Nous signalerons surtout quatre magnifiques colonnes de marbre noir qui soutiennent l'autel du fond.

Au nombre des peintures qui décorent cette église, nous avons remarqué une *Assomption de la Vierge*, du Guide, placée dans la croisée de la droite. C'est un des meilleurs tableaux de ce maître. L'effet est simple et grand. La lumière, répandue à flots et qui semble émaner de la vierge vêtue de blanc, éclaire les groupes des apôtres, au milieu desquels on distingue de magnifiques têtes copiées sur la nature et de l'expression la plus vraie et la mieux sentie. Les chœurs d'anges, placés à côté de la Vierge et à demi noyés dans la lumière, ont quelque chose de vraiment céleste. Les chairs des figures principales, placées sur le premier plan, ont cet éclat et cette suavité que le Guide sait leur donner.

Ce peintre, dont nous n'avons au musée de Paris que de si misérables échantillons, me paraît surtout avoir excellé dans la décoration. Malheureusement les plans inférieurs de ce beau tableau ont poussé au roux, ce qui doit tenir à la préparation de la toile. On raconte que lorsque le Guide l'exécuta, il exigea cent doubles pour chaque tête d'apôtre. Quand on lui demanda ce qu'il faudrait alors lui payer la figure de la Vierge, il répondit qu'il ne réclamait rien et qu'il en faisait présent, aucune somme ne pouvant la payer.

Nous ajouterons, à la louange de ce tableau du

Guide, qu'il se soutient en face du Rubens qui est placé dans la croisée de gauche. Le sujet de ce tableau est *Saint Ignace guérissant un possédé et ressuscitant des enfants*. La figure de saint Ignace ressemble absolument à celle du tableau de la chapelle de l'Université. Il existait nécessairement un modèle typique. C'est toujours ce moine brun aux yeux et aux cheveux noirs. On retrouve en lui toute l'ardeur et l'énergie d'un fondateur d'ordre. La *Femme*, vue de dos, s'agitant convulsivement, avec les bras étendus et retenue par deux hercules, est d'une fort belle couleur. Les bras sont superbes. L'ensemble, les figures, les accessoires, les draperies, ont toute la puissance et l'éclat de coloris que Rubens sait donner à ces objets. Je me rappelle surtout une robe de satin violet d'une splendeur sans égale. La figure verte et décomposée du possédé a été jetée sur la toile avec une étrange fureur. L'expression du cou et de la bouche salivante est à la fois horrible et admirable. Tout dans ce tableau semble trouvé du premier coup; car tout est violent et naturel. On dirait qu'il a été exécuté d'un seul jet. C'est du sentiment sans calcul, du clair-obscur sans opposition.

Nous garderons un silence d'humilité sur le *Christ en croix* de Simon Vouët que l'on voit dans la même église. Il est vrai que le voisinage des

tableaux de Rubens et du Guide avait ses dangers.

Décrire toutes les églises de Gênes qui mériteraient de l'être est impossible. Nous mentionnerons seulement l'église Saint-Cyr, l'ancienne cathédrale, dont les voûtes ont été décorées de figures en relief et de peintures par Taddeo Carlone; Saint-Étienne, où l'on voit un tableau du martyre de ce saint, qui fut donnée à cette église par le cardinal Jules de Médicis. La partie supérieure de cette composition est de Jules Romain, la partie inférieure de Raphaël. Sous l'empire, ce tableau curieux fit le voyage de Paris, comme nous le verrons tout à l'heure. Il avait beaucoup souffert, et la tête était presque détruite. On raconte qu'elle a été refaite par David, ce dont les Génois sont aujourd'hui très-fiers.

L'église de l'Assomption de Carignan, copiée en petit sur Saint-Pierre de Rome, est conforme au premier projet de Michel-Ange. C'est du reste le modèle le plus complet de l'église italienne de la fin du seizième siècle. On y montre deux statues de Puget qui nous ont fort intéressé. Elles sont placées dans deux niches au-dessous de la coupole. L'une représente saint Sébastien mourant. Il n'y a qu'un maître qui ait pu exprimer de cette façon le double sentiment de la douleur de l'homme et de la joie du martyre. Ce marbre est vivant; ces muscles s'agitent : on les toucherait qu'on les sentirait

frémir sous le doigt. L'autre figure est le simulacre d'un évêque, revêtu d'une chape, Alexandre Sauli. On y retrouve la main du maître; mais, Puget qui savait surtout exprimer le nu, a dû se trouver gêné en exécutant ce personnage drapé : c'est du moins ce que sa roideur pourrait faire supposer.

On assure que ce grand sculpteur, qui, à l'exemple des maîtres de la Renaissance, était également architecte, a achevé certaines parties de cette église, commencée en 1552, par Galéas Alessi, sur l'ordre d'un noble Génois du nom de Bandinelli Sauli, dont le saint représenté par Puget est sans doute le patron.

Un pont qui joint deux collines conduit du centre de la ville à cette église, placée à l'une de ses extrémités. Ce pont, avant la construction de ces immenses viaducs sur lesquels passent nos chemins de fer, faisait l'admiration des voyageurs. Il m'a rappelé le grand pont qui réunit, à Édimbourg, la ville neuve et la ville vieille. Il domine comme lui toute une ville inférieure dont les maisons ont quelquefois jusqu'à sept étages; mais il est loin de produire dans le paysage le même effet pittoresque que le pont d'Édimbourg.

Encore sous l'impression du *Saint Ignace guérissant un possédé*, de Rubens, je me suis rendu à l'hôpital de Gênes, qui contient environ cinq à six cents

lits. C'est un des établissements de ce genre les plus vastes et les mieux tenus. Je me suis hâté cependant de traverser ces salles. Ces visages amaigris et souffrants et toute cette douleur réelle laissent bien loin toutes les représentations peintes de scènes analogues qui remplissent les églises de Gênes. C'est dans cet hôpital que chaque donateur d'une somme de cent mille francs a droit à une statue, et les donateurs de cinquante mille à un buste.

L'Albergo de' Poveri est digne de l'hôpital. Tous deux sont bien les monuments d'un petit État populaire qui a dû à son industrie toute sa puissance et sa renommée. Comme dans l'hospice, il y a un musée de sculptures, formé des statues des donateurs, assises ou debout, selon la quotité de leur donation.

Ce qui vaut mieux que toutes ces statues, fort honorables du reste, c'est un bas-relief de Michel-Ange représentant la Vierge et le Christ mort, et une *Assomption* de Puget qu'on voit au maître-autel de l'église. Gênes, du moins, a su dignement apprécier le talent du plus grand de nos sculpteurs, que cette fois le voisinage de Michel-Ange ne rapetisse pas.

XXX

GÊNES — L'ÉTAT ACTUEL — LES MŒURS

La république de Gênes, ce petit État qui n'a jamais compté plus de cinq cent mille habitants, dont cent mille habitaient la ville, et quarante mille ses faubourgs, ne vivait plus que d'une existence factice lorsque arriva la Révolution française. Elle fut détruite par le contre coup de cet événement. La population de la ville, réduite aux plus cruelles extrémités lors du siége soutenu si opiniâtrément et si glorieusement par Masséna, semble dès lors avoir perdu toute vigueur. Les agitations qui accompagnèrent ou suivirent l'occupation française sont loin de rappeler la révolution de 1746. Rien dans ces désordres qui ressemblât à un mouvement national : ce sont des querelles de partis. Aussi

Gênes s'est-elle assez facilement résignée à la domination piémontaise. Elle serait redevenue république qu'elle n'eût vécu qu'aux mêmes conditions que celle de San Marin, c'est-à-dire avec la certitude d'être occupée ou absorbée par le plus fort. L'équilibre européen actuel ne peut plus s'accommoder de ces petites neutralités. C'est tout au plus s'il accepte celle des cantons helvétiques.

Gênes est encore aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, la ville la plus pauvre peut-être de toute l'Italie avec les habitants les plus riches. Nous croyons cependant que, sous le gouvernement actuel, qui n'a fait sagement que de continuer les traditions françaises, le bien-être du peuple s'est accru et tend à s'accroître encore. Nous avons pourtant trouvé sur la physionomie de ces pauvres gens, qui appartiennent aux dernières classes de la société, un air de souffrance et de misère qu'on n'y aperçoit ni à Rome ni même à Naples, où l'on mendie en riant, où l'on jeûne en chantant.

Les montagnes rocheuses des environs de Gênes sont extrêmement arides, et ce n'est que fort difficilement et à travers un labyrinthe de murs qui, sous prétexte qu'ils appartiennent à la défense de la ville, vous coupent le chemin à chaque pas, que l'on arrive sur leurs sommets dénudés. Les schistes qui composent toute cette montagne de Gênes, exploités dans

certaines localités, et particulièrement à Lavagna, fournissent ces belles ardoises qui couvrent les maisons de la ville et des faubourgs, et qui, taillées en blocs, entrent même dans leur construction. Nous conviendrons néanmoins que le séjour de cette ville, exposée au midi et adossée à ces rampes escarpées qu'il faut nécessairement franchir pour en sortir, doit être insupportable pendant l'été. Si l'on veut s'échapper par la droite ou par la gauche, on rencontre indéfiniment des maisons, des jardins et des murailles; c'est ce qu'on appelle les faubourgs. A vrai dire, la ville ne finit pas; la vallée de Polcevera, que l'on a tant vantée, n'est encore que sa continuation, surtout dans ses parties rapprochées de Gênes. Il faut donc se résigner à être forcément citadin, et j'avouerai à ma honte qu'après huit jours, tout ce mouvement du port, tout ce luxe des arts qu'étalent ces églises et toutes les magnificences de ces palais de la Strada Nuova m'étaient devenus parfaitement insupportables. Un Génois de mes amis, auquel j'en faisais la confession, attribuait cet état à l'influence du siroco; j'en accuserai, moi, la position de la ville, son incommodité et l'ennui qui en résulte.

Je ne parlerai pas de la société de Gênes, parce que je n'ai fait que passer dans deux ou trois salons. Quoi qu'on ait pu dire, on m'y a paru fort

hospitalier, aussi hospitalier qu'à Turin, et presque aussi littéraire qu'à Milan. On ne pourrait certes dire des Génois d'aujourd'hui ce que l'aimable président Desbrosses disait de ceux de son temps, *qu'ils ne connaissaient de lettres que les lettres de change*. Les guerres du commencement du siècle, les révolutions et les transactions qui s'en sont suivies, ont dû modifier profondément le caractère national. La société génoise, j'entends par ce mot tout ce qui s'élève au-dessus de la classe bourgeoise, a pris, au moral et au physique, cet uniforme qui est le même à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Florence et à Milan; le peuple seul a gardé ses habitudes et le costume national. Les femmes de la bourgeoisie portent toujours le mezzaro, et les jeunes filles savent se servir fort coquettement de cette pièce de l'habillement qui n'est ni robe, ni châle, ni coiffure, se couvrant non-seulement les épaules et le bras, mais encore le visage, quand on les regarde un peu trop ou qu'elles ne veulent pas être reconnues.

Dans toutes les classes de la société, le négoce est la grande occupation de chacun; aussi l'aisance est-elle générale et les grandes fortunes ne sont-elles pas rares. Les Génois proprement dits se plaignent un peu de la concurrence que leur font maintenant, dans la marine et dans les emplois, les

jeunes Piémontais de Turin et d'Alexandrie; il est certain que Gênes est un grand déversoir pour le trop-plein de la jeunesse piémontaise, dont l'armée ne suffisait pas à employer l'activité.

Dans une des soirées de madame la marquise D., j'ai été surpris du nombre de comtes, de marquis, de ducs même, que l'on me nommait. Ces dénominations me semblaient incompatibles avec l'ancien état républicain de Gênes; je ne pouvais m'expliquer cette anomalie, et j'interrogeai un magistrat de mes amis. Il me répondit que ces titres que prenaient les nobles génois provenaient de fiefs qu'ils possédaient dans divers États de l'Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples, ou qui leur avaient été donnés par les princes et souverains italiens. Ma surprise a cessé : ne serions-nous pas en droit de prendre un titre de cette façon?

Le théâtre m'a paru détestable, bien que la salle soit fort belle; il est vrai que ce n'était pas la saison.

XXXI

GÊNES — SES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

Le système républicain, si l'on veut, mais par-dessus tout oligarchique, qui régissait l'état de Gênes, avait été fondé par André Doria, et datait de 1528. Il ne paraît pas, à la facilité avec laquelle il fut renversé en 1797, lors de la conquête de l'Italie par Bonaparte, qu'il eût jeté de bien profondes racines. Gênes, après sa révolution, calqua son gouvernement sur celui de la France, et reçut. comme don gracieux, un petit accroissement de territoire pris sur l'Autriche, les fiefs impériaux des vallées de la Scrixia et du Taro, et une population d'une cinquantaine de mille âmes. La suppression

de la banque Saint-Georges et surtout la banqueroute que fit l'institution qui avait remplacé cette banque, eurent bientôt déconsidéré et dépopularisé le nouveau gouvernement, et on a peine à s'expliquer que, lors du mémorable siége de 1800, qui suivit la bataille de Novi, les Génois, formés en garde nationale, aient prêté une si opiniâtre assistance aux troupes de Masséna. On s'explique plus difficilement encore qu'une population de plus de cent cinquante mille âmes ait supporté pendant deux mois, et sans se soulever, toutes les tortures de la faim. Ces souffrances furent telles, que plus de quinze mille personnes succombèrent pendant ce laps de temps. L'épidémie qui suivit le siége fit aussi un grand nombre de victimes. Après la victoire de Marengo, Gênes réclama une constitution du premier consul ; mais cette constitution ne pouvait aboutir qu'à l'anéantissement de la république. Gênes, fatiguée de la domination du commissaire Salicetti, donna en quelque sorte sa démission. En 1805, son sénat prononça la réunion de la république à la France.

Les Génois ont conservé un bon souvenir de la première période de cette réunion et de l'administration de l'architrésorier Lebrun. Cet homme d'État si intelligent, et qui savait allier la fermeté à la douceur, s'acquitta de sa mission avec une ha-

bileté égale à sa modération. Il rattacha Gênes à la France, et sa mémoire est encore en vénération dans ce pays. N'est-ce pas, en effet, à son administration que les Génois ont dû un code de lois uniforme, la publicité judiciaire, la suppression de la mendicité et des assassinats et les établissements d'éducation, qui ont eu une grande influence sur les mœurs? Plus tard peut-être le nouveau gouvernement, ou du moins ses agents, se montrèrent plus disposés à exploiter qu'à administrer. Mais la plupart de ces réquisitions étaient dépensées sur place, et, pour un peuple, c'est toujours une consolation. La conscription exercée avec rigueur fut une des principales causes de désaffection; aussi, vers la fin de l'Empire, le mécontentement était-il profond. Dans une telle disposition d'esprit, il suffit d'un incident sans importance pour amener l'explosion. La mission de Denon, directeur général des musées de l'Empire, chargé d'enlever quelques tableaux aux églises de Gênes, fut l'occasion d'une première émeute, et faillit soulever la ville tout entière. Au fond cependant cette mission était profitable à la ville de Gênes. Denon devait, en effet, en échange de ces tableaux, doter la ville d'un musée, et voici comment.

Avant la réunion de Gênes à l'empire et au moment de la première révolution, un décret du gou-

vernement ligurien avait décidé la suppression de tous les couvents contenant moins de douze religieux. Ce décret fut mis à exécution, et le professeur Baratta fut chargé de recueillir les tableaux qui existaient dans ces couvents et de les réunir dans un seul local dépendant du monastère des religieuses de Saint-Léonard. Cette opération fut faite avec soin. Mais, pendant l'administration de Salicetti, un grand nombre de ces tableaux, ceux que l'on regardait comme les moins bons, furent vendus à l'encan et à bas prix. Plus tard, sous le gouvernement du prince architrésorier, ceux qui n'avaient pas été vendus furent placés dans les salles des tribunaux, dans le palais dûcal, à la municipalité, à l'Albergo de' Poveri et à l'université. Il ne restait donc rien de ce premier contingent. Une nouvelle suppression de couvents ayant eu lieu en 1810, sous le gouvernement impérial, plusieurs églises et oratoires furent fermés, et le professeur Baratta dut encore réunir dans un même local les tableaux provenant de ces églises. Un peu plus tard, Denon fut envoyé avec la mission de choisir, pour le musée Napoléon, quelques-uns de ces tableaux. Le reste appartiendrait à Gênes. Ces tableaux étaient la plupart de grande dimension, les plus portatifs ayant été distraits et vendus par les moines, par les confréries et les fabriques d'église, qui pré-

voyaient leur suppression prochaine. Cette collection, ainsi que le disait Denon, était néanmoins fort précieuse, et présentait surtout une suite presque complète des peintures de cette école génoise, si peu connue et si digne de l'être. Denon, à la demande du préfet de Gênes, M. Bourdon, et du maire, Serra, proposa donc de former de ces tableaux un musée, que l'on pourrait compléter en y ajoutant un certain nombre de tableaux précieux placés dans les églises non supprimées, et que la négligence de leurs possesseurs menaçait d'une destruction prochaine. Ces tableaux seraient remplacés par des doubles qui se trouvaient dans la grande collection. Alors le musée de Gênes eût été l'un des plus importants de l'Italie.

Jusque-là tout allait bien; mais, lorsque Denon, mû par cette active et intelligente cupidité qui regarde tout comme légitime lorsqu'il s'agit de compléter une précieuse collection, annonça l'intention de choisir, pour le musée Napoléon, quelques-uns des meilleurs tableaux de ces églises non supprimées, il rencontra déjà la plus vive opposition; et, quand les tableaux sur lesquels portait ce choix furent connus, l'opinion se souleva.

Il existait dans l'église Saint-Étienne, de Gênes, un tableau représentant le martyre de saint Étienne, qui jouissait d'une grande célébrité. Ce chef-d'œu-

vre de Jules Romain, disait Denon, devait être placé au musée Napoléon, à côté de la *Transfiguration* de Raphaël, du *Saint Jérôme*, du Corrége, et de la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. Il appartenait, il est vrai, à une église paroissiale, ce qui rendait son déplacement difficile; mais peut-être la difficulté pourrait-elle être aplanie en le remplaçant dans cette église par un tableau d'un habile peintre, nommé Horatio Lomi, qui représentait également un martyre de saint Étienne. Un autre tableau de Bernard Strozzi, dit le Capucino, ayant pour sujet la Vierge, l'Enfant Jésus et un ange tenant une balance et un livre à la main, placé à la Cour d'appel de Gênes, jouissait également d'une certaine popularité, qui tenait surtout à la place qu'il occupait, de temps immémorial, dans la Cour du tribunal d'appel. Ce tableau n'avait pas, en effet, une grande valeur; son originalité même était douteuse, et, dans l'estimation qui en avait été faite lors de l'inventaire du mobilier de la cour, il n'avait été évalué qu'une centaine d'écus.

Denon cependant crut devoir le désigner pour être envoyé au musée Napoléon; il indiqua, en outre, sept autres tableaux appartenant à diverses églises de Gênes. Ces tableaux, après de longs pourparlers, furent joints au Jules Romain et au tableau

du Capucino, puis emballés et expédiés à Paris [1].

Si, comme on l'a prétendu, il y a eu spoliation, elle fut soigneusement dissimulée. J'ai sous les yeux une pièce inédite qui n'est rien moins que la donation du plus important de ces tableaux, du *Martyre de saint Étienne*, faite en bonne forme à Sa Majesté l'Empereur Napoléon par le conseil municipal de Gênes, *comme un faible témoignage de sa reconnaissance et de son dévouement.*

Cette pièce, signée par le maire Serra et par tous les conseillers, au nombre desquels figurent les Doria, les Spinola, les Pallavicini, est conçue, il est

[1] Voici quels étaient ces tableaux :

1° *Une Crèche*, par Cambiaso, tiré de l'église de Saint-François-de-Paule ;

2° Le *Martyre de saint Étienne*, par Jules Romain, tiré de l'église du même nom ;

3° *Une femme mourante et la sainte Vierge*, par Valerio Castello, tiré de l'église des Crucifères ;

4° *Saint Jérôme recevant le saint Sacrement*, par J. B. Paggi, tiré de l'église de Saint-François-de-Paule ;

5° L'*Ascension de Jésus-Christ*, par Mecherino de Sienne, tiré de l'église de Saint-François-de-Paule (sans doute Mecarino dit Beccafumi);

6° La *Vierge, saint François, saint Sébastien et saint Jean-Baptiste*, par Philippi, Florentin, tiré de l'église de Saint-Théodore ;

7° Les *Quatre Docteurs de l'Église*, par Pierre-François Sacco, tiré de l'église de Saint-Cyr ;

8° Un tableau représentant, dans la partie supérieure, saint François ; au milieu, la Déposition de la croix, et, en bas, la Cène, par maître Quintin, tiré de l'église de la Paix ;

9° La *sainte Vierge avec l'enfant Jésus et un ange* ayant une balance et un livre à la main, par Bernard Strozzi, dit le Capucin.

vrai, dans des termes assez singuliers, mais elle n'en est pas moins formelle [1]. Toutefois la mesure était extrêmement impopulaire, d'autant plus qu'elle ne fut mise à exécution qu'en 1813, après ces événements qui déjà ébranlaient la domination française en Italie comme dans le reste de l'Europe.

Nous l'avons dit, le jour où le *Martyre de saint Étienne* fut enlevé, il y eut à Gênes un commencement de soulèvement. Cependant force resta à l'autorité; les tableaux furent expédiés à Paris. Ils n'y étaient que depuis quelques mois et venaient à peine d'être déballés, lorsqu'ils furent réclamés par le marquis Parreto, député de Gênes, et rendus à cette ville. Dans sa réclamation, le marquis Parreto avait eu toutefois tort de dire qu'ils avaient été extorqués arbitrairement à la ville de Gênes, puisque, comme nous l'avons vu, il y avait eu une donation régulière.

Cette mesure impolitique, et que nous devons ranger au nombre de celles auxquelles Machiavel attribuait de son temps le peu de durée de la domination des Français en Italie, fut une des principales causes du bon accueil que les Génois firent aux Anglais quand ils se présentèrent, sous la conduite de lord William Bentinck, proclamant le ré-

[1] Voir l'appendice, n° 2.

tablissement de la liberté de l'Italie, et par conséquent de la liberté génoise. Cependant le gouvernement provisoire établi sous l'influence anglaise ne dura guère, non plus que la constitution à l'anglaise qui lui succéda. Les actes de ce gouvernement auraient dû cependant lui assurer une plus longue existence. Le code français était maintenu et *amélioré;* la banque de Saint-Georges rétablie avec ceux de ses anciens priviléges qui étaient compatibles avec la liberté; le port de Gênes redevenait franc; les droits réunis étaient abolis, ce qui n'empêcha pas qu'en quelques mois l'ordre ne fût rétabli dans les finances, de façon à pouvoir liquider les dettes de l'État et laisser en fin de compte un million dans les caisses du trésor. Mais, pendant que Gênes se gouvernait, le Congrès de Vienne délibérait; et, malgré les protestations du gouvernement génois, le petit État fut annexé au Piémont, dans les limites naturelles duquel il se trouvait, disait-on.

Il faut, du reste, en convenir, le Congrès de Vienne ne fit, en cela, qu'obéir à la force des choses. Gênes, sous le nouveau régime, ne pouvait pas plus rester république que Venise. Nous ignorons quel est le sort que l'avenir réserve à l'Italie; mais, si Gênes veut vivre, ce ne peut être que d'une sorte de vie commune et en se rattachant à un corps

d'État qui lui prêtera, en échange de son activité industrieuse, une consistance et un appui dont elle ne peut se passer. Cela est préférable à servir de pendant à la république de San-Marino.

XXXII

LA ROUTE DE LA CORNICHE

L'aimable président des Brosses disait, par forme de plaisanterie sans doute, que de tous les plaisirs que Gênes pouvait procurer, le plus grand était d'en être dehors. Nous sommes presque de son avis, mais non pour les mêmes raisons. Les siennes se résumaient par ce proverbe sur Gênes : *Mare senza pesci, monti senza legno, uomini senza fede, donne senza vergogna*. Pour nous, nos plus grands griefs contre Gênes sont surtout cette chaleur insupportable qui nous accable, et la difficulté que sa position en amphithéâtre apporte à la locomotion. Nous étions en outre singulièrement fatigués de marbres, de palais, et nous éprouvions un véritable besoin de nous retrouver à l'air libre, loin de toutes ces magnifi-

cences au milieu desquelles nous commencions à nous ennuyer comme dans un tombeau. Rien ne nous pressait, et pour nous rendre de Gênes à Nice, nous avons voulu prendre le chemin le plus long, et certainement le plus difficile : la route de la *Corniche*, tracée entre la montagne et la Méditerranée. Disons-le sur-le-champ, à l'exception de quelques passages difficiles, cette route est loin de justifier son nom, et d'ordinaire la terrible Corniche s'abaisse bien humblement au niveau du sable de la côte.

En toute autre saison, nous eussions voulu faire cette route à pied, d'autant mieux que les villages, les bourgades, les villes même, y sont nombreuses, et qu'il est difficile de faire deux kilomètres sans rencontrer un gîte quelconque : quels gîtes, il est vrai ! Mais la température de four à plâtre par laquelle nous nous trouvions en quelque sorte calcinés dans les murs de Gênes nous donnait des appréhensions, et nous craignions de n'arriver à Nice qu'à l'état de scories. Nous avons donc fait marché avec une espèce de voiturin du nom de Gaudenzio, mais que, du premier moment que nous l'avons aperçu, nous avons baptisé du nom de don Nazone, à raison du prodigieux appendice qui occupait le milieu de sa face, et qui caractérisait si parfaitement l'espèce. Don Nazone n'était en effet qu'un

nez articulé ou organisé : son petit corps, sa colonne vertébrale inclinée en avant, ses bras courts et maigres, tout semblait avoir été disposé pour soutenir et échafauder cet énorme nez. Il cachait la bouche et le menton, et ne laissait de place de chaque côté, entre sa base et les oreilles, que pour un tout petit œil noir d'une vivacité fulgurante. Évidemment, dès le ventre de sa mère, la construction de cette machine à deux pieds avait dû se commencer par cet accessoire, et il avait fallu quelque grand effort de la nature pour qu'un homme s'ajoutât à ce précipité de nez. Don Nazone était d'ailleurs d'une complaisance à toute épreuve, pourvu qu'il vît briller l'argent; son éclat lui donnait une agilité surprenante. L'équipage que ce personnage mettait à notre disposition était des plus primitifs : figurez-vous une sorte de carriole en osier montée sur un train de bois peint qui avait dû appartenir à quelqu'une de ces voitures de l'autre siècle dont aujourd'hui l'espèce est perdue. Tel qu'il était, notre équipage avait un faux air de chaise de poste que ses tranquilles habitudes justifiaient assez. Ces habitudes, il les devait au semblant de cheval qui y était attelé. Cet animal qui, au dire de don Nazone, avait traîné carrosse du temps de l'ancienne république, ne pouvait plus se mouvoir qu'en ligne droite, son échine s'étant comme ossifiée. Du reste,

les jambes de cet invertébré, dont on eût pu former un nouvel ordre, avaient conservé une certaine agilité, surtout dans les descentes, qu'il achevait volontiers *ventre à terre*.

Nous n'avions, il faut le dire, pris cette voiture que pour y déposer nos bagages et trouver un peu d'ombre au milieu du jour, déterminés que nous étions à faire la route à pied, le portefeuille sous le bras. Notre sortie de Gênes eut lieu néanmoins dans ce magnifique équipage. Nous ne nous sentions pas le courage de traverser sur nos jambes cet interminable et magnifique faubourg de Saint-Pierre-d'Aréna. Nous fîmes toutefois une halte au pont de Cornigliano, où Masséna, après l'héroïque défense de Gênes, signa cette glorieuse capitulation qu'il intitula *Convention*.

Cornigliano, au débouché de la vallée de Polcevera, n'est guère que la continuation de Saint-Pierre-d'Aréna, et, de ce point jusqu'à Voltri, les habitations sont si rapprochées, qu'on dirait toujours une grande rue, continuation de Gênes. Il y a là de magnifiques villas avec marbres, terrasses, orangers, bassins, eaux jaillissantes : nous avons surtout remarqué les palais Durazzi, Lomellini, Grimaldi, Doria, etc.

A Voltri, en se retournant, on a une belle vue des approches de Gênes et de la tour de la Lanterne.

Cette petite ville n'est qu'une grande papeterie. Malgré toute sa bonne volonté, don Nazone n'a pu nous faire ouvrir l'église de Sainte-Marie-des-Anges, dans laquelle on voit, dit-on, un *Baptême du Christ* du Tintoret : le bedeau faisait la sieste, et le curé était à Gênes.

Au delà de Voltri, commence la route proprement dite *de la Corniche*. C'est un beau chemin taillé à travers des rochers de marbre, et qui ne présente ici aucune apparence de danger.

A Cogoletto, don Nazone nous a arrêtés pour nous montrer la prétendue maison de Colomb. C'est une masure occupée par des douaniers, sur laquelle on a inscrit ce vers d'un poëte moderne, M. Gaglinelli :

Unus erat mundus : duo sint ! ait iste : fuère.

La maison est de plus ancienne date que le vers, mais elle n'a certainement jamais été celle de Colomb.

Savone, où se termina notre première journée, est construite dans un site fort pittoresque au bord de la mer. Son fort a été hardiment jeté sur un rocher dont le pied plonge dans les flots. Son petit port est sous la protection d'une madone colossale, d'une vingtaine de pieds de haut, ouvrage du sculpteur Parodi. Au pied de cette statue est placée

une sorte d'invocation des matelots à la Vierge, leur étoile favorable dans la tempête.

Savone doit-elle son nom au savon dont elle fait un si grand commerce, ou le savon doit-il son nom à Savone? C'est ce que don Nazone n'a pu nous dire, et que nous n'avons pu vérifier. Au reste, la faïence s'y étale en concurrence avec le savon, et cette petite ville fait sur tout le littoral un commerce extrêmement considérable de ces deux articles, bien que les indigènes ne paraissent pas faire un grand usage du principal, je veux parler du savon.

Nous quittions Savone de grand matin. J'ai couru à la cathédrale, où se trouvait, m'a-t-on assuré, un des plus beaux tableaux de Fra Bartolomeo, représentant saint Pierre, saint Paul et la Vierge sur son trône. Elle était fermée, et, comme à Voltri, nous n'avons pu trouver ni curé ni bedeau pour nous la faire ouvrir.

Au delà de Savone, la Corniche s'abaisse plus que jamais, et pendant plusieurs kilomètres, la route longe le bord de la mer, puis tout à coup elle se relève, et, jusqu'à Noli, elle traverse les précipices les plus effroyables. Enfin, le chemin justifie son nom. Il est tracé sur le rebord de rochers de marbre de toutes les couleurs dont quelques-uns sont en surplomb sur la mer que l'on voit au-dessous de soi à une profondeur incroyable. Ce chemin se

faisait autrefois à dos de mulet. On y a tracé une route carrossable, à laquelle, sans doute pour ménager des émotions aux voyageurs, on a oublié de placer des garde-fous.

Au pied de ces rochers, on voit une petite île qui n'est elle-même qu'un fragment de roc détaché de la montagne, et qu'habitent des pêcheurs. Le château-fort de Vado s'élève dans ces solitudes. Il occupe l'emplacement d'un camp romain, et paraît fort bien posé pour couper la route et commander toute la contrée.

Nous passâmes une grande partie du jour à dessiner, et perdîmes beaucoup de temps dans l'exploration que nous voulûmes faire d'une grotte que l'on voit à peu de distance de Noli, et qui n'a rien de remarquable. Il était nuit quand don Nazone nous arrêta dans cette petite ville couronnée de tours de l'aspect le plus pittoresque. Dieu sait la chère que nous y fîmes! L'huile rance ou peut-être seulement le savon du pays entrait comme principal condiment dans chacun des plats de cette infâme cuisine. Nous soupâmes donc avec des oranges, et quant à dormir, il n'y fallut pas songer. Diptères et aptères ont sur tout ce littoral une gloutonnerie et une férocité de mœurs qu'on ne saurait se figurer. Les uns regardent comme leur propriété ce qui est caché sous la couverture. Les diptères, sous

forme de cousins des plus acérés, s'attaquent aux mains et au visage. Tous, à en juger par l'opiniâtre continuité de leurs attaques, ont dû hériter du caractère de cet empereur romain du nom de Pertinax, originaire comme eux de Noli. Ne pouvant fermer les yeux, nous perdîmes patience, et, debout avant le jour, nous rôdions aux alentours de la ville. Le premier regard du soleil n'avait pas encore rougi ses hautes tours, que déjà nous courions vers Finale, en suivant la route qui s'éloigne du bord de la mer.

Cette ville est, comme Hyères, entourée d'un magnifique bois d'orangers. C'est plaisir de voir ces arbres recouverts de milliers de fruits d'or. Mais à Finale comme à Noli, tout est plaisir seulement pour les yeux, et nous avons peine à comprendre comment dans une contrée si fertile et si bien cultivée, et au milieu de toutes ces richesses, on ne sache pas mieux tirer parti des choses; nous admirâmes en revanche le sans façon digne de l'âge d'or avec lequel don Nazone choisissait sur chaque arbre les oranges les plus mûres, se proposant d'en faire présent à sa belle. « Le voyage les parera, » nous disait-il. Ces libertés patriarcales nous ont donné à penser que les gardes champêtres ont dû évacuer le pays avec les préfets français.

De Finale à Albenga, la route offre les mêmes al-

ternatives de plaines, de rochers et de petites marines. Cette côte, dite *rivière du Ponent,* nous a paru extrêmement peuplée, et nous nous sommes souvent demandé comment toute cette population pouvait trouver des moyens d'existence sur ces rochers, le long desquels elle s'est accumulée, d'autant plus que la mer justifie le dicton : *Senza pesci.*

Albenga, jeté sur un torrent, ne paye pas de mine. On s'est servi des cailloux du torrent pour paver les rues principales avec un certain art, mais ses remparts sont à demi écroulés. Ces façons de vieille coquette n'ont pu nous séduire, et nous n'y avons séjourné tout juste que le temps de visiter le baptistère, construction en partie antique dont on attribue la fondation à l'empereur Constance.

A peu de distance d'Albenga est située l'île de la Galinara où se retira saint Martin de Tours. On voit encore sur un rocher les restes du monastère qu'il habita. Aujourd'hui, c'est une immense garenne.

Alassio est situé a quelque distance de la mer. Cette petite ville est dominée par la chaîne de l'Apennin, que traverse la route d'Oneille à Ceva. Alassio est abritée du nord par une haute montagne. La chaleur y était affreuse. Nous restâmes campés jusqu'au soir sous la forêt d'orangers et d'oliviers qui

l'entoure, et ce ne fut qu'à la nuit que nous rentrâmes dans notre gîte d'Alassio, où nous fûmes agréablement surpris de trouver un assez bon souper et des lits dans lesquels on pouvait dormir.

D'Alassio à Oneille, le pays est par endroits d'une grande âpreté, et la route justifie encore son nom. Rien de plus charmant que quelques-uns de ces petits ports de la côte qui prennent le nom de marines, comme, par exemple, la *marina di Diano*.

Oneille est situé, comme Albenga, sur un torrent qui descend des hautes crêtes étagées de ce côté au-dessus du littoral de la Méditerranée. Cette ville a un petit port, et ses habitants sont presque tous marins ou commerçants. Les femmes étaient réunies sur la place, je ne sais pour quelle cérémonie. Elles sont brunes comme des Mauresques, et font au nez de don Nazone une véritable ovation. Celui-ci leur réplique si gaillardement, qu'il éteint leur feu et les fait taire.

D'Oneille à Saint-Remo, le paysage perd de sa rudesse. Les montagnes prennent des formes arrondies, ou, à mieux dire, ne sont plus que des collines couvertes de citronniers, orangers, et de toutes sortes d'arbres fruitiers.

Cette petite ville de Saint-Remo est l'une des plus pittoresques de la côte; elle est construite comme une ville calabroise, sur une espèce de monticule

en pain de sucre, autour duquel on a ménagé de jolis jardins. A peu de distance apparaît, ombragé par un beau bouquet de palmiers, qui, là, ne paraissent nullement désorientés, l'ermitage de Saint-Romulus. On nous raconte que ce sont les palmiers de ce petit bois qui figurent chaque année à Saint-Pierre dans les cérémonies du jour des Rameaux. Ces palmes seraient fournies par les descendants de ce Bresca dont chacun connaît l'histoire. Au moment de l'érection de l'obélisque de Saint-Pierre par Fontana, cet homme, originaire de Saint-Remo, se trouvait sur la place Saint-Pierre; à l'instant critique, ce fut lui qui, bravant la peine de mort réservée à tout spectateur qui proférerait une parole, cria courageusement : « *Acqua alle corde!* » Les cordes furent mouillées, et l'opération, un instant compromise, réussit à souhait. Non-seulement Sixte-Quint, sur la demande de Fontana, fit grâce à Bresca, mais il lui accorda une pension, sous la condition, toutefois, qu'il fournirait chaque année les palmes pour le jour des Rameaux. Tous les ans, depuis 1587, un navire chargé de ces palmes se rend à Rome, et, à ce que m'assure don Nazone en se signant, il est sans exemple qu'aucun de ces navires ait fait naufrage.

D'Oneille à Saint-Remo, de Saint-Remo à Vintimille, la route, toujours magnifique, présente ce-

pendant quelques points inquiétants. Elle ne peut, toutefois, donner des émotions qu'à ceux qui courent la poste, et encore n'est-ce guère qu'aux tournants un peu brusques qu'il y a apparence de danger. Don Nazone, fatigué et alourdi par les nombreuses libations qu'il a faites depuis trois jours, dormait comme un bienheureux le long de ces précipices, s'en remettant au bon sens et au bon caractère du cheval qui traînait notre équipage, tandis que nous suivions à pied, ayant soin de ne cheminer que de grand matin ou le soir, quand le soleil est bas. Le matin toutefois est préférable, l'ardeur du soir après de longues journées de soleil étant d'ordinaire insupportable.

Décrire les merveilleux points de vue et la suite de paysages admirables que présente cette côte serait impossible. La nature, dans toutes ses pompes les plus sauvages, s'y mêle continuellement aux plus riches cultures. De belles collines couvertes d'oliviers tout gris succèdent à ces bois d'orangers et de citronniers qui couvrent la plaine. Des pins et des châtaigniers ombragent les parties intermédiaires de la montagne, que couronnent de hauts rochers ou de rares pâturages. Au milieu de cette riche végétation apparaissent une quantité de villes et de villages, situés la plupart de la manière la plus heureuse. A d'assez longs intervalles s'ouvre une

belle vallée, arrosée par un torrent qui trop souvent la dévaste. Tout ce qu'épargne le torrent est cultivé avec le plus grand soin. Enfin, au bord de la mer, au fond de chaque petit golfe et protégées par quelque promontoire élevé, se montrent quantité de petites marines, devant lesquelles sont groupées des barques de pêcheurs tirées sur le sable. Toutes les eaux qui viennent des montagnes s'écoulent rapidement et ne peuvent se répandre sur la plaine, comme dans la marenne de Toscane ou sur le littoral romain. Il n'est donc pas question de mauvais air.

Vintimille, notre dernière étape avant d'arriver à Monaco, est située sur un rocher. Son église, dans laquelle il y a des parties antiques, fut, à ce qu'assurent les historiens, un ancien temple de Junon. La ville elle-même, heureusement située au débouché du torrent qui vient de la vallée de Tende, est d'origine antique. Tacite, dans ses histoires, rapporte un trait admirable de courage d'une femme, lors du pillage de cette ville par les soldats d'Othon. Mise à la torture par eux pour qu'elle leur livrât son fils, elle leur montra son ventre en leur disant : « C'est là qu'il est caché. » Ces soldats l'éventrèrent.

Aujourd'hui les matrones de Vintimille revenaient processionnellement d'un lavoir placé au

bord du torrent, portant sur leur tête de véritables montagnes de linge. L'une d'elles, la plus jeune, a trouvé moyen encore, tout en pliant sous le fardeau, d'adresser une apostrophe au nez de don Nazone, qui l'a fait taire sur-le-champ, au moyen d'une vive réplique que nous ne répéterons pas.

Monaco, la capitale de cette petite principauté qui a fait un certain bruit dans le monde, mais de ce bruit qui frise le ridicule, est une petite ville de mille à douze cents habitants. Un vieux fort assis sur un rocher et le palais du prince lui donnent seuls une assez respectable apparence. C'est peut-être une des parties de la côte où l'on voit les plus nombreux et les plus beaux orangers, ou, pour mieux dire, tout ce littoral n'est qu'un grand bois d'orangers. Leur odeur, le soir, est si pénétrante, qu'elle s'étend à plusieurs milles en mer. Lors de mon dernier voyage en Italie, je me rappelle une nuit calme et magnifique où, nous trouvant à une assez grande distance au large pour entrevoir à peine la lumière des phares de Monaco, nous étions comme embaumés par la suave odeur de son orangerie.

Un temple occupait autrefois l'emplacement de la forteresse actuelle : il était consacré à Hercule ; les anciens l'appelaient *Templum Herculis monœci;* il a donné son nom à cette petite principauté.

A peu de distance de Monaco, on voit un singulier monument à demi ruiné qui a l'aspect d'une tour, et dont on fait remonter l'origine à Auguste. Avant de nous rendre en Italie, il eût eu pour nous un tout autre intérêt, et nous l'eussions peut-être examiné avec plus d'attention.

Nous traversâmes ensuite la petite forteresse de Villefranche, et nous entrâmes à Nice en nous glissant par une des fissures du grand rocher auquel la ville est adossée.

Nice n'a pas moins de vingt mille habitants, mais c'est moins une ville qu'une colonie des malades de l'Europe occidentale : aussi a-t-elle déjà perdu en partie l'aspect italien, particulièrement dans les quartiers tout modernes de la cité nouvelle. J'ignore quel peut être le séjour de cette ville pendant l'hiver; mais, à ce moment de l'année, la chaleur y est insupportable. La hauteur des maisons et leur entassement dans un petit espace neutralise, pour les trois quarts de la ville, l'effet salutaire de la brise de mer, qui souffle, à ce que l'on nous assure, pendant la seconde moitié du jour.

Les édifices de Nice n'ont rien de remarquable. Sa terrasse, d'où, par un temps clair, on aperçoit les montagnes de la Corse, est merveilleusement située, et sert de promenade publique.

La campagne, aux environs de la ville, est

agréable; mais nous ne lui avons pas trouvé les charmes que nous faisaient espérer tant de belles descriptions copiées l'une sur l'autre. Il est vrai que les oliviers donnent aux collines une teinte grise trop en harmonie peut-être avec l'aspect roux et poudreux de la plaine. Le lit du torrent qui déverse ses eaux dans la Méditerranée, à l'ouest de la ville, est à peu près à sec dans cette partie de l'année. Il attriste cette belle vallée, dont, à la sortie de Nice, la route qui conduit au col de Tende suit les gracieuses sinuosités. Au fond de cette vallée, et derrière plusieurs étages de montagnes, on aperçoit les premières cimes des Alpes, qui entourent le comté de Nice de leur triple rempart, qui l'abritent du nord, et auxquelles cette contrée doit sa charmante température.

Nous fîmes notre pèlerinage à Cimier (*Cemenalium*), où l'on voit quelques ruines de l'ancienne ville romaine, capitale de la province des Alpes maritimes, et, après deux jours employés à parcourir les environs de Nice, nous songeâmes à reprendre le chemin de la France.

Don Nazone avait voulu nous conduire jusqu'au petit village de Cagne, au delà du Var. Là, nous trouvâmes une diligence qui formait le plus heureux pendant de celle du père Lazare, qui nous avait conduit de Lyon à Grenoble il y a quelques

mois, seulement le fer-blanc et la tôle avaient remplacé le cuir gras et puant de l'équipage dauphinois. Je ne puis dire que nous gagnâmes beaucoup au change. J'ai même peine à comprendre qu'après la première coction que nous dûmes subir, d'Antibes à Fréjus, dans cette espèce de chaudron roulant, nous avons pu traverser la partie la plus rocheuse et la plus poudreuse de cette terre promise qu'on appelle la Provence, et gagner Aix et Avignon sans être tout à fait calcinés. Comme ami du pittoresque, nous avons pu médire quelquefois des chemins de fer; rendons-leur grâce de nous épargner de pareils tourments.

FIN

APPENDICE

N° I

La mission de Denon ne se bornait pas au seul État de Gênes, elle embrassait toutes les parties de la péninsule italienne réunies à la France. Laissant de côté quelques mécontentements locaux qu'elle ne pouvait manquer de soulever, nous devons reconnaître qu'au fond cette mesure avait pour les villes que Denon devait visiter, et qu'il dotait la plupart de musées et établissements précieux, une incontestable utilité.

Elle avait surtout un caractère d'universalité et de grandeur qui n'appartient qu'à l'époque impériale. Le rapport et le mémoire ci-joints, inédits tous deux et remis à l'Em-

pereur par M. le comte de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, feront bien comprendre toute l'importance de cette mission.

COMPTE RENDU DE LA MISSION DE M. DENON EN ITALIE

ET DES MESURES QUI ONT ÉTÉ PRISES POUR DISPOSER AVANTAGEUSEMENT D'UN GRAND NOMBRE D'OBJETS D'ART PROVENANT DES ÉGLISES ET COUVENTS SUPPRIMÉS

RAPPORT A SA MAJESTÉ

La suppression d'un assez grand nombre d'églises et de couvents en Italie permettait de disposer des tableaux, des statues, de tous les objets d'art qui ornaient ces édifices : mais il fallait faire un choix éclairé dans cette immense quantité d'objets. Le directeur général de votre musée a bien voulu se charger de ce soin, et vient en conséquence de parcourir de nouveau l'Italie.

Il avait encore pour but, dans son voyage, de dessiner les lieux qui ont été le théâtre des premiers exploits de Votre Majesté dans ces contrées.

Pendant les quatre mois qu'a duré sa mission, M. le directeur général a examiné plus de quatre mille tableaux, presque autant de statues, et il a réuni de nombreux portefeuilles de dessins qui représentent des sites que Votre Majesté a rendus célèbres.

Dans un mémoire que j'ai l'honneur de joindre à ce rapport, ces opérations de M. Denon en Italie sont plus amplement détaillées. C'est un extrait des notes qu'il m'a remises à son retour. Il résulte de ces notes que le musée

de Votre Majesté sera enrichi de soixante-quatorze tableaux précieux, de six statues, de trois bas-reliefs; que huit colonnes d'un marbre rare paraissent dignes d'être employées à Paris, dans quelque palais de Votre Majesté.

J'ai pris des mesures pour que tous ces objets soient incessamment transportés à Paris. J'ignore à quelle somme monteront et ce transport et les frais du voyage de M. Denon; mais je présume que le restant des fonds qui m'avaient été accordés en 1811 pour le transport des monuments de la villa Borghèse, et pour différentes dépenses du même genre, pourra couvrir ces frais.

Tel est le compte que je devais à Votre Majesté des mesures que j'ai cru devoir prendre pour donner une destination avantageuse aux objets d'art dont les circonstances permettaient de disposer en Italie. Je désire que Votre Majesté les honore de son approbation.

MISSION DE M. DENON EN ITALIE

ITINÉRAIRE

Le nouveau voyage que M. Denon vient de faire en Italie avait pour objet :

1° De prendre des vues du pays qui a été le théâtre des premiers exploits de Sa Majesté;

2° D'examiner les tableaux, statues, et en général tous les objets d'art provenant des églises et couvents supprimés dans les portions de l'Italie réunies à la France; d'indiquer ceux qui devaient être réservés;

3° De visiter sur sa route, surtout en France, les carrières de granits et marbres qui pourraient être employés

dans les monuments publics; de juger de la facilité de l'exploitation, des frais de transport, etc.

M. Denon est parti de Paris dans le mois d'octobre 1811, et n'a été de retour que dans le mois de février 1812. Il avait avec lui un secrétaire et un dessinateur.

M. Denon va indiquer ici sa marche et les principaux objets de ses observations et de ses travaux.

I. En traversant l'Auxois, il a examiné les granits de ce pays, surtout les granits rouges de Sémur.

Poursuivant sa route, il a visité les carrières de granit de Tain, sur les bords du Rhône. Ce granit lui a paru d'une excellente qualité; il a recueilli auprès des habitants tous les renseignements nécessaires sur les moyens d'exploitation; le transport se ferait par le Rhône avec une extrême facilité.

II. Arrivé à Savone, M. Denon a commencé l'examen qu'il était chargé de faire des tableaux, statues, etc., qui se trouvent dans les églises supprimées et les couvents réformés.

Les objets qu'il a indiqués dans cette ville comme dignes de faire partie des collections impériales sont déjà parvenus à Paris.

III. M. Denon est allé ensuite sur le théâtre des batailles de la première campagne en Italie. Il y a dessiné et fait dessiner sous ses yeux différents sites.

Il a fait le projet d'un monument à élever à Montelesimo, en mémoire de la bataille de Montenotte.

Le projet en sera présenté à Sa Majesté, ainsi que le mode d'exécution.

IV. A Gênes, M. Denon a continué l'examen des ta-

bleaux, les églises et couvents supprimés. Il a fait de ces tableaux qui sont en très-grand nombre dans cette ville, trois divisions :

Les plus beaux sont destinés pour le musée de Gênes. Le lieu qu'occupera le musée est déjà fixé; ce sera un établissement très-avantageux pour cette ville et qu'elle désire. Les études y gagneront, et la ville en sera embellie.

Les tableaux médiocres seront ou donnés aux églises conservées, ou échangés avec de plus estimables productions.

Enfin, pour faire connaître à Paris l'école génoise, on a choisi pour le musée Napoléon un petit nombre des meilleurs tableaux des maîtres de cette école.

M. Denon a trouvé à Gênes le plus beau Jules Romain qui existe. On espère que bientôt il ornera le musée Napoléon.

M. Denon a continué son examen dans toutes les églises et couvents supprimés, de la rivière de Gênes à Chiavari, Sarzane, la Spezzia, etc.

V. Il a visité les carrières de Carrare, s'est fait rendre compte des procédés pour l'exploitation, pour le transport à la marine, etc.; il s'est assuré des moyens d'avoir des blocs d'une dimension colossale pour la décoration du pont de la Concorde, et d'une qualité convenable pour l'arc de triomphe. Il a recueilli sur les lieux mêmes les matériaux d'un mémoire qu'il doit présenter sur les avantages qui résulteraient de la réunion de ce pays à la France.

VI. A Pise, il a trouvé des objets de la plus grande rareté qui sont à la disposition du gouvernement Il a indi-

qué la destination qui lui a paru la plus convenable pour tous ces objets.

Il s'est concerté avec le maire de Pise et plusieurs citoyens de cette ville très-instruits, pour la conservation des monuments de cette ville.

De là jusqu'à Florence, il a continué son examen dans toutes les villes et villages où se trouvaient des couvents supprimés.

VII. A Florence, se trouvaient réunis la plupart des tableaux disponibles du département de l'Arno. De concert avec M. Alessandro, directeur de l'Académie, M. Denon a fait la même opération qu'à Gênes, c'est-à-dire qu'il a mis en réserve une grande quantité de bons tableaux pour le musée qu'il parait avantageux d'établir à Florence, outre la grande et superbe galerie qui existe déjà; et il a choisi pour Paris quelques maîtres de l'école florentine qui manquent à la collection impériale.

Il a continué ses recherches et son examen dans les villes de Sienne, Volterra et toutes les autres jusqu'à Rome.

VIII. A Rome, il s'est entendu avec les autorités, et surtout avec M. l'intendant général des finances, sur les moyens de conserver les peintures à fresques et marbres précieux des églises supprimées, sur les procédés à employer, en cas de vente des édifices, pour enlever du mur les tableaux sans les altérer; il donnera, à ce sujet, des mémoires particuliers.

Il a conféré aussi avec M. l'intendant sur l'intérêt qu'il y aurait à acquérir pour le musée Napoléon divers objets d'art très-précieux possédés par des particuliers, et qui

pourront être mis en vente; il a fixé les prix qu'on en pourrait offrir, etc.

Il a visité les fouilles que l'on a entreprises, et tous les établissements relatifs aux arts, tels que les mosaïques, la calcographie, l'Académie de France, la monnaie des médailles, etc., etc.; il remettra sur tous ces objets des notes particulières.

Il s'est entendu avec M. le préfet sur le jardin à établir dans le Campo-Vaccino, sur les moyens d'exécution, ainsi que sur tous les embellissements projetés pour la ville.

Il s'est transporté à Velletri pour y examiner le célèbre cabinet d'antiquités indiennes du cardinal Borgia, cabinet dont on offre l'acquisition au gouvernement; dans l'occasion il rendra compte de ses observations sur cette collection très-intéressante.

IX. Il est revenu à Rome par Caprarola pour connaître l'état du château et pour en rendre compte.

Il a passé à Spoleto pour continuer son opération sur les tableaux; il en est parti avec le secrétaire de la préfecture pour visiter tous les dépôts d'objets d'art formés dans les départements du Trasimène, ceux, par exemple, de Foligno, Assize et Perugia. Il a trouvé dans cette dernière ville des trésors inappréciables pour le musée Napoléon, et s'est occupé des moyens de former, dans le local qu'occupait l'Université, un musée, établissement qui ferait le bonheur des habitants de cette ville, et qu'ils sollicitent avec instance.

X. De retour à Florence, M. Denon a visité les établis-

sements d'art, et notamment la *manufacture de pierres dures*. Il donnera au besoin, sur cette manufacture, les renseignements les plus détaillés.

XI. Il a passé à Milan, où il a vu avec admiration tout ce qui s'y fait pour la gloire et le bonheur du pays : des établissements utiles, de superbes monuments publics, la création d'un musée, etc., etc.

Il est rentré en France par le Simplon, et a pris dans cette route des vues très-intéressantes.

Les résultats de ce voyage sont :

Soixante-quatorze tableaux très-rares pour le musée de Paris, six statues précieuses, trois bas-reliefs.

Huit colonnes et une superbe cheminée sculptée, destinées pour l'ornement du palais de Sa Majesté.

Une nombreuse collection de dessins dont les uns entreront dans l'histoire des campagnes de Sa Majesté; les autres serviront pour les manufactures, et notamment pour celle de porcelaine.

N° II

Le conseil municipal de la ville de Gênes, convoqué extraordinairement en vertu de la lettre de M. le préfet du 31 mars dernier, et réuni sous la présidence de M. le comte Serra, maire de cette ville, au nombre des mem-

bres prescrit par l'article 90 des constitutions de l'an VIII :

Vu la lettre précitée où il invite le conseil à délibérer sur le vœu que Son Excellence le ministre de l'intérieur suppose avoir été déjà manifesté par la ville de faire hommage à Sa Majesté l'Empereur et roi du tableau de Jules Romain représentant le martyre de saint Étienne, qui orne le maître-autel de l'église de cette ville, dédiée au même saint;

Considérant que le conseil n'a pu jusqu'à présent songer à offrir à Sa Majesté le tableau dont il s'agit, puisqu'il ne croyait pas que cette production de l'art, qui, figurant en première ligne dans les peintures de cette ville, ne peut nullement entrer en comparaison avec les chefs-d'œuvre que renferme le muséum impérial, pût lui être agréable;

Et que d'ailleurs il ne croyait pas pouvoir la regarder comme propriété municipale, le don ayant été dès l'origine spécialement fait à l'église paroissiale qui en a encore la possession;

Considérant enfin que l'état de vétusté de ce tableau, dont il résulte évidemment des rapports des experts consultés à cet égard par M. le maire, que l'on soumet aux sages réflexions du gouvernement, donne tout lieu de douter de la réussite d'un déplacement;

Animé cependant du désir de témoigner en quelque sorte sa reconnaissance aux bienfaits de Sa Majesté;

Émet le vœu :

Que dans le cas où le tableau sus-indiqué serait reconnu être une propriété municipale, et pouvoir être transporté sans danger, il soit offert en son nom à Sa Majesté impériale et royale, et qu'elle soit priée de vouloir

bien l'agréer comme un faible hommage de sa reconnaissance et de son dévouement.

Fait au conseil municipal, le 15 avril 1812.

Signés : Le maire, président du conseil, SERRA (J.-Charles), MORANDO (Jérôme), ONETO (François), DEFILIPPI (Jean-Baptiste), SPINOLA, DEFERRARI (André), TEALDI (Michel), PALLAVICINI (Dominique), REGNY (Ch.), MARI (Jean-Baptiste), SPINOLA (Augustin), PARETO (Louis), CATTANEO (Joseph), GROPALLO, TOLLOT (Jean-André), SPINOLA (Jean-Étienne), DORIA, ADORNO, DEURMILLI (Joseph), SAULI (Christophe).

Bien qu'en 1812 Gênes fût réunie à la France depuis un certain nombre d'années, son conseil municipal, comme on voit, parlait un singulier français.

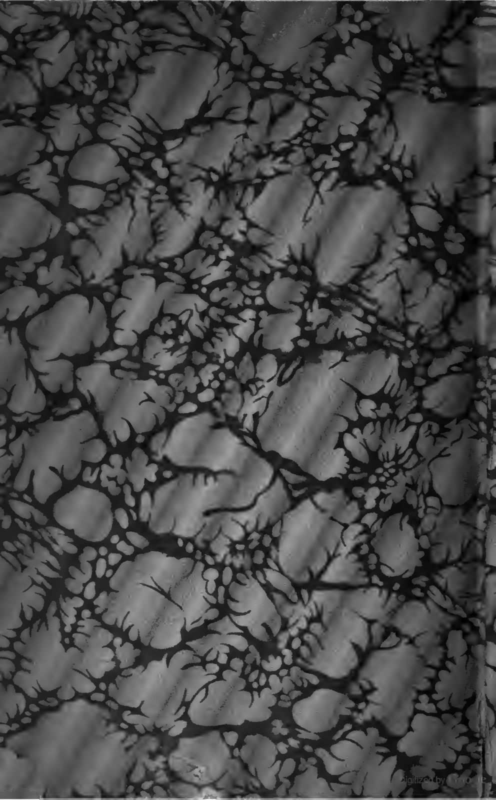
Le fond de cette adresse est aussi étrange que la forme; tout en offrant le tableau, le conseil municipal s'attache à donner toutes les raisons propres à empêcher son acceptation. Le procédé est bien italien.

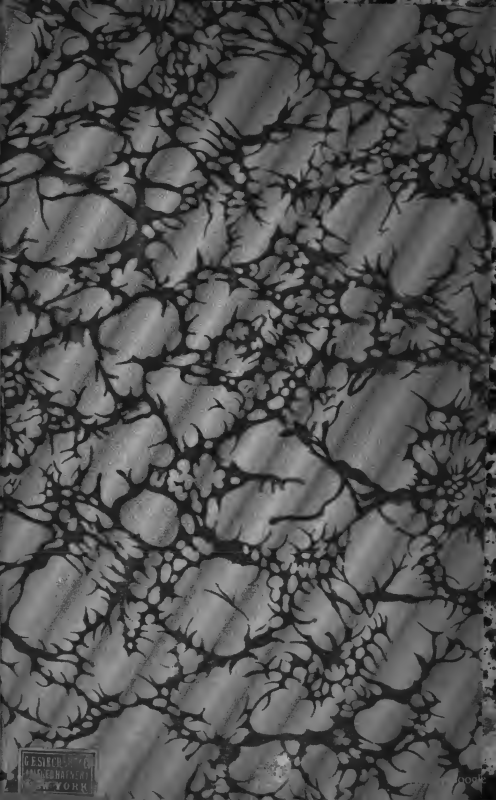
FIN DE L'APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






HAFNER
YORK

